Irénikon

TOME VI

4. 1929 Septembre-Octobre.

RIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE

Irénikon-Revue paraît tous les deux mois : La série annuelle de ses six numéros forme un volume d'environ 900 pages, au prix d'abonnement de

40 fr. pour la Belgique. (*Le N° séparé :* **8 fr.**)
12 belgas pour l'Etranger. (» » : **2 belgas.**)

Irénikon publiera aussi, à côté de la Revue, une série d'ouvrages plus considérables, qui constitueront, sous un format uniforme, une série de volumes d'un réel intérêt documentaire et scientifique. Chacun de ces ouvrages sera annoncé dans Irénikon au moment de la publication.

L'année 1929 d'Irénikon (Revue et Collection fusionnées) constitue le TOME VI de la série.

Les cinq premiers volumes se répartissent comme suit :

TOME I. — Irénikon-Revue, I. — 1926.
TOME II. — Irénikon-Collection, I. — 1927.
TOME III. — Irénikon-Revue, II. — 1927.
TOME IV. — Irénikon-Collection, II. — 1928.
TOME V. — Irénikon-Revue, III. — 1928.

La Collection complète des cinq volumes parus avant 1929 peut être obtenue au prix de 150 fr. pour la Belgique, 40 belgas pour l'Étranger.

Chaque volume à part : 30 fr., pour la Belgique ; 8 belgas pour l'Étranger.

Chaque numéro séparément : 3 fr. pour la Belgique ; 1 belga pour l'Étranger.

Pour tout ce qui concerne la Rédaction, les envois de Livres et de Revues, s'adresser directement à :

Irénikon, Prieuré d'Amay s/Meuse, Belgique.

Les abonnements peuvent être payés chez :

M. J. DUCULOT, Editeur, Gembloux (Belgique).
Compte-chèques : Bruxelles, 12351.
Paris, 800,12.

IRÉNIKON, Prieuré d'Amay-sur-Meuse (Belgique).
Compte-chèques : Bruxelles, 161,209.

Irénikon

TOME VI

N° 4. 1929. Septembre-Octobre

PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQUE

SOMMAIRE

1. *Le Passage et l'Adaptation des Occidentaux au Rite oriental* .	C. Korolevskij	457
2. *Le Concile du Vatican et l'Union*	Dom Franco de Wyels	488
3. *Miracles et légendes de l'Ukraine contemporaine*	A. Martel	517
4. *Sur P. Tchaadaïev*	L. Kobilinski-Ellis	527
5. *Les monastères russes*	V. Kojevnikov	544
6. *Son Éminence le Cardinal Schuster*	C. A. B.	559
7. *Le Baptême dans le Rit Byzantin (suite)*	D. P. O.	568
8. *Chronique*	D. C. L.	578
9. *Bibliographie.*		609

Hors-Texte : le Cardinal Schuster.

Imprimi potest.

Lovanii, 15 octobris 1929.

† Bernardus, Abb. Coadj.

Imprimatur.

Namurci, 17 octobris 1929.

J. Lambot, Can. cens. libr.

Le Passage et l'Adaptation des Occidentaux au Rite oriental.

INTRODUCTION. — MARQUES DE LA VOCATION AU RITE ORIENTAL. — RÉALISATION DE CETTE VOCATION. — L'ADAPTATION TEMPORAIRE. — LE BIRITUALISME.

Quelques mots de Préface (1).

Le mouvement qui entraîne un nombre toujours plus grand d'Ordres et de Congrégations religieuses à former lentement des branches de rite oriental va se généralisant de plus en plus.

*Ces pages n'ont pas la prétention d'être un traité didactique. Elles sont simplement un essai de synthèse d'observations personnelles poursuivies pendant une trentaine d'années dans des pays divers et dans des situations assez variées. Quelques amis, auxquels elles ont été communiquées, ont bien voulu m'encourager à les publier. Je remercie l'*Irénikon *de l'hospitalité qu'il veut bien m'accorder, cette fois encore.*

Comme il s'agit d'observations personnelles, *on voudra bien n'y voir que des vues* personnelles *aussi. J'ai dû aller à l'encontre de certaines thèses encore reçues, ou qui cherchent à se frayer une voie. Je l'ai fait sans hésitation.*

Je suis de ceux qui ont foi en l'avenir du mouvement qui se dessine. Je voudrais aider ceux qui croient se sentir une vocation de ce genre à l'étudier et à la réaliser. Mais j'ai considéré comme un rigoureux devoir de conscience de les mettre à l'abri de bien des illusions. Ces illusions, si elles étaient

(1) Malgré tel détail qui pourra sembler moins en harmonie avec le caractère irénique de notre Revue, nous sommes heureux de publier ici la solution qu'apporte — avec sa compétence incontestée — le Pére Cirillo Korolevskij à un problème dont l'extraordinaire complexité n'échappe à personne. (N. D. L. R.)

entretenues, pourraient avoir, à plus ou moins longue échéance, des conséquences très graves et pour l'œuvre de l'Union en elle-même, et pour les sujets en particulier.

J'ai la consolation de pouvoir dater ces pages d'un jour bien cher à tout prêtre : le vingt-cinquième anniversaire de mon ordination sacerdotale. Le dimanche après la Dormition de la Toute sainte Mère de Dieu, 17 *août* 1902, *dans la grande église de Damas en Syrie, je recevais la chirotonie de la main du bienheureux Cyrille, Patriarche d'Antioche et de tout l'Orient. Des circonstances alors inexplicables, mais qui me paraissent beaucoup plus claires aujourd'hui, m'avaient conduit en Syrie, dans un milieu qui n'était pas le mien et ne devait pas le rester. Dans les années qui avaient précédé, mon imagination m'avait fait faire un autre rêve : Slave d'origine, ou plutôt mélange de trois races, slave, latine et germanique, j'eusse voulu être ordonné prêtre là où avait étudié Rutskyj, là où l'avaient été Pierre Arcudius, Raphaël Korsak, Cyprien Zokhovskyj, Antoine Sielava, Gabriel Kolenda, Jean de Camillis. Tous ces noms, qui ont bercé ma jeunesse, retentissent encore à mon oreille. Je ne pouvais prévoir alors ce que l'avenir me réservait. Dieu m'a fait la grâce de pouvoir écrire ces pages précisément dans le milieu même où ils ont reçu leur formation, après m'être beaucoup occupé d'eux, du Collège grec de Rome qui les a élevés, et des pays où ils ont exercé leur action. Qu'il en soit béni et remercié. Tout ce que je souhaite à ces pages, ainsi qu'à quelques autres opuscules parus précédemment sur des sujets analogues, c'est de susciter ou d'aider quelque vocation. Ceux qui les liront voudront bien ne pas refuser à l'auteur l'aumône spirituelle d'une prière, afin de lui obtenir pour le restant de ses jours une grâce dont on lui permettra, pour une fois, de chercher l'expression dans une formule très profonde empruntée à la liturgie romaine* : Deo, cui servire regnare est, perpetuo famulari.

17 août 1902-1927
Poggio Cinolfo (Abruzzi),
Villeggiatura del Collegio Greco di Roma.

P. S. — *Ma précédente brochure,* L'Uniatisme, *a été l'objet d'appréciations très diverses. Je m'y attendais. Je ne songe nullement à la renier. Il en a même paru, dans un périodique russe, une très large analyse accompagnée de conclusions qui ne sont pas les miennes, et qui devaient servir à essayer d'excuser une défection regrettable.*

A chacun ses responsabilités. Si j'accepte pleinement celle de ce que je signe, je n'entends nullement me solidariser avec des adaptations faites sans autorisation, et portant un titre tendancieux. J'ai jugé inutile de répondre alors, me réservant de m'expliquer à l'occasion. C'est fait.

I. — INTRODUCTION.

SOMMAIRE. — 1. État de la question. Notre but. — 2. Situation nouvelle faite de notre temps au christianisme oriental. Insuffisance de notre clergé séculier. — 3. Impuissance, au moins momentanée, de notre monachisme. — 4. État trop rudimentaire de la littérature scientifique dans nos diverses Églises, soit orthodoxes, soit catholiques. — 5. Impuissance où nous sommes de nous suffire a nous-mêmes. — 6. N'y a-t-il pas les missionnaires latins ? Méfiance parfois justifiée a leur égard. — 7. A quoi se réduit au juste leur rôle dans l'histoire des Unions partielles de jadis. — 8. Leur action actuelle : comment elle est appelée fatalement a se transformer et a s'« orientaliser ». — 9. Trois espèces d'orientalisation : 1° le *passage radical* au rite oriental ; 2° l'*adaptation temporaire* a ce même rite ; 3° l'*assimilation*. — 10. Comment chacun de ces trois états est une œuvre spirituelle au premier chef. Nécessité d'une vocation spéciale.

1. — Il y a seulement une trentaine d'années, un catholique occidental qui aurait eu l'idée d'abandonner son rite d'origine pour embrasser l'un quelconque des cinq rites orientaux aurait été considéré à tout le moins comme un être étrange. Il lui eût été bien difficile de trouver dans son pays un séminaire qui consentît à le recevoir, un supérieur et des directeurs qui voulussent prendre la responsabilité de son ordination. A Rome, il eût sans doute trouvé meilleur accueil dans certains milieux, mais seuls quelques

esprits particulièrement éclairés auraient alors songé à le diriger vers la capitale du monde chrétien. De temps à autre, quelque rare sujet de peu de valeur, parfois rejeté de son propre séminaire diocésain, essayait de surprendre la bonne foi de tel ou tel évêque oriental et d'arracher au Saint Siège une concession bien rarement accordée. La plupart du temps, au bout de quelques années, parfois de quelques mois, il disparaissait et l'on n'entendait plus parler de lui. On citait des exemples d'individus ayant, comme on disait, « mal tourné » : et la plupart du temps ces faits étaient exacts.

La situation s'est bien transformée depuis cette époque. Les cas de changement de rite auraient pu jadis être comptés sur les cinq doigts de la main : aujourd'hui, il devient assez difficile d'en dresser une liste complète. Assurément, de ceux qui se sont lancés dans cette voie nouvelle, un peu en pionniers, tous n'ont pas persévéré : des fautes ont été commises, qui ont obligé à des retours en arrière, mais du moins elles ont servi à éclaircir les données du problème. Il est possible aujourd'hui de profiter de ces essais.

L'idée de faire passer des Occidentaux au rite oriental n'est d'ailleurs pas nouvelle. Dans un opuscule écrit en 1922 (1), nous en avons exposé l'évolution historique, en faisant connaître des faits. Sans viser proprement à l'initiation d'un Occidental à la vie ecclésiastique orientale, nous avons cru cependant pouvoir dégager déjà quelques leçons (2).

Depuis, le mouvement a continué. De nouvelles expériences ont été tentées. Ces efforts, isolés et sporadiques, provenaient tous de la même idée apostolique. Ils se sont

(1) *Le Clergé occidental et l'apostolat dans l'Orient asiatique et gréco-slave*, Paris, 1923, 8° de pp. 75. Tirage à part de la *Revue apologétique*, 15 novembre, 1er et 15 décembre 1922 ; 15 janvier, 1er et 15 février 1923. On peut se procurer cette brochure au monastère d'Amay.

(2) *O. c.*, pp. 56-73.

parfois ignorés les uns les autres, de sorte que les mêmes tâtonnements ont eu lieu, avec plus ou moins de succès, voire avec la répétition des mêmes fautes, souvent aussi avec un progrès réel. Le moment n'est-il pas venu d'examiner ces différentes tentatives et d'en tirer des conclusions ?

Nous avons connu personnellement, en divers pays, plusieurs de ceux qui sont entrés dans la nouvelle voie par esprit d'apostolat. Nous avons reçu bien des confidences : nous avons aussi pu faire bien des observations. Tout dernièrement, un Père de la Compagnie de Jésus, qui a fait une expérience personnelle, avec l'approbation de ses supérieurs, vient de publier ses impressions (1). Nous voudrions qu'elles fussent lues et méditées par tous ceux qui s'intéressent à la question. On y trouve des remarques fort justes et aussi des aveux précieux.

Tout comme le P. Charles Bourgeois, nous sommes exposés, en traitant pour la première fois un sujet aussi neuf, à émettre des vues qui étonneront parfois. Que l'on veuille bien observer cependant qu'il ne saurait s'agir ici d'une science livresque : nous parlons d'après des faits vécus et observés avec toute l'attention possible. Nos meilleurs juges seront toujours ceux qui auront eux-mêmes mis en pratique la théorie que nous entreprenons d'esquisser.

Nous nous plaçons exclusivement au point de vue qui est le nôtre, c'est-à-dire au point de vue oriental. Ce n'est point là une enquête faite du dehors. Nous avons besoin de l'aide apostolique de nos frères d'Occident, dont beaucoup désirent aujourd'hui, d'une manière plus ou moins précise, venir à notre secours. Que doivent-ils réaliser pour cela ? On nous saura gré de répondre à cette question passionnante avec la plus entière franchise.

2. — Depuis la guerre surtout, un vent de renouvelle-

(1) *Chez les paysans de la Podlachie et du nord-est de la Pologne* (*mai* 1924 — *décembre* 1925), par le P. Charles Bourgeois, S. J., dans les *tudes*, 5 juin 1927, pp. 566-592.

ment passe sur nos Églises orientales. Nous constatons douloureusement nos lacunes, et les meilleurs d'entre nous cherchent à y remédier.

Dans la plupart des cas, notre clergé n'est ni formé, ni instruit comme il devrait l'être. Nous n'avons ni le personnel technique, ni les méthodes. Dans leur grande majorité, nos prêtres se sont mariés avant leur ordination. Il ne serait pas raisonnable de leur demander plus qu'ils ne peuvent donner (1).

Par ailleurs, l'ancienne manière de comprendre le ministère sacerdotal ne suffit plus aujourd'hui, en Orient aussi bien qu'en Occident. Il est fini, le temps où la foi était traditionnelle et générale, et où le prêtre pouvait se borner à accomplir les nombreuses cérémonies liturgiques complaisamment développées dans nos livres, et à lire le dimanche aux fidèles, quand il ne savait pas prêcher — et c'était un cas bien fréquent — le passage marqué pour ce jour-là dans l'« Évangile expliqué » (2) qui formait la plus grande partie de sa bibliothèque, quand il en possédait une. Il importe aujourd'hui de donner une très sérieuse attention aux œuvres de toute sorte : enseignement à tous les degrés, œuvres post-scolaires de jeunes gens et de jeunes

(1) Comme la présente étude sera lue par plus d'un Oriental, nous tenons à faire une fois pour toute une remarque qui nous a été suggérée par quelques-unes des critiques faites à *L'Uniatisme*. « Mais chez nous il n'en est pas ainsi ! » Le grand défaut de bien des nôtres, c'est qu'ils jugent tout à leur point de vue particulier. Nous nous plaçons au contraire sous un angle général. Or, la grande masse de notre clergé est formée par des Ruthènes et des Roumains : le célibat est encore la petite exception chez ces derniers, et il n'y a pas encore bien longtemps qu'il en était de même chez les premiers. Dans l'Orient asiatique, la majorité des prêtres maronites sont mariés. Ailleurs, l'ordination des clercs mariés est devenue rare ou a complètement disparu. Notre assertion est donc exacte.

(2) On appelle ainsi, dans l'ancienne littérature grecque, slave, roumaine et même arabe, des recueils d'homélies toutes faites, parfois extraites des œuvres des Pères, sur chaque évangile des dimanches de l'année liturgique. Ils ont été très en vogue aux XVIIe — XVIIIe siècles.

filles, associations groupant les meilleurs parmi les personnes d'un âge plus mûr et visant à entraîner la masse. Autrement, les « sectes » (1) sont là, qui agiront sur les fidèles d'une manière néfaste. Elles n'ont guère de prise sur nos catholiques — et encore ne faut-il pas l'affirmer d'une façon trop absolue — mais nos frères orthodoxes se lamentent à juste titre du mal qu'elles leur font.

Fini, le temps des protecteurs-nés de l'Église : les très pieux empereurs, le tsar orthodoxe, le voiévode chrétien, imposé parfois par un suzerain qui ne l'était pas, mais dont l'apathie respectait, tout en la méprisant, la foi de ses sujets. Ils observaient avec grand zèle toutes les prescriptions extérieures des canons, même si leur conduite privée donnait prise à des reproches, d'ailleurs rarement formulés. De nos jours, beaucoup d'hommes d'État, dans les pays les plus attachés extérieurement à l'orthodoxie, n'ont plus la foi. Les évêques ont bien toujours leur siège de droit dans les Parlements, on continue à les appeler « Très Saint » ou « Tout très saint », mais de temps à autre des interruptions irrévérencieuses montrent que ce n'est plus là, pour un nombre toujours croissant de députés et de sénateurs, que du protocole. Un jour viendra, en Grèce, en Bulgarie, en Serbie, en Roumanie, où l'Église sera séparée de l'État, comme elle vient de l'être si brusquement et si brutalement en Russie. Elle n'est pas encore persécutée, mais on commence déjà à la dépouiller. C'est le prélude. Le jour où, dans ces pays, les Églises chrétiennes seront livrées complètement à elles-mêmes et ne devront

(1) Nous prenons ce mot dans son sens russe ou roumain : il désigne l'ensemble des organisations dissidentes de l'orthodoxie officielle, soit qu'elles soient sorties de celle-ci, soit qu'elles aient été importées d'Occident. Lorsque des catholiques passent aux « sectaires », c'est parce qu'ils sont abandonnés, ou que le clergé ne remplit pas ses devoirs. Vienne un prêtre zélé, le mouvement cesse et bientôt perd sensiblement du terrain.

plus compter que sur leurs fidèles, quel sera leur sort ? Le problème se pose avec moins d'acuité pour l'Église catholique que pour l'Église orthodoxe, il se pose surtout d'une façon différente.

Les écoles laïques, fondées et propagées officiellement par telle nation étrangère qui jadis était unanimement chrétienne et se glorifiait d'être le soldat du Christ, répandent l'incrédulité parmi leurs nombreux élèves. Les missions protestantes de toute dénomination et de tout symbole, quand elles en ont un, se multiplient d'une façon réellement inquiétante. Il est loin, le temps où un Jérémie II de Constantinople répondait avec une sereine dignité qui n'allait pas sans une pointe de dédain aux avances des théologiens luthériens de Tubingue en leur envoyant de longs exposés de la foi immaculée de l'Église d'Orient, les invitant à abjurer leurs erreurs. Aujourd'hui des prélats orthodoxes titulaires de sièges illustres se voient forcés par de malheureuses circonstances politiques de siéger dans des Congrès composites, à côté de dignitaires qu'ils savent très bien, malgré quelques affirmations officielles, ne posséder en rien le caractère sacerdotal et pontifical dont eux-mêmes sont incontestablement revêtus. Bien certainement, beaucoup en gémissent en secret, mais ils n'en suivent pas moins le mouvement, enviant peut-être, sans oser l'avouer, la fermeté de l'Église romaine, qui, elle, ne se refuse pas à exposer sa croyance, mais ne saurait admettre qu'on la discute en vue d'arriver à un compromis. Tout cela ne nous atteint guère, nous autres catholiques, mais nos frères orthodoxes ne sont-ils pas une portion vivante de notre peuple, n'en forment-ils pas la majorité ? Pouvons-nous, parce que nous sommes convaincus de posséder la vérité, nous désintéresser d'eux ?

3. — Nous n'avons plus de monachisme. Les monastères ont été, dans les siècles passés, les colonnes de nos Églises, mais aujourd'hui, ou elles sont tombées, ces co-

lonnes, ou elles oscillent sur leur base. En Russie, la persécution est tellement violente qu'il faut avoir une foi profonde dans les énergies latentes du peuple russe pour ne pas désespérer d'une nouvelle efflorescence. La sainte montagne de l'Athos conserve encore son prestige sur les masses populaires : il n'en a pas moins fallu tout un mouvement d'opinion pour empêcher un gouvernement animé de préoccupations utilitaires de confisquer ses vénérables monastères pour les affermer à des entrepreneurs de villégiatures. On prie encore à l'Athos, mais depuis bien longtemps on n'y agit plus. Ailleurs, les couvents sont presque vides, mais les grandes villes sont encombrées d'une foule de « moines titulaires », pour employer une expression piquante mais très juste (1), et ces moines « titulaires » ne sont, au fond, que des carriéristes.

Nous autres, catholiques orientaux, nous avons le tort de trop nous désintéresser de la situation de l'Église orthodoxe dans son ensemble. Assurément nous sommes mieux partagés qu'elle. Mais, en toute sincérité, nous pouvons nous demander : Où en est notre monachisme ? A une exception près, et celle-là encore toute récente, il s'est, ou bien transformé en congrégation de clercs réguliers — assez heureusement d'ailleurs, et en vue de répondre à un besoin réel, — ou il a disparu, ou il est dans une situation parfois voisine de la pleine décadence et a besoin d'une réforme sérieuse.

Il serait inexact de dire que l'Église orthodoxe n'a pas d'Instituts religieux voués à la vie active. Elle en possède, mais en nombre infime, alors que les Instituts de ce genre sont innombrables en Occident et y sont d'un inappréciable secours au clergé séculier. Chez nous autres, catho-

(1) Elle est employée par S. Em. le Métropolite André Szeptyckyj, *La mission du monachisme dans la question de l'Union des Églises*, dans le *Stoudion*, I (1923-1924), p. 36.

liques de rite oriental, deux communautés seulement sont bien pourvues ou en voie de l'être : les Ruthènes en Europe, les Malabares sur la côte ouest de l'Inde. Partout ailleurs, avant la guerre, il n'existait rien ou presque rien. Depuis, le vent de renouvellement auquel nous faisions allusion commence à souffler, mais ce n'est encore qu'une brise. Il est à remarquer que, pour toutes ces créations nouvelles, on a dû faire appel à des Occidentaux ou du moins à des sujets formés par des Occidentaux purs, non sans inconvénients parfois.

4. — Et la presse, et la littérature ecclésiastique à caractère scientifique, où en sont-elles dans nos Églises ? Pour commencer par les pays orthodoxes, laissons de côté l'ancienne Russie, où la situation n'était pas si mauvaise, tout en reconnaissant que, pour un pays aussi énorme, elle était encore loin de suffire aux besoins. On est frappé, en parcourant les périodiques orthodoxes des autres pays, où au moins la persécution violente n'existe pas, et en dressant la bibliographie des différentes productions de la science ecclésiastique, de constater leur médiocrité relative ou leur déplorable insuffisance, surtout quand on les compare à la littérature russe, pour ne pas parler de celle de l'Occident. Beaucoup de petites monographies, mais peu d'histoires ecclésiastiques générales un peu développées, ne fût-ce que des Églises orientales. Les cours des professeurs d'Université ne suffisent pas. En dehors des Russes, la théologie n'est guère cultivée que par quelques Grecs, exception faite d'un certain nombre de thèses de doctorat de valeur d'ailleurs très diverse. Pour la liturgie systématique, les ouvrages russes foisonnent : il y a eu tout récemment un fort bon traité ayant pour auteur un *prota* serbe (1) ; il en existe un autre, de beaucoup

(1) Un protopope ou archiprêtre. Nous faisons allusion à la *Pravoslavna Liturgika, ili nauka o bogosluženiju pravoslavne istočne Crkve* (*Liturgique orthodoxe, ou science du service divin de l'Église orthodoxe orientale*)

inférieur, en roumain (1), mais en bulgare, en grec même, rien que de petits abrégés scolaires... En arabe, rien du tout, ni en histoire, ni en liturgie, ni en théologie — sauf une vieille traduction de Macaire Bulgakov ! — Pour le droit canonique, toujours la même disproportion : littérature abondante en russe, une œuvre magistrale en serbe (2), un certain nombre de recueils de textes et quelques fort bonnes

du Dr Lazare MIRKOVIĆ, professeur à la Faculté de théologie (orthodoxe) de l'Université de Belgrade : Sremski-Karlovci — Beograd, 1918-1926. Trois parties ont paru, la quatrième est en préparation. Cet ouvrage, très sérieux, peut tenir lieu du *Posobie k izučeniju Ustava bogosluženija pravoslavnoj Tserkvi* (*Guide pour l'étude des règles du service divin de l'Église orthodoxe*) du protoprêtre Constantin NIKOLSKIJ (la 7[e] édition a paru à Pétrograd en 1907), devenu introuvable. L'un ou l'autre de ces ouvrages mériteraient de trouver un traducteur en une langue plus accessible, et un éditeur. Les Occidentaux qui veulent s'initier au rite byzantin n'ont pour le moment à leur disposition que le *Cours de liturgie grecque-melkite* du P. Abel COUTURIER, des Pères Blancs d'Alger, professeur de liturgie au Séminaire (melkite) de S[te]-Anne de Jérusalem. Les deux premières parties seules — il y en aura quatre — ont paru : Jérusalem-Paris (Gabalda), 1912-1914. Nous croyons savoir que la troisième est sous presse. L'auteur, travaillant dans des circonstances difficiles, a beaucoup de mérite. Mais sa documentation scientifique est très insuffisante : elle se borne au peu que l'on trouve chez les Melkites et chez les Grecs et ne fait aucune critique préliminaire. Le P. Couturier connaît très à fond les rubriques modernes, mais il accepte sans les soumettre au crible tous les usages des Melkites, et, soit dans son illustration, soit dans certaines de ses thèses, il est nettement uniatisant. Voir une recension détaillée du vol. I dans le *Stoudion*, I (1923-1924), pp. 179-185, et II (1925) pp. 28-32.

(1) *Tesaurul liturgic al sfintei Biserici crestine de Răsărit* du Dr. Badea CIRESEANU, Bucarest, 1910-1912, 3 volls. Voir ce qui en est dit dans le *Stoudion*, I, 181.

(2) Le *Pravoslavno Crkveno pravo* (*Droit ecclésiastique orthodoxe*) de feu Mgr Nicodème MILAŠ, évêque de Zara, Mostar, 1890 et 1902 : nouvelle édition revue, Belgrade, 1926. Cet important ouvrage a été traduit en allemand sur la deuxième édition par Alexander von PESSIĆ, Mostar, 1905, et en grec par Mélétios APOSTOLOPOULOS (Bibliothèque Marasli), Athènes, 1906. Il attend encore une traduction en français. En attendant, on peut se contenter de la version roumaine faite sur la 2[e] édition allemande par Dimitrie CORNILESCU et Vasile RADU, Bucarest, 1915.

monographies en grec, presque rien en roumain, à peine un ou deux opuscules en arabe...

Chez nos catholiques, la situation, au point de vue de la vie intellectuelle, est meilleure d'un côté, pire de l'autre. Meilleure, parce que rien n'empêche le clergé et les laïcs s'intéressant aux problèmes religieux de profiter de la littérature catholique des autres pays, ce qu'ils ne se privent point de faire : pire, parce que notre clergé a une tendance à se croire dispensé de cultiver les sciences sacrées pour son propre compte, et parce que les publications des Occidentaux sont faites exclusivement à leur point de vue propre, ce qui engendre l'uniatisme hybride (1).

Reconnaissons que nous avons quelque chose, mais bien peu ! Outre un certain nombre de publications religieuses populaires, il existe en ukrainien (2) deux périodiques scientifiques exclusivement religieux et tout à fait à la hauteur des revues similaires de l'Europe occidentale (3) ; mais, dans toute la presse de même langue, il n'y a pas encore un grand journal franchement et nettement catholique et une littérature scientifique ecclésiastique est encore à créer de toutes pièces. A part l'ouvrage bien vieilli de Mgr Peleš (4), la grande biographie de saint Josaphat

(1) On peut voir ce point de vue développé dans notre travail *L'Uniatisme*, notamment pp. 11-22, 27-29.

(2) Nous rappelons, pour tant qu'il en soit besoin, que les termes *ukrainien*, *ruthène*, *petit-russe*, *malo-russe*, sont synonymes.

(3) La *Bohoslovija* (*Théologie*), fondée en 1923, organe de la Société scientifico-théologique de Léopol, dont le succès s'affirme de plus en plus dans le clergé ruthène, et les *Zapiski čina svjatoho Vasilija Velikoho (Analecta Ordinis S. Basilii Magni)*, qui ont commencé à paraître à Zovkva (Zolkiew) en 1924 et sont l'organe scientifique des Basiliens de la Congrégation de Dobromil. Cette dernière publication est de tout premier ordre.

(4) *Geschichte der Union der ruthenischen Kirche mit Rom*, Vienne, 1878-1880, 2 volls. L'ouvrage n'est pas épuisé : on en trouvera encore des exemplaires à la librairie des PP. Mékitaristes arméniens de Vienne.

de dom Alphonse Guépin (1), devenue rare, et les longs chapitres malheureusement très sujets à caution, que le professeur Mihaylo Hruševskyj consacre à l'Église dans sa vaste *Istorija Ukraino-Rusi*, nous n'avons pas une histoire suivie de l'Église ruthène, même d'un caractère moyen, en quelque langue que ce soit. Comme toujours, beaucoup de monographies en russe et en ukrainien, mais l'histoire vraiment passionnante de cette Union ruthène qui a eu de si déplorables vicissitudes ne mériterait-elle pas d'être exposée dans une langue plus accessible au commun des lecteurs ? Avons-nous même un abrégé quelconque d'histoire de l'Église russe qui ne soit pas en russe, donc à l'usage du public cultivé d'Occident, en dehors de deux ou trois vieux précis à peu près introuvables ?

En roumain, pas d'autre journal catholique en dehors de l'hebdomadaire *Unirea* de Blaj, équivalente tout au plus à une *Croix* de province française ou à une petite

(1) *Un apôtre de l'Union des Églises au XVII*e *siècle. Saint Josaphat et l'Église gréco-slave en Pologne et en Russie*, Paris, 1874 ; 2e éd., 1897-1898, 2 volls. C'est encore le meilleur ouvrage que l'on puisse lire sur l'Église ruthène de l'ancienne Pologne. Le ton en est impartial et modéré, bien que, Occidental pur, dom Guépin ait vu les choses ruthènes à travers des lunettes parfois un peu teintées de latinisme et de polonisme. — On ne saurait négliger les deux remarquables ouvrages de Mgr. Edward Likowski, évêque auxiliaire de Poznan : *Historya Unii Kosciola ruskiego z rzymskim*, Poznan, 1875, traduite en français sous le titre de *Union de l'Église grecque-ruthène en Pologne avec l'Église romaine, conclue à Brest, en Lithuanie, en* 1596, Paris, Lethielleux, *circa* 1898 (cet éditeur a la mauvaise habitude de ne jamais dater ses publications). La grande *Dzieje kosciola unickiego na Litwie i Rusi w XVIII i XIX stuleciu* (*Histoire de l'Église unie en Lithuanie et en Ruthénie aux XVIII*e *et XIX*e *siècles*), Varsovie, 2e éd., 1906, mériterait pareillement une traduction : l'auteur, chose assez rare parmi les Polonais de l'ancienne école, est remarquablement impartial. — On ne peut non plus se dispenser maintenant de lire les deux beaux volumes du P. Adrien Boudou, S. J. : *Le Saint Siège et la Russie*, 1814-1883, Paris (Plon pour le vol. I, Éditions « Spes » pour le II), 1922-1925, ouvrage que l'on peut considérer comme définitif, et où quelques expressions tout au plus trahissent la mentalité purement occidentale de l'auteur. En voir une recension dans le *Stoudion*, V, (1929-1930).

gazette locale allemande. Comme revue scientifique, la seule *Cultura crestină*, de la valeur d'une Revue ecclésiastique de troisième ordre allemande ou française ; quelques bons et même très bons ouvrages de théologie, d'histoire locale et d'administration ecclésiastique, et c'est tout, si on ne veut pas descendre aux publications plus populaires (1). Les prêtres assez instruits ne manquent pas, mais toute leur culture est puisée à des sources étrangères. Rien n'a été tenté pour faire connaître à l'Occident l'Église roumaine, soit orthodoxe, soit orthodoxe-unie.

En serbe, pas de littérature catholique. Quelques bons ouvrages en slovène et en croate traitent de questions orientales exposées au point de vue catholique (2). En bulgare, à part l'*Istina* de Sofia, encore à ses débuts et d'un caractère trop latin, pas de journal catholique, et surtout pas de littérature catholique, même pour les écoles élémentaires, en dehors des catéchismes et de quelques livres de prière. En grec, quelques ouvrages plutôt médiocres à l'usage des Latins des îles, écrits parfois dans une langue impossible. L'*Armonia* d'Athènes, qui employait, elle, une langue très recherchée, mais n'était pas sans mérites, ne paraît plus : tout est encore à faire.

En arabe, un grand journal catholique, le *Bašîr*, tri-hebdomadaire, dirigé par les Jésuites de Baîrût, certainement le plus sérieux des journaux syriens, et quelque autre feuille de moindre ampleur et aussi de valeur moindre. Une seule Revue catholique d'allure plus ou moins scien-

(1) Nous savons que nous aurons des lecteurs roumains de Transylvanie. Nous leur faisons toutes nos excuses si nous ne voulons pas nous départir de la franchise que nous avons promise en commençant.

(2) Il serait vivement à désirer que les Franciscains de Croatie songent à une réédition des principaux ouvrages de leur illustre confrère le P. Ivan Marković. Une réimpression ajournée de son travail *Gli Slavi ed i Papi* (Zagreb, 1897) rendrait les plus grands services au clergé italien, qui ignore tout de la question.

tifique, mais bien adaptée au degré de culture du pays, le *Mašriq*, qui est sous la même direction : toutefois, la mentalité orientale y est aussi peu accentuée que possible (1). Quelques autres périodiques secondaires, de valeur très diverse, beaucoup de livres de prières, ou franchement latins pour un pays où il n'y a guère de Latins en dehors des étrangers, ou uniates de diverses nuances ; littérature ecclésiastique à peu près inexistante, en dehors de textes d'ailleurs publiés en Europe et inconnus dans le pays, textes qui s'annoncent toutefois très intéressants, et de documents d'archives presque complètement inexplorés. Trois des Églises de ce pays ont seules fait l'objet de travaux d'ensemble parfois non terminés, parfois aussi tendancieux (2).

(1) Nous dirons même qu'elle ne s'y montre pas du tout. La position des Jésuites en Syrie est très délicate. Le but évident est de tenir la balance égale entre les diverses communautés catholiques du pays. Des jalousies mesquines, des souvenirs souvent inexacts, de vieilles querelles remontant à des siècles, mais soigneusement entretenues par un clergé généralement peu instruit ou d'une instruction encore trop ordinaire, empêchent sur le terrain religieux, même catholique, une union qui serait cependant bien désirable.

(2) Nous avons nous-même commencé une *Histoire des Patriarcats melkites (Alexandrie, Antioche, Jérusalem)*, t. II, première partie, Rome, 1910 ; tome III, Rome, 1911 : elle est restée inachevée par suite de la guerre et du manque d'un éditeur qui veuille en faire les frais. — L'Église maronite, la plus anciennement catholique depuis les séparations des premiers siècles et aussi la plus mal connue, a eu son premier historien d'ensemble dans la personne de feu Mgr Yûsof Dibs, archevêque de Baîrût : sous le titre de *Aj-jâmi al-mufassal fî târikh al Mawârinat al-mû'assal* (*Réunion des chapitres sur l'histoire des Maronites*), Baîrût, 1905, il a réuni les chapitres de la grande *Histoire de Syrie* arabe qui ont trait à son Église. Mgr Dibs est un compilateur non dénué d'intérêt, mais sans critique. Plus récemment, le P. Michel A. Gabriel curé de la cathédrale maronite de l'archevêché de Chypre à Baît-Chibâb (Liban), a publié trois gros volumes en arabe, qui portent aussi le titre français d'*Histoire de l'Église syriaque maronite d'Antioche*, Ba'abdâ, 1900-1906 : il n'a pas plus de critique que son devancier. Poussés par le désir assez enfantin de faire croire qu'ils sont la première nation de l'Orient (c'est-à-dire de la Syrie), les Maronites sont tous dominés par la

On a beaucoup écrit sur l'Orient chrétien proprement dit, mais ce sont pour la plupart des travaux d'érudition patristique ou philologique. La partie historique moderne, l'histoire des institutions est toute entière à faire, si l'on entend par histoire autre chose qu'un panégyrique presque continuel ou une déformation parfois systématique des faits. Toutes ces études, conduites avec bienveillance et sympathie, mais avec une sévère critique que la plupart des Orientaux n'ont pas encore été à même d'acquérir, expliqueraient bien des situations embrouillées et préserveraient de bien des fautes.

Il y a tout un élément dont nous n'avons encore rien

---

préoccupation de défendre à tout prix une thèse impossible : que toujours ils ont été catholiques et n'ont jamais été, même sans qu'il y ait eu beaucoup de leur faute, contaminés par l'hérésie monothélite. Quiconque n'admet pas cette thèse les yeux fermés est considéré comme leur « ennemi ». Le travail le plus remarquable sur l'Église maronite est encore celui de Mgr. Pierre DIB, *Maronite (Église)*, dans le *Dictionnaire de théologie catholique* de VACANT-MANGENOT-AMANN, t. X, partie I, Paris, 1928, coll. 1-142. Mgr. Dib admet un monothélisme *moral*, tout en glissant très prudemment et à bon escient sur une ou deux questions où sa conscience d'historien malgré tout très averti et désireux d'être sincère lui a conseillé, en vue de ses lecteurs libanais, de ne pas s'aventurer. Cet exemple est typique et montre combien il est encore difficile de dire, à propos de l'Orient, rien que la vérité, et toute la vérité. — Les Syriaques catholiques — anciens Jacobites — ont une histoire héroïque qui mériterait d'être creusée : elle a été exposée à partir du moment de la constitution de l'Église jacobite en 543/544 jusqu'à l'époque contemporaine par l'archevêque d'Alep, feu Mgr. Denys Ephrem Naqqâcheh : *Kitâb 'inaiyat ar-rahmân fî hidâiyat as-Suriân (La préoccupation du miséricordieux sur le chemin* (de l'histoire) *des Syriens)*, Baîrût, 1910 : on pourrait le compléter énormément à l'aide des nombreux documents des archives de Rome et de Paris. L'histoire tout aussi héroïque des Chaldéens de Mésopotamie est encore à faire. — Toutes ces Églises orientales de l'ancien Empire Ottoman, soumises depuis des siècles à un joug abrutissant, ont souffert dans des conditions parfois épouvantables d'insécurité et d'arbitraire. Bien des défauts que l'on reproche aux chrétiens de l'Orient asiatique trouvent leur excuse dans leur situation passée, qui a fini par leur transformer le caractère. En approfondissant cette histoire, on apprend à être très indulgent dans ses jugements sur l'Orient.

dit, et qui sera certainement un jour le principal parmi nos groupes ethniques catholiques : l'élément russe. La pénurie de livres catholiques en langue russe est complète. Le Russe, au moins celui de l'« intelligence » (1), lit énormément ; les longs ouvrages ne le rebutent pas : l'abondante et volumineuse littérature d'imagination en est la preuve. Quel bien ne feraient pas à la cause de l'Union, de bonnes et élégantes traductions, par exemple, d'une Histoire des Papes comme celle de Pastor, d'ouvrages comme ceux du P. Pierling (2) !

5. — Or, toutes ces œuvres diverses, tous ces travaux intellectuels de longue haleine, qui les entreprendra, les commencera ou les préparera, dans l'état où nous sommes ? Ce n'est certes pas notre clergé marié, tout respectable qu'il soit dans son ensemble. Ce ne sont pas nos religieux, déjà écrasés de besogne, et forcés d'aider le clergé séculier dans le ministère paroissial, dans les prédications extraordinaires, etc. Il faut bien faire appel à d'autres ouvriers, tant que nous ne serons pas en mesure de nous suffire à nous-mêmes, ce qui demandera pour certains pays plusieurs générations.

6. — La réponse est bien simple, dira-t-on. Il n'y a qu'à se servir des missionnaires latins. Nous avons en Occident des Congrégations très prospères, qui ont parfois des su-

(1) La classe cultivée.

(2) Avec le progrès constant des études historiques sur l'Orient chrétien moderne, l'ouvrage de Pastor aura besoin d'être complété, et certaines expressions trop complaisamment répétées, selon le mode d'écrire jusqu'ici en vigueur quand on parle des Orientaux modernes (« schismatiques », etc) seront à modifier. Mais il est d'une rare valeur apologétique. — Avec le système de compression en vigueur sous le régime des Tsars, l'histoire des rapports de la Russie et du Saint-Siège est complètement ignorée en Russie. Quelques-uns des ouvrages du P. Pierling, qui aimait sincèrement le pays où ses ancêtres allemands étaient venus s'établir, ont déjà été traduits. Ce que nous disons du P. Pierling, il convient de le répéter de son successeur le P. Boudou, avec les quelques réserves que nous avons suggérées plus haut.

jets en abondance : le mouvement d'Union, qui après tout existe et fait chaque jour de lents progrès, va les multiplier. Il n'y a qu'à les lancer sur l'immense monde slave et sur le monde roumain, tout comme ils se sont lancés sur l'Orient asiatique et européen. Ce qu'ils ont si bien réussi dans ce premier champ, ils sauront le faire dans un autre beaucoup plus vaste !

On s'étonnera beaucoup, on se scandalisera peut-être, en nous voyant nous inscrire résolument à faux contre cette affirmation, et déclarer catégoriquement que ces « succès innombrables » (1) n'existent pas et n'ont jamais existé. Les missionnaires latins ont dépensé dans l'Orient asiatique et européen une somme énorme de zèle et de dévouement, même quand, chez certains, ces vertus indéniables n'étaient pas sans un alliage aujourd'hui publiquement avoué (2) de préoccupations plutôt politiques.

---

(1) « Il est de mode en certains milieux de fulminer contre ces pionniers héroïques du *sint unum* (= les missionnaires latins) ; il arrive même à des tard-venus de décréter ingénuement la faillite de leur dévouement couronné d'innombrables succès ». — David LATHOUD, A. A., dans l'*Union des Églises*, VI, (1927), p. 225.

(2) « Que les nations protectrices aient cherché dans l'exercice de leur rôle l'occasion de développer leur influence et de servir leurs intérêts, qui aurait pu l'empêcher ? Les missionnaires n'en sont pas (*tous également*) responsables ». — Mgr. Jean Baptiste DE GUÉBRIANT, Supérieur Général de la Société des Missions Étrangères de Paris, dans la *Revue d'Histoire des Missions*, t. III, (1926) p. 4, à propos d'un article publié par la *Revue* (belge) *catholique des idées et des faits* le 16 juillet 1926 sur *Le problème missionnaire* et reproduit dans la *RHM*, II (1926), pp. 623-626. Voici le passage essentiel de l'article visé. Il s'applique à la Chine, mais, *mutatis mutandis*, on pourrait lui trouver d'autres applications encore : « En un temps où les nationalismes sont exaspérés partout, un lien entre la vérité religieuse, qui est supra-nationale, et une considération nationaliste quelconque ne peut que nuire à la propagation de cette vérité. Sans compter que ce n'est pas qu'en Europe seule que les nationalismes sévissent. A lier donc, ne serait-ce qu'en apparence, la doctrine catholique à des intérêts qui heurtent de front les sentiments nationaux des peuples que l'on veut convertir, on compromet gravement l'avenir du catholicisme...

Rien que le mot de « missions latines », comme ceux de « vicariat » ou « préfecture apostolique » éveille aujourd'hui des colères terribles. Que nous soyons catholiques ou orthodoxes, nous ne sommes pas des païens. Pendant six siècles au moins, l'Église chrétienne a été beaucoup plus orientale qu'occidentale, l'Italie et le midi de la Gaule mises à part. Pendant que Rome convertissait petit à petit les Barbares d'Occident, Byzance s'attaquait à la majeure partie des tribus slaves, Alexandrie avait poussé déjà ses missions très en avant en Afrique orientale, Séleucie-Ctésiphon se préparait, malgré son hérésie nestorienne, à une surprenante expansion dans l'Asie centrale et jusqu'en Chine (1), Antioche et Constantinople réunies

« Il ne faut plus, là-bas, de nation protectrice des missions catholiques. Les abus ont été trop criants et trop douloureux. On les a payés assez cher !

« Vous n'imaginez pas le capital de haine amassé en Chine contre le catholicisme parce que la politique, une politique si odieusement injuste parfois à l'égard de la Chine, se servait des missions dans la poursuite de ses fins purement humaines, matérielles et pas toujours très propres...

« La politique des nations européennes n'est plus chrétienne. Si ces nations soutiennent — à l'étranger ! — ceux de leurs nationaux qui travaillent à la conversion des âmes, — souvent en les persécutant chez elles — c'est uniquement dans une pensée d'intérêt national à défendre ou à promouvoir. En fait, trop souvent — et de très bonne foi... — les missionnaires européens ont servi les intérêts de leurs patries respectives en desservant inconsciemment ceux de l'Église de Chine, liés essentiellement à l'intérêt du peuple chinois. Vous ne pouvez vous imaginer jusqu'où peut aller dans ce domaine l'aveuglement et le parti-pris... C'est la guerre qui a fait déborder la coupe et qui a montré lumineusement que, pour vivre de façon normale et pour se développer dans un pays, l'Église catholique doit s'assimiler l'âme, le cœur et l'esprit de ce peuple.

« Une Église catholique « blanche » en Chine est aussi absurde qu'une Église « jaune » ici... » (= *en Belgique*).

(1) Toutes ces questions sont trop peu connues pour que nous n'indiquions pas quelques références. Sur l'extension et la méthode des missions byzantines, voir František DVORNIK, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX*e *siècle*, Paris (Champion), 1926, pp. 63-105. L'extension du christianisme en Arabie et dans les dépendances du patriarcat d'Alexandrie

avaient converti les belliqueux clans géorgiens, le christianisme gagnait petit à petit, en Arménie, toute la nation ; les Jacobites avaient commencé sur les Arabes des conquêtes spirituelles qui n'eurent malheureusement pas de lendemain. Les grands Docteurs de l'Église orthodoxe orientale contribuaient au moins autant que les Occidentaux à la précision du dogme révélé, les huit premiers Conciles œcuméniques reconnus par l'Église catholique se tenaient en Orient, avec une majorité de Pères orientaux. Si l'Occident a échappé en majeure partie aux grandes hérésies trinitaires et christologiques, c'est parce que les coups ont porté sur l'Orient, qui a su les parer vigoureusement. Le grand Empire chrétien de Byzance, que l'histoire érudite et impartiale réhabilite de plus en plus, a retardé pendant des siècles la ruée de l'Islam sur l'Europe ; son héritier, la Russie kiévienne et moscovite, a supporté le choc des Tatares, les knèzes serbes ont eu une part à jamais glorieuse dans la lutte contre les Turcs, ces Turcs dont les descendants ont bien été proclamés, par une boutade malheureuse qui n'a peut-être jamais été écrite ni imprimée, mais qui a été dite et répétée, « les meilleurs catholiques de l'Empire ottoman ». Et c'est à ces peuples, chrétiens dans le sang depuis de longs siècles, que l'on voudrait envoyer des « missionnaires » ?

Le « missionnaire latin », pour des millions de Russes, c'est le Polonais qu'ils n'aiment guère ; pour le Roumain, c'est le Hongrois franchement détesté ; pour le Serbe, c'est l'Autrichien de l'ancienne Double Monarchie, auquel jamais il ne pardonnera ; pour le Grec, c'est la quatrième

---

est bien étudiée dans Mgr. L. Duchesne, *Églises séparées*, Paris, 1896, pp. 281-353, et dans le t. IV de son *Histoire ancienne de l'Église*, paru sous le titre de *L'Église au VIe siècle*, Paris, 1925, pp. 284-303. Sur l'expansion nestorienne, voir François Nau, *L'expansion nestorienne en Asie*, dans le tome XL de la *Bibliothèque de vulgarisation* du Musée Guimet, Paris, (1914), pp. 193-388.

croisade, c'est l'autel de Sainte-Sophie brisé à coups de hache d'armes, c'est la Sérénissime République de Venise, responsable en partie, par sa jalousie contre Gênes et par son esprit mercantile, de la prise de Constantinople en 1453 — et il faut savoir ce que ce mot : ἡ Ἅλωσις (=*la prise*) éveille dans l'esprit de tout Hellène ; c'est la hiérarchie latine s'installant par la force à Chypre et dans tout l'Empire byzantin, c'est encore Venise interdisant durant des siècles la présence des évêques orthodoxes sur ses territoires, sauf un archevêché bien tenu sous main tout près du palais des Doges, c'est la résistance longtemps opposée aux vœux d'une partie considérable de la Dalmatie (1) ; c'était, il n'y a pas bien longtemps, les catholiques latins des îles de l'Archipel refusant de prendre part, en 1821, à la guerre sainte de l'Épanastasis (2) ! Ce sont là des faits : l'Occident a beau les ignorer, l'Orient les connaît, et ce sera un travail long, très long, de les lui faire oublier.

7. — On dira peut-être que tout cela, c'est de la rhétorique enflammée, et qu'en tout cas les Unions partielles conclues depuis le seizième siècle, et qui ont persévéré en

---

(1) Encore une question bien ignorée. A lire les historiens de Venise, on ne se douterait jamais que, durant la première moitié du XVII[e] siècle, la majeure partie des possessions de la Sérénissime était peuplée de chrétiens orthodoxes, Grecs ou Serbes. On trouvera quelques éléments dans Paul PISANI, *La Dalmatie de* 1797 *à* 1815, Paris, 1893, pp. 84-85, 236-238, 374. Ces notions sommaires et limitées ne dispensent pas de recourir aux deux ouvrages du savant évêque de Zara, feu Nikodim MILAŠ : *Documenta spectantia historiam orthodoxae dioeceseos Dalmatiae et Istriae a XV. usque ad XIX. saeculum*, Jaderae (Zara), 1899, et *Pravoslavna Dalmacija (La Dalmatie orthodoxe)*, Novi Sad, 1901. Rien qu'en parcourant ces derniers travaux, on voit tout ce que la maladroite politique de Venise, trop écoutée à Rome, et le déplorable système d'une intolérance érigée alors partout en maxime d'État — et c'est ce qui excuse le Saint Siège — a accumulé de haine dans les cœurs serbes, et pourquoi ils sont aujourd'hui si loin de l'Église catholique. Voir aussi le P. Ivan MARKOVIĆ, *Gli Slavi, ed i Papi*, t. II, pp. 423-501, où il est traité aussi du Montenegro.

(2) La *Résurrection* nationale : ce terme est l'équivalent exact du *Risorgimento* italien.

grande partie, sont bien l'œuvre des missionnaires latins. Cela encore, malgré la thèse que l'on veut soutenir, n'est pas tout à fait conforme à l'histoire.

L'Union des Maronites, la plus ancienne de toutes, puisqu'elle remonte au douzième siècle, est due au contact de ceux-ci avec les Croisés, à un désir secret d'échapper à l'isolement au milieu de confessions toutes hostiles, et au degré de culpabilité vraiment insignifiant qu'il y eut dans leur monothélisme (1). Les missionnaires latins se sont beaucoup occupés d'eux, mais ce fut tout d'abord pour les latiniser, dès qu'au seizième siècle ils purent prendre contact avec eux. Les documents sont là et parmi eux il y a

(1) Voici en deux mots les conclusions de l'histoire impartiale : les Maronites, que cela leur plaise ou non, sont d'anciens Melkites. Ils descendent des anciens fermiers du grand monastère de Saint-Maron, dans la Syrie septentrionale, sur la grande route impériale d'Antioche à Damas. Ce couvent, comblé de faveurs par Justinien, était très dévoué à l'empereur byzantin, donc très *melkite*. Lorsque Héraclius imagina le compromis dogmatique entre monophysites et orthodoxes connu sous le nom de monothélisme, ils embrassèrent cette doctrine avec zèle. Elle fut condamnée définitivement en 681 au VI[e] concile œcuménique. Les censures antérieures de Rome n'étaient probablement pas connues clairement dans la Syrie septentrionale, séparée du reste du monde chrétien à la suite de la conquête arabe de 636. On ignore complètement comment les décisions du concile de 681 furent répandues en Syrie : peut-être seulement par des prisonniers de guerre. Le monothélisme se serait très probablement éteint de lui-même si un patriarche, melkite, Théophylacte, n'avait entrepris au VIII[e] siècle de le réduire par la force. Poussés à bout, les moines de S[t]-Maron se retirèrent au Liban avec leurs tenanciers qui y firent souche, et se constituèrent en Église indépendante. Pour employer une boutade qui n'est que trop vraie historiquement, les Maronites ne sont devenus Maronites que pour avoir voulu être trop Melkites. C'est sans doute pour cela que les deux communautés, catholiques toutes les deux, se détestent si cordialement. Il faut ajouter, pour être juste, que la différence des milieux géographiques dans lesquels elles se sont développées depuis le moyen-âge les a rendues assez divergentes pour qu'au premier abord on soit tenté d'y voir deux peuples distincts. Avec un peu plus de science et un peu moins de préjugés, la réconciliation serait facile. Ce que les clergés n'ont pas su faire, l'idée nationale syrienne l'accomplira peut-être.

malheureusement, dès le moyen-âge, des bulles pontificales d'une authenticité et d'une éloquence indiscutables (1).

L'Union des Chaldéens, en 1552, n'a pas été amenée par les missionnaires latins, qui à cette époque n'avaient aucun établissement en Mésopotamie, mais par une heureuse erreur dans l'interprétation d'un ancien canon, erreur qui poussa les électeurs du catholicos Sulaqâ jusqu'à Rome. Certes, d'excellents missionnaires ont depuis lors beaucoup cultivé ce peuple et l'ont amené au degré où il est, mais c'est parce qu'ils ont su respecter sa liturgie, sa langue et son ancienne littérature (2).

Oui, ce sont les missionnaires latins qui ont amené l'Union du Malabar à la fin du XVIe siècle. Mais à quel prix ! Livres liturgiques et manuscrits précieux brûlés comme irrémédiablement infectés de nestorianisme (3), traduction en syriaque d'une partie notable des textes euchologiques latins substituant la vénérable liturgie antique, rite primitif tellement défiguré qu'il est à désespérer de pouvoir jamais le rétablir, opposition tenace, durant des siècles, à la constitution d'une hiérarchie nationale, tout comme aujourd'hui il en est qui pensent que Rome se trompe lorsqu'elle veut des évêques chinois, indiens, japonais !

(1) Il n'y a qu'à lire les bulles *Quia divinae sapientiae* d'Innocent III (1215), répétée mot pour mot dans une bulle identique d'Alexandre IV de 1257, celle *Cunctarum orbis Ecclesiarum* de Léon X de 1515, et même celle *Benedictus Deus* de Grégoire XIII, de 1577. Plusieurs usages orientaux, tenus aujourd'hui pour très légitimes, y sont nettement condamnés.

(2) Les Dominicains ont eu le mérite d'avoir imprimé après revision faite en collaboration avec le savant évêque syrien feu Mgr Clément David, une partie considérable de la liturgie des Syriens (du rite antiochien), sans parler de nombreuses publications arabes, syriaques ou chaldéennes ; les Lazaristes ont fourni en partie à leur savant confrère le P. Paul Bedjan — lui-même Chaldéen d'origine — les moyens d'entreprendre et de mener à bon terme une œuvre semblable tout à l'avantage des Chaldéens.

(3) Voir le mémoire de Mr. J.-B. Chabot : *L'autodafé des livres syriaques au Malabar*, dans le *Florilegium... Melchior de Vogüé*, Paris, Imprimerie Nationale, 1929. pp. 613-623.

Ce ne sont pas les missionnaires latins qui ont fait conclure l'Union des Ruthènes en 1595. Elle a été préparée par quelques individus isolés, voulue par la partie saine de l'épiscopat pour échapper à l'inertie et aux quêtes continuelles des patriarches de l'Orient, et négociée par un humble prêtre grec, Pierre Arcudius (1).

L'Union éphémère des Éthiopiens aux XVIe-XVIIe siècles, procurée, elle, par les missionnaires latins, est un exemple de ce qu'a pu faire une mauvaise méthode, justement condamnée aujourd'hui. Prenant très à la lettre quelques recommandations de saint Ignace de Loyola, qui écrivait à distance et antérieurement à toute connaissance directe du milieu, et surtout transportant en Éthiopie leurs idées occidentales et portugaises et les mœurs trop inquisitoriales de leur pays, les missionnaires jésuites se mirent à détruire systématiquement, comme ils l'avaient fait au Malabar, la liturgie du pays, à vouloir changer ses institutions religieuses, qui en Orient se confondent avec les institutions politiques et nationales. Il s'ensuivit une révolte terrible que les adversaires de l'Union surent habilement exploiter, l'expulsion des religieux latins avec défense de jamais remettre le pied dans le pays (2). Si plus tard, au milieu du XIXe siècle, le Vénérable Justin de

---

(1) Ceci soit dit sans nier les mérites très réels des deux Jésuites Skarga et Possevino, ni les fruits de l'éducation catholique départie par les Jésuites à la noblesse ruthène dans leurs collèges. Le rôle de Pierre Arcudius, que nous espérons mettre en lumière dans un travail en préparation, ressort des documents d'archive. En attendant, on aura une démonstration élémentaire dans l'ouvrage de dom Alphonse Guépin cité plus haut.

(2) On peut consulter sur ces faits regrettables l'article *Éthiopie (Église d')*, dans le *Dictionnaire de théologie catholique de* VACANT - MANGENOT-AMANN, t. V, coll. 951-960, qui a pour auteur Mr. E. Coulbeaux, Lazariste, depuis peu décédé. Il faut aussi avoir la patience de dépouiller la volumineuse collection de documents publiés par le P. Camillo BECCARI, S. J. : *Rerum aethiopicarum scriptores occidentales*, Rome, 1904-1911 Sans cette maladroite politique, la mission des Jésuites aurait réussi.

Jacobis et ses successeurs ont obtenu quelques résultats, c'est parce qu'ils ont respecté la liturgie locale et ont même été jusqu'à s'y adapter. On est ensuite revenu en arrière, au moins dans certains endroits, et les protestants sont en train de profiter des nouvelles fautes de cette réaction.

L'Union des Roumains de Transylvanie, en 1700, est bien l'œuvre des missionnaires jésuites. Mais ils étaient revenus des erreurs de leurs prédécesseurs des Indes, du Liban et de l'Éthiopie. Elle a été basée sur la conservation de la liturgie du pays. Ce ne fut pas la faute du Cardinal Kollonich ni des Jésuites qu'il employait dans son apostolat, si le système que nous allons exposer dans ce travail n'a pas commencé à être appliqué chez les Roumains dès le début du XVIIIe siècle (1).

L'Union des Melkites de Syrie, encore si peu connue dans ses origines, a réussi grâce à l'absence complète de préjugés anti-romains chez ce peuple au moment où le légat pontifical Leonardo Abele se présentait à ses chefs religieux en 1583-1587. Elle a germé lentement à Alep, grâce au zèle obscur d'un archidiacre, elle s'est lentement propagée surtout par l'apostolat persévérant, en apparence inutile, mais à idées larges, d'un Jésuite trop peu connu, le P. Jérôme Queyrot, qui sut se former un disciple d'une ardeur apostolique quelquefois indiscrète, mais éminemment communicative, dans le métropolite de Tyr et de Sidon Euthyme Saîfî, et par le fait que le consul de France à Sidon, Pierre Poulard, sut gagner à la vraie foi le patriarche Cyrille V (1718). Elle s'est affirmée et a pu subsister grâce à la résistance tenace de son deuxième successeur, Cyrille VI, qui profita, avec les disciples de Saîfî, de la situation demi-indépendante du Liban, pendant que les premiers fondateurs des moines basiliens chouérites pro-

(1) En voir l'exposé historique dans notre travail *Le clergé occidental...* pp. 30-34.

pageaient cette même Union au péril de leur vie et de leur liberté, dans les districts plus directement soumis aux Turcs. L'action des missionnaires ne s'est fait sentir qu'à Alep et à Damas : pour se développer, elle a dû attendre le milieu du XIXe siècle : or, les retours en masse avaient cessé depuis longtemps (1).

L'Union bulgare de 1860 a des origines tout à fait politiques qui sont beaucoup mieux connues. Celle toute récente d'un groupe de Grecs a bien été initiée en 1861 par un prêtre latin de Syra, Hyacinthe Marango, mais elle ne s'est certes pas développée grâce à l'action des missionnaires latins. Elle est tout entière l'œuvre de Grecs pur sang, et du bienveillant appui de Rome, qui n'est ni latine ni grecque dans son action, mais catholique.

8. — On pourrait poursuivre cette énumération, mais elle suffit. L'histoire ecclésiastique orientale est si peu connue que des erreurs se perpétuent et s'enracinent dans le grand public d'Occident et chez les missionnaires eux-mêmes avec une bonne foi qui n'a d'égal que l'inexactitude de leurs conceptions.

Ces Unions partielles ont reconduit au sein de la vraie Église des millions d'âmes. Combien de milliers en ont ramené, depuis la moitié du XIXe siècle, les missionnaires latins ? Ils ont cultivé ce qui existait, l'ont quelquefois un peu déformé ; ils ont donné une excellente éducation à plusieurs générations, sans oublier un nombre beaucoup trop grand de musulmans et d'israélites qui ne s'en sont guère montrés reconnaissants ; ils ont propagé assidûment la langue, la culture et l'influence de leur pays d'origine, parfois au détriment de la langue et de la culture nationales, mais leur grand tort, dû non à leurs personnes, mais à

(1) En attendant l'achèvement de l'*Histoire des patriarcats melkites*, nous nous permettons de renvoyer à notre article *Antioche* du *Dictionnaire d'histoire et de géographie ecclésiastiques* de Mgr. BAUDRILLART, t. III, coll. 638 et suivantes.

leur système, a été de développer sans le vouloir un préjugé très tenace : « Le catholicisme est excellent, il vaut mieux que notre orthodoxie, mais il est latin, et nous ne pouvons devenir Latins, parce que ce serait renoncer à notre nationalité et nous faire Francs ». Il faut avoir une forte dose d'illusions, n'avoir pas pénétré assez à fond l'âme « indigène », pour ne pas sentir la nuance de mépris plus ou moins prononcé que met un véritable Oriental, non déformé par une éducation qui aurait pu lui être mieux adaptée, lorsqu'il prononce ce mot : Φράγκος, *Frenk.*

Voilà à quoi se réduisent les « brillants succès » des missionnaires latins. Succès partiels, nous le voulons bien ; succès brillants, certes non.

Pour s'occuper avec espérance fondée de réussite de l'Union des Églises, il faut des Orientaux. Nous n'avons pas assez d'Orientaux instruits et formés, il faut en créer. Il ne doit plus y avoir de missionnaires purement latins, dans les pays de rite oriental, que pour le soin spirituel des colonies étrangères, tant que par la force des choses elles ne se laisseront pas assimiler. Il faudra en arriver à une nette séparation des œuvres : toutes celles qui sont destinées aux Orientaux ou du moins à une immense majorité orientale devront être résolument orientales. L'ouvrier apostolique occidental peut arriver dans les pays orientaux à peu près formé, au moins quant à l'essentiel. Il reste à l'orientaliser autant que faire se peut. De pareils sujets ne seront évidemment jamais propres au ministère paroissial proprement dit, pour lequel il faut généralement être né dans le pays, y avoir été élevé, en posséder à fond les coutumes, la langue, les patois de toute espèce, parfois si variés, la psychologie très difficile à pénétrer. Sans faire des œuvres annexes du ministère proprement dit un monopole exclusif de ces Orientaux d'adoption, ce qui serait une autre erreur et retarderait inutilement le moment où le clergé originaire du pays

pourra et devra se suffire à lui-même, il faut les y diriger sur une large échelle.

9. — Il importe de savoir d'abord avec une grande précision ce que nous entendons au juste par « orientalisation » des Occidentaux. Pour cela, quelques définitions sont nécessaires. Cette orientalisation se présente sous trois aspects.

Nous réserverons exclusivement au premier la dénomination de *passage* (*transitus*). Ici, l'Occidental n'est plus Occidental que par son origine; pour tout le reste, langue, costume, habitudes de vie, discipline canonique, langue liturgique, rite et surtout mentalité, aspirations même intimes, il devient petit à petit complètement Oriental. Alors il sera à même de travailler efficacement, d'une manière aussi directe que possible, sur l'élément auquel il s'est donné tout entier. Une transformation aussi radicale est assurément fort longue, ce qui ne veut pas dire que l'on soit condamné à l'inaction avant qu'elle ne soit tout à fait complète. Mais de sa nature elle doit être *définitive*, *irrévocable*, et doit durer jusqu'à la mort et la sépulture. Car, si l'on peut modifier une fois sa propre nature morale, on ne saurait le faire deux fois. Dans ces conditions, l'Oriental d'adoption se trouve exactement dans la position d'un Grec, d'un Roumain, d'un Slave que les circonstances auraient fait naître et élever partiellement en Europe occidentale ou en Amérique.

Le second aspect est celui de l'*adaptation temporaire* (*adaptatio*). Il consiste en un effort poussé aussi loin que possible pour se rapprocher de l'état précédemment exposé. L'adaptation temporaire peut se transformer, cependant, en passage définitif, mais la réciproque n'est pas vraie. Celui qui s'adapte peut *en fait* s'adapter pour toujours, mais, de sa nature, l'adaptation est temporaire, et limitée à la durée du séjour en pays oriental. Il semble bien qu'au XVIII[e] siècle Kollonich et les Jésuites n'avaient pas envisagé la question d'une autre manière.

Une adaptation est beaucoup moins difficile que le passage, et par suite convient à un bien plus grand nombre d'individus. Elle requiert un degré moindre de transformation et peut être à son tour plus ou moins complète.

Ces deux premiers aspects ne visent que les ecclésiastiques ou les religieux. Le troisième s'applique aux fidèles : nous l'appellerons *assimilation*.

C'est une loi d'expérience sociale, qu'une minorité finit toujours, à échéance plus ou moins longue, par être absorbée dans la majorité, à moins qu'elle ne soit assez forte numériquement, suffisamment compacte, et que des circonstances accidentelles ne viennent retarder ou même empêcher cette assimilation. Il y a eu de tout temps des colonies plus ou moins nombreuses d'Orientaux en Occident, d'Occidentaux en Orient : elles ont fini par disparaître dans la masse ambiante, et il n'en reste d'autre trace que des noms de famille ou parfois certains traits curieux d'atavisme. Ce serait folie que de vouloir s'entêter à conserver à tout prix en Occident de petits groupes d'Orientaux qui ne retourneront jamais dans leur pays d'origine, à moins que des circonstances d'ordre particulièrement élevé ne conseillent de les préserver. L'histoire nous montre qu'il en a été de même en Orient. Combien d'Arméniens ont émigré dans le passé en Pologne et en Roumanie, et sont aujourd'hui complètement polonisés ou roumanisés ? Combien d'Italiens d'origine sont aujourd'hui de parfaits Hellènes orthodoxes ? Depuis le schisme, Rome s'est efforcée de conserver à tout prix ces îlots latins dans le Levant : il faut avouer qu'elle n'y a guère réussi. Il y a des races qui résistent victorieusement à l'assimilation, il y en a d'autres qui se laissent très facilement absorber ; certains éléments particulièrement énergiques ou séducteurs résorbent immédiatement tout ce qui se présente à leur contact immédiat. Dans les villages albanais de Calabre, même là où un zèle assez mal entendu a favorisé

ou même imposé l'érection de paroisses latines, l'assimilation est complète presque dès la seconde génération. Le Polonais réussit à assimiler l'Allemand, assez pénétrable au fond sous ses dehors rudes, et en Roumanie c'est un fait connu de tous que, là où entre la femme valaque, c'est le roumanisme qui s'installe en vainqueur. Le Russe se laisse facilement assimiler hors de chez lui, mais la terre russe, la civilisation russe dévorent littéralement les minorités de civilisation inférieure.

Dans les siècles passés, il s'agissait de sauver à tout prix la foi catholique de ces petites minorités. Il n'était pas question d'Union des Églises : chacun restait sur ses positions, mais pratiquement l'Église orthodoxe gagnait continuellement, le catholicisme n'enregistrait que des pertes. Aujourd'hui, les querelles du passé ont généralement cessé. Des groupes catholiques très forts se sont formés, d'autres sont en voie de constitution. Il peut être avantageux de renforcer ces derniers : ce sera même prévenir l'absorption inévitable dans la masse orthodoxe d'une petite minorité déjà assimilée à tous les autres points de vue. Le rite, considéré dans les temps modernes comme une affaire personnelle, doit tendre et tend de plus en plus à devenir une affaire locale au moins pour les fidèles. Les deux seules conditions de cette assimilation que nous préconisons, à égalité de foi bien entendu, sont l'absence de contrainte et la réciprocité. Nous perdons par la force des choses nos éléments sporadiques d'Occident : il est juste que nous gagnions sur les éléments similaires latins dans les pays orientaux. Il le faut même, si nous ne voulons pas assister à l'anéantissement du catholicisme dans certaines régions, ce dont on pourrait citer de tristes exemples avec chiffres à l'appui.

Cette question de l'assimilation demanderait une étude à part : pour le moment, nous nous contenterons de dire que l'acquisition de laïcs sérieusement chrétiens, zé-

lés, actifs, qui ne demanderaient pas mieux que de se joindre à nous mais qui en sont empêchés par une législation aujourd'hui trop restrictive, doit être considérée comme un moyen d'apostolat.

10. — La transformation plus ou moins complète du sujet, soit par le passage, soit par l'adaptation, doit être envisagée uniquement au point de vue apostolique, en vue de promouvoir et de faciliter l'Union des Églises, de renforcer les éléments catholiques déjà existants, d'offrir, dans la mesure du possible, à l'Église orthodoxe l'aide fraternelle dont elle a besoin pour se réformer, s'améliorer, se rapprocher ainsi du souverain Bien qui est aussi la souveraine Vérité, jusqu'au jour où, l'Union existant déjà dans les esprits et dans les cœurs, il n'y aura plus qu'à la conclure officiellement, puisque les formalités juridiques font partie intégrante de la vie moderne.

C'est donc là une œuvre surnaturelle au premier chef. Or, dans la vie surnaturelle, rien ne se fait sans la grâce divine. Cette grâce, dans la question du passage au rite oriental ou de l'adaptation à ce même rite, suppose évidemment une vocation, tout comme le sacerdoce ou la vie religieuse.

Cette vocation a pu être rare dans le passé : les circonstances, puisque l'on avait manqué au XVIIIe siècle l'occasion offerte par Kollonich, n'auraient peut-être guère permis de l'utiliser. Mais aujourd'hui elle s'est produite beaucoup plus fréquemment. Comme toutes les vocations, elle pourra être mêlée d'éléments humains, surtout dans les débuts : le tout est que l'élément surnaturel prédomine, ne serait-ce qu'à la longue. Mais il s'ensuit qu'il faut l'étudier comme on le ferait pour une vocation sacerdotale. C'est ce que nous allons essayer de faire, en nous en tenant aux principes.

(*A suivre.*) CIRILLO KOROLEVSKIJ.

Le Concile du Vatican et l'Union.

(*suite*) (1)

Accueil fait à l'Invitation par les Orientaux.

La convocation du Concile du Vatican et particulièrement les Lettres apostoliques *Arcano divinae Providentiae* invitant au Concile les Évêques des Églises du rit oriental qui ne sont pas en communion avec le Saint-Siège apostolique, trouva un commentateur éloquent dans le célèbre Évêque d'Orléans, Mgr Dupanloup. Quoique l'on puisse penser du rôle joué par ce Prélat au Concile du Vatican, le commentaire qu'il fit de l'invitation des Orientaux au Concile, témoigne d'une telle charité pour les frères séparés et d'un tel amour pour l'Église universelle, qu'on est heureux de saisir cette occasion pour rendre hommage à l'élévation de sa pensée et à la pureté de ses intentions.

Dans une lettre pastorale du 1er novembre 1868, le célèbre orateur parle du Concile et des Églises séparées. Après avoir décrit la situation lamentable, résultant du schisme, il montre le Chef de l'Église catholique, qui, en convoquant le Concile, s'est tourné vers l'Orient et l'Occident et a adressé à toutes les communions séparées une parole de paix, un généreux appel à l'unité. Puis il se demande : « A cette pensée, à ce vœu, nos frères d'Orient et d'Occident répondront-ils ? » Se tournant ensuite spécialement vers ceux d'Orient, il développe ainsi ses espérances, qui étaient celles du Saint-Père et de tous les vrais catholiques :

« Les Églises orientales désunies refuseraient-elles d'entendre ces « paroles de paix et de charité » que le Saint-Père vient de leur adresser « dans toute l'effusion de son cœur? »

(1) Voir *Irénikon*, t. VI, 1929, p. 366-396.

Et pourquoi seraient-elles sourdes à cet appel ? Par quelles craintes surannées ou chimériques ?

« Qui ne l'a remarqué, et qui n'en a été profondément touché ? Avec quelle délicatesse et quel accent de particulière tendresse le Saint-Père parle de nos frères orientaux qui au milieu de cette Asie musulmane, « reconnaissent comme nous et adorent Jésus-Christ » ; et qui, rachetés de son précieux sang, « ont été agrégés par le saint baptême à son Église » ! Quels égards pour ces Églises antiques, aujourd'hui si malheureusement détachées de la grande unité, mais qui, autrefois, « jetaient tant d'éclat par la sainteté et la doctrine céleste, et donnaient des fruits abondants pour la gloire de Dieu et le salut des âmes » !

« Et en même temps, quelle mansuétude, quel oubli de tous les griefs irritants ! Le Saint-Père ne parle que de charité et de paix ; il ne demande qu'une chose, c'est que, « les anciennes lois d'amour étant renouvelées et la paix de nos pères, ce salutaire et céleste don du Christ, pour un temps disparue étant solidement rétablie, la sereine lumière d'une union désirée brille aux yeux de tous, après les nuages d'un long deuil et la sombre et triste obscurité des longues dissidences ».

«Ce désir d'union et de paix, si profond, non seulement dans le cœur du Saint-Père, mais encore — que nos frères séparés n'en doutent pas — dans le cœur de tous les Évêques et de tous les chrétiens d'Occident, comment ne serait-il pas le vœu de leur foi, à eux aussi, et à quiconque porte le nom de chrétien sur la terre ? Mon Dieu ! y a-t-il donc un bien dans ce déchirement de la robe du Christ ? Et que gagnent en lumière et en charité, je leur demande, les Églises du vieil Orient, à ne pas communiquer avec celles de l'univers entier ? Qui les arrête ? Sommes-nous donc encore au temps des subtilités métaphysiques et des arguties du Bas-Empire ? »

Après avoir montré que « dans la situation grave, (qui est)

faite partout à l'Église de Jésus-Christ par le malheur des temps, le premier besoin de tous les chrétiens est de mettre fin aux dissidences qui affaiblissent et de chercher dans le rapprochement et dans la paix l'union qui fait la force», il adresse aux frères séparés cet émouvant appel : « O nos frères séparés d'Orient, Grecs, Syriens, Arméniens, Chaldéens, Bulgares, Russes et Slaves, et vous tous que je ne puis nommer, voici que l'Église catholique vient à vous et vous tend les bras ! O nos frères, venez !

« Elle va s'assembler tout entière : de tous les points du monde habité, de notre Occident, de votre Orient, du nouveau monde aussi et des îles lointaines, ses Evêques vont accourir, à la voix du Chef suprême, à Rome, au centre de l'unité. Eh bien, elle ne veut pas s'assembler sans vous. O nos frères, venez !

« Voici une de ces occasions solennelles, rares, telles qu'il faut des siècles pour qu'il s'en rencontre de pareilles : l'Église catholique vous offre la paix : « Nous vous prions de toutes nos forces, vous écrit le Saint-Père, Nous vous pressons de venir à ce synode général, comme vos ancêtres vinrent au Concile de Lyon et au Concile de Florence, afin de renouveler l'union et la paix. » Est-ce que de votre côté vous refuseriez de faire un seul pas vers nous, et laisseriez-vous ainsi échapper une circonstance si favorable ? Qui donc voudrait prendre sur soi une si redoutable responsabilité ? O nos frères, venez !

« Le cœur de l'Église de Jésus-Christ ne change pas ; mais les temps ont changé, et les causes qui ont fait tristement échouer les efforts tentés par nos pères, grâce à Dieu, ne subsistent plus. O vous tous, ô nos frères, venez enfin !

« Pour nous, nous sommes pleins d'espérances, et quelles que soient les résistances que la surprise du premier moment peut-être, ou les antiques preventions aient suscitées, tout nous paraît prêt pour de grands retours. « Rome, s'écriait autrefois Bossuet, ne cesse de crier aux peuples

les plus éloignés, afin de les appeler au banquet où tout est fait un ; et voilà qu'à cette voix maternelle les extrémités de l'Orient s'ébranlent, et semblent vouloir enfanter une nouvelle chrétienté ! »

« O Dieu ! puissions-nous voir ce spectacle ! Quelle joie pour votre Église sur la terre, au milieu de tant de rudes combats et d'amères douleurs. Quelle joie aussi pour l'Église du ciel, et particulièrement, ô Églises d'Orient, pour vos saints et pour vos docteurs, « lorsque, comme le dit le Saint-Père, du haut du ciel, ils verront rétablie l'union avec le Siège apostolique, centre de la vérité catholique et de l'unité; union que, pendant leur vie ici-bas, ils travaillèrent à réchauffer, à propager par toutes leurs études et leurs infatigables labeurs, par la doctrine et par l'exemple, embrasés qu'ils étaient de la charité répandue dans leurs cœurs par le Saint-Esprit pour Celui qui a tout réconcilié et pacifié au prix de son sang, qui a voulu que le signe de ses disciples fût dans la paix, et qui adressait cette prière à son Père : Faites qu'ils ne soient qu'un, comme nous ne sommes qu'un ! »

« Ah ! voilà bien le langage de l'Église, de la vraie Eglise de Jésus-Christ, qui, seule entre toutes le sociétés chrétiennes, pousse un cri maternel, et redemande tous ses enfants, parce qu'elle est la vraie mère ! » (1)

Quel écho ce cri maternel reçut-il dans le cœur de nos frères séparés ? Quelle réponse ceux-ci donnèrent-ils à l'invitation du Saint-Père ? Pour mettre de l'ordre dans une matière qui se rapporte à tant de pays, de peuples et de confessions différentes, nous grouperons les faits selon les différentes Églises de rit oriental et, autant que possible, selon leur ordre de dignité.

(1) Cf. Cecconi, *Histoire du Concile du Vatican, d'après les documents originaux*. Traduit de l'italien par J. Bonhomme et D. Duvillard. Paris, 1887. Document 134, t. III, pp. 176-187.

I. — ÉGLISES GRECQUES ORTHODOXES.

a) *Patriarcat œcuménique de Constantinople.*

La lettre apostolique *Arcano divinae Providentiae*, datée du 8 septembre 1868, fut publiée le 22 septembre dans le *Journal de Rome*, alors que les exemplaires destinés aux Délégués, Vicaires et Préfets apostoliques de l'Orient, chargés de les transmettre aux Évêques orthodoxes, ne commencèrent à être expédiés, par les soins de la Propagande, qu'à partir du 28 septembre. (1)

Cette divulgation prématurée devait être fatale, car elle devait servir de prétexte à la plupart des Prélats orientaux pour refuser l'invitation du Saint-Père. La nouvelle, connue par le *Journal de Rome*, fut répandue presqu'aussitôt à travers tout l'Orient et commentée de manière hostile par la presse orthodoxe. Dès le 1 octobre, le journal grec *Le Garde national* prétendait que l'invitation adressée aux Évêques du rit Oriental n'était que la réalisation d'un dessein politique du Pape, des jésuites et de l'empereur, qui, voyant de plus en plus inévitable la chute du successeur de saint Pierre à Rome, jugeaient opportun de se tourner vers Constantinople. Le Consul général du Saint-Siège à Athènes jugea nécessaire de protester contre ces insinuations, dans une lettre du 2 octobre 1868 au directeur du *Garde national* : «... Permettez-moi de vous assurer que l'interprétation donnée par votre journal à la démarche du Saint-Père est tout à fait erronée ; car, si jamais la volonté du Très-Haut a décidé que sa Sainteté soit forcée de quitter Rome, Elle ne cherchera un refuge que dans un pays catholique.

« Je peux vous affirmer, en outre, que l'invitation de sa Sainteté aux Évêques d'Orient n'a été inspirée par aucun but politique, ni suggérée par aucune puissance. Elle a été

(1) Cfr. *op. cit.*, t. II, pp. 38-41.

dictée par le simple et très chrétien désir de voir, si possible, avant sa mort, la réconciliation de deux Églises qui, pendant huit siècles, n'en formaient qu'une ; désir, du reste, dont tout bon chrétien ne peut, je crois, que souhaiter la réalisation, car par elle disparaîtraient à jamais une aversion et une animosité qui n'ont pas leur raison d'être»(1).

Quand les exemplaires des lettres d'invitation arrivèrent à Constantinople, le Délégué apostolique, Mgr Brunoni, était absent. Ce fut à son Vicaire général, dom Testa, qu'incomba la délicate mission de les faire parvenir aux prélats orientaux. Le 20 octobre 1868 il rend compte au Cardinal Barnabo, Préfet de la Propagande, de ses démarches auprès du Patriarche grec de Constantinople. Voici les détails les plus intéressants de cet entretien.

Dom Testa fut reçu le 17 octobre 1868. « Le Patriarche, dit-il, sans même lever les yeux, me fit signe de placer les lettres sur le divan. C'en était assez pour nous faire présager le triste résultat de notre mission. Sans rien manifester de mes sentiments, je déposai les lettres sur le divan et repris aussitôt ma place. Le Patriarche, les yeux toujours baissés, prononça alors quelques mots qui nous semblèrent avoir été préparés. Ils peuvent se résumer dans les points suivants.

« Si les feuilles publiques n'avaient pas publié le texte de ces lettres, nous les aurions peut-être acceptées, dans l'ignorance où nous étions des principes qui s'y trouvent formulés. Mais comme nous avons appris par la voie de la presse que le Pape persiste à défendre son encyclique de 1848, à laquelle nous avons répondu, nous sommes obligés de les refuser.

« Il est fort inutile que nous nous rendions au Concile. S'engager de nouveau dans des débats jusqu'ici toujours

---

(1) Cfr. *op. cit.*, Document 76, t. III, pp. 4-6.

si malhaureusement terminés, ce serait aliéner davantage les esprits.

« L'Église orientale ne consentira jamais à s'écarter de la doctrine qu'elle tient des Apôtres et que lui ont transmise les saints Pères et les Conciles œcuméniques.

« L'union établie au Concile de Florence a été commandée par d'impérieuses circonstances politiques. Du reste, l'Église orientale tout entière l'a repoussée.

« Nous sommes en parfaite sûreté de conscience.

« Nous prions le Seigneur d'éclairer les esprits et de toucher les cœurs afin que partout règne la charité. »

« Telles sont en résumé les paroles du Patriarche ; il les prononça sans lever une seule fois les yeux.

« Le protosyncelle développait, paraphrasait les paroles du Patriarche. Il ne fit que ressasser des erreurs déjà mille et mille fois réfutées...

« Cependant les lettres apostoliques étaient toujours sur le divan. Le Patriarche ne daigna même pas les toucher. Au moment de notre départ, il fit un signe de la main et aussitôt le protosyncelle, comme s'il y eût eu concert entre eux, nous remit ces lettres. » (1)

Le 23 octobre la secrétairerie du patriarcat grec orthodoxe fit publier dans les journaux grecs de Constantinople une relation détaillée, à propos de la remise au Patriarche de la lettre pontificale. Dans ce récit, les paroles du Patriarche sont encore plus amplifiées, et dans un sens hostile, qu'elles ne le furent oralement par le protosyncelle, dans l'entrevue du 17 octobre. En voici un passage caractéristique : « Puisque vous venez de parler de Conciles œcuméniques, permettez-moi, Messieurs, de vous rappeler qu'autrefois pour les réunir on procédait autrement qu'aujourd'hui. De quelle façon, en effet, le Souverain Pontife convoque-t-il le présent Concile ? Ce n'est pas en observant

(1) Cf. *op. cit.*, Document 77, t. III, pp. 5-9.

les règles dictées par l'égalité et la confraternité apostoliques, c'est-à-dire en agissant comme un égal avec des égaux. Sa dignité, le premier rang que les saints canons attribuent à son siège, lui conféraient uniquement le droit d'adresser une lettre personnelle à chacun des Évêques et des Synodes de l'Orient, non pour leur imposer sa volonté, par les encycliques ou les journaux, du ton d'un maître et seigneur, mais pour leur demander, comme le ferait un frère à l'égard de ses frères, de ses égaux en rang et en dignité, s'ils partagent son sentiment sur l'opportunité d'un Concile, sur le lieu et le mode de la convocation, sur le but à assigner à cette Assemblée, etc. S'il en avait été ainsi, nous aurions consulté l'histoire et les actes des Conciles œcuméniques, et l'union véritable, si désirée de tous et si éminemment chrétienne, se serait accomplie d'une manière conforme à l'histoire. Dans tous les cas, nous aurions tous saisi cette occasion de faire monter de nouveau vers le ciel nos plus ardentes prières pour la paix de l'univers entier, pour la persévérance et l'union dans l'unité de toutes les saintes Églises de Dieu. Mais dans l'état actuel des choses, nous ne pouvons, à notre grande douleur, prendre en considération l'invitation qui nous est faite, ni accepter la lettre dont vous êtes porteurs. » (1) Dom Testa, dans une lettre du 26 octobre, au Cardinal Barnabo, dit à propos de cet article : « Cette pièce peut être considérée comme l'expression exacte des sentiments du Patriarche grec, à moins cependant que le protosyncelle n'ait pris la liberté d'attribuer à son Patriarche ses propres sentiments ». (2)

Ces débuts malchanceux ne faisaient augurer rien de bon pour l'accueil que l'ensemble de l'Épiscopat grec réserverait à l'appel du Saint-Père. Si, comme le prétendait le journal arménien *Massis*, de Constantinople, le Patriarche

---

(1) Cf. *op. cit.*, Document 78, t. III, pp. 15-16.
(2) Cfr. *op. cit.*, Document 81, t. III, p. 24.

grec avait télégraphié aux Patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem pour les inviter à répondre comme lui par un refus, il est permis de croire qu'il avait intimé un ordre semblable à tous les Évêques de son patriarcat. Le résultat d'une telle attitude du chef suprême de l'orthodoxie ne pouvait être douteux.

Dom Testa qui, malgré le refus du Patriarche, avait envoyé les Lettres apostoliques à la plupart des Évêques grecs, donne encore quelques renseignements typiques sur l'accueil qui leur fut fait : « L'Évêque grec de Péra les a renvoyées, accompagnées d'une lettre où il est dit que la communication qu'on vient de lui faire n'a aucun but pratique.— Les deux ex-Patriarches domiciliés à l'île des Princes ont répondu qu'ils recevront avec plaisir une copie des lettres apostoliques, mais à condition qu'elles leur seront expédiées par le Patriarche, président de saint Synode de Constantinople. Cette dernière réponse m'est parvenue le 23 courant. Je crois pouvoir en conclure que c'est le Patriarche grec lui-même qui a dicté la réponse à l'invitation du Saint-Père. » (1)

Extrait du rapport du 4 novembre 1868 : « Les Évêques grecs continuent à me retourner les lettres apostoliques. Je suis de plus en plus convaincu que le Patriarche de Constantinople a expédié des ordres à ce sujet.

« Le Métropolite de Chalcédoine m'a renvoyé la copie qu'il avait reçue, mais après y avoir ajouté ces mots : ἐπιστρέφεται. *Le Chalcédonien.* — L'Evêque de Varna a refusé de l'accepter. « Je ne puis faire autrement que le Patriarche, » a-t-il répondu au prêtre que j'avais chargé de lui transmettre l'invitation.

« L'Évêque de Salonique a été plus explicite que tous les autres. Sa réponse au curé qui lui a présenté la lettre du Saint-Père mérite d'être reproduite :

(1) Cfr *op. cit.*, Document 81, t. III, pp. 23-24.

« Je ne puis, dit-il, recevoir cette lettre sans la permission du Patriarche de Constantinople. Il est mon supérieur, je lui dois donc fidélité et obéissance. Il m'est impossible de rien faire sans son agrément. Si le Patriarche venait à savoir que je l'ai acceptée, j'en serais blâmé et je m'exposerais à être puni.

« Le Pape, ajouta-t-il, désire nous voir tous à Rome prosternés à ses pieds et former autour de son trône un magnifique cortège. Un Concile œcuménique à Rome ! Et pourquoi pas ailleurs ? Est-ce que les premiers Conciles n'ont pas tous été célébrés en Orient ? Le Pape nous appelle dans ses États, à Rome, pour que nous lui fassions la cour, pour que nous soyons sous sa main, sous sa domination. Deux raisons s'opposent à l'union de l'Église orientale avec celle de Rome : la première c'est que le Pape *est roi et porte l'épée*, ce qui est contraire à l'Evangile ; la seconde, c'est qu'on a ajouté au Symbole le mot *Filioque*. Que le Pape efface ce mot, qu'il dépose l'épée, qu'il licencie son armée, alors nous nous réunirons à lui. »

« J'éprouve, en transcrivant ces paroles, une douleur profonde ; mais je crois utile de faire connaître à Votre Éminence les dispositions de ce pauvre peuple.

« On m'assure toutefois qu'un certain nombre de personnes de cette nation blâment le Patriarche de n'avoir pas accepté les lettres apostoliques. Quelques-uns même vont encore plus loin.En refusant, disent-ils, de venir au Concile, l'Épiscopat grec donne à supposer qu'il se sent incapable d'engager une discussion avec l'Épiscopat catholique. » (1)

Extrait du rapport du 11 novembre 1868 : « Voici ce que m'écrit le Préfet apostolique de Trébizonde :

« L'Évêque grec m'a reçu avec la plus franche cordialité. Il est âgé de quatre-vingt-deux ans, mais n'en est pas moins bien portant et conserve toute la plénitude de ses facultés

(1) Cf. *op. cit.*, Document 83, t. III, p. 30-31.

intellectuelles et physiques. Après les compliments d'usage, il m'a demandé ce qu'il y avait de nouveau. « J'ai, lui dis-je aussitôt, une grande et heureuse nouvelle à vous communiquer. — « Vraiment ! me dit-il, et laquelle ? » Je pris alors les lettres apostoliques, pliées en forme de dépêche décachetée et portant au verso, écrits à la main, l'adresse et les titres de l'Évêque. « Le Saint-Père, lui dis-je en les lui présentant, vous invite à vous rendre l'année prochaine », etc., etc. Le vénérable vieillard pressa cette dépêche contre son cœur, la baisa, puis la porta à son front. Comme il ne savait pas le latin, il ne put la lire, mais il la garda quelques instants entre les mains, ne cessant de la considérer, de la tourner dans tous les sens. Enfin il la déposa sur un divan, tout près de lui.

« Nous avons insisté sur l'utilité, sur la nécessité de rétablir l'union. Il nous approuva, et manifesta même le désir de voir cette union se réaliser. « O Rome ! s'écria-t-il, ô Rome ! ô saint Pierre ! » Toutefois, malgré tous nos efforts, il nous a été impossible de lui arracher un seul mot qui pût nous permettre de conjecturer s'il se rendrait ou non à Rome. Il va probablement écrire au Patriarche de Constantinople, qui lui tracera la ligne de conduite à suivre...

« L'Évêque grec d'Andrinople n'a pas été aussi affable. Voici ce qu'en écrit le prêtre qui lui avait été député : « J'ai présenté à ce Prélat les lettres apostoliques. Il n'a pas daigné les recevoir, mais m'a simplement invité à les déposer sur le canapé qui était près de lui. Quelques instants après, il m'a prié de les reprendre. « Si le Patriarche, nous a-t-il dit, accepte l'invitation, je réfléchirai ; s'il la refuse, je réfléchirai également ; car en l'accueillant ou en la repoussant il peut se tromper, or je ne suis nullement obligé de suivre son erreur ; je veux donc réfléchir ». Il ajouta, en terminant, qu'ils désiraient tous la paix et la concorde...

« Je ne sais rien de positif sur l'état des esprits au sein de la nation grecque.

« On m'assure, et je le répète sous toute réserve, que l'Épiscopat grec n'approuve pas la conduite du Patriarche. On lui reproche d'avoir refusé l'invitation et de s'être montré, en agissant ainsi, bien peu courtois, et surtout d'avoir pris une résolution d'une telle gravité sans avoir préalablement demandé l'avis des Évêques. » (1)

Ultérieurement dom Testa annonce au Cardinal Barnabo quelle fut l'attitude finale de l'Évêque de Trébizonde : « L'Évêque de Trébizonde, qui avait reçu avec un si profond respect les lettres apostoliques, vient de me les retourner sous prétexte que l'invitation ne lui est pas personnellement adressée, mais qu'elle est conçue en termes généraux et qu'il l'a déjà lue dans les journaux sous cette dernière forme. Il ne pourrait, dit-il, accepter l'invitation que si elle lui était transmise par son Patriarche. Il est clair que l'ordre a été donné de refuser la lettre du Saint-Père, sous couleur que les journaux l'ont publiée avant que les Évêques en aient eu connaissance. » (2)

b) *Église de Grèce.*

Le Consul général du Souverain Pontife à Athènes, écrivait le 28 janvier 1869, au Cardinal Antonelli : « Suivant l'ordre de Mgr l'Évêque de Syra, Délégué apostolique en Grèce, les lettres circulaires du Saint-Père relatives au Concile œcuménique ont été transmises hier au président du synode de la capitale et aux autres Évêques schismatiques du royaume. » (3)

Nous ne savons rien d'une réponse quelconque qui aurait été faite par ces Prélats à l'invitation du Pape.

c) *Église de Chypre.*

La présentation de la lettre pontificale aux Prélats or-

(1) Cf. *op. cit.*, Document 84, t. III, p. 33-34.
(2) Cf. *op. cit.*, Document 87, t. III, p. 39.
(3) Cf. *op. cit.*, t. II, p. 70.

thodoxes de l'île de Chypre fut confiée par Mgr Valerga, Patriarche latin de Jérusalem, à dom Michel Cirilli, élève de la Propagande.

Il fut reçu avec une grande courtoisie par l'Archevêque dans sa résidence de Nicosie, au début de février 1869. Quand il eut présenté la lettre apostolique, une petite discussion, d'ailleurs fort aimable, s'engagea sur la difficulté de refaire l'union de l'Église. L'Archevêque dit en terminant : « Tous nous désirons cette union ; mais moi que puis-je y faire ? L'Église patriarcale de Constantinople ayant refusé, que puis-je seul ? » En congédiant dom Cirilli, il le pria très poliment de vouloir bien reprendre la lettre et exprimer de sa part au Saint-Siège apostolique ses sentiments d'estime et de respect. « Si jamais, ajouta-t-il, l'Église orientale se rend à vos désirs, je ne serai pas le dernier à la suivre. » Dom Cirilli résume ses impressions, en disant : « En général, tous les Évêques de cette île désirent l'union et le refus du Patriarche de Constantinople les désole ». (1)

II. — ÉGLISES MELKITES ORTHODOXES.

a) *Patriarcat d'Alexandrie.*

A cause d'une indisposition réelle ou fictive du Patriarche orthodoxe d'Alexandrie, le Délégué apostolique, Mgr Ciurcia, fut reçu, le 28 février 1869, par l'Archimandrite, Mgr Nilo, qui se présenta en qualité de coadjuteur du Patriarche, avec future succession, mais qui, au dire de Cecconi, n'était qu'un intrus.

Dans la conversation qui s'engagea entre le Délégué et l'Archimandrite, celui-ci fit l'objection classique : « Si la lettre que vous devez me présenter est celle-là même qui a déjà paru dans les journaux et que tout le monde a lue, je ne puis l'accepter. Si le Saint-Père avait agit différem-

(1) Cf. *op. cit.*, Document 107, t. III, pp. 67-69.

ment, par exemple s'il avait adressé aux Patriarches une lettre autographe pour les inviter à s'entendre avec lui sur les moyens à prendre pour réunir un Concile, on aurait pu, du moins en ce qui concerne l'Église d'Alexandrie, arriver à un résultat, j'en ai la conviction. L'union, nous la demandons tous les jours au Seigneur ; elle serait pour les deux Eglises un si grand bien ! » Mgr Noli reprit plusieurs fois son thème : « Si l'on avait adopté une autre conduite, cette affaire aurait pu se terminer heureusement. » Mgr Ciurcia conclut son rapport par un aveu d'échec et par une remarque qui ne manque pas d'intérêt : « Ainsi que je l'avais fait pressentir à Votre Éminence révérendissime, ma visite est restée sans résultat. Humainement parlant, il en devait être ainsi, car les Orientaux ont les Conciles en aversion. Ils comprennent que la discussion finirait par leur donner tort. De plus, leur amour-propre s'est trouvé blessé. On n'a pas assez tenu compte, j'en suis intimement convaincu (je l'ai déjà dit et je désire le répéter) de leur manière de voir. Pour les Patriarches au moins, il aurait fallu des lettres écrites tout particulièrement à leur intention. Ces Prélats se seraient vus de la sorte privés de leur meilleur prétexte pour ne point se rendre au Concile, et, s'ils avaient refusé d'y assister, ils auraient fourni contre eux, auprès du peuple, une arme puissante.

« Avant de clore cette lettre, je dois encore prévenir Votre Éminence révérendissime que je n'ai pas présenté les lettres apostoliques à Mgr Nilo. J'ai agi de la sorte parce que des renseignements certains m'ont édifié sur ses sentiments et que j'ai appris de bonne source comment les choses se sont passées à Constantinople et à Jérusalem. Si j'avais pu saisir chez le Prélat la moindre disposition favorable, je me serais empressé de lui offrir l'exemplaire richement relié que portait mon chancelier.

« Mgr Nilo est venu aujourd'hui me rendre ma visite et m'a répété que, si Sa Sainteté avait envoyé des lettres auto-

graphes ou tout au moins signées de sa main, les chances de succès eussent été fort grandes. » (1)

Le 9 mars 1869, *l'Echo*, journal grec d'Alexandrie,publia une note du Palais patriarcal, sur la visite de l'envoyé du Pape. Sur le fond ce compte rendu concorde entièrement avec celui du Délégué papal. Mgr Ciurcia, toutefois, s'en alarma, peut-être plus que de raison, quand il écrivit au Cardinal Barnabo : « Une fois de plus j'ai pu me convaincre de la vérité de l'adage bien connu : *Graeca fides, nulla fides*. Cet article a pour but de mettre en plus grand relief les objections des Orientaux. Mes réponses sont dénaturées et l'on m'attribue des paroles que je n'ai point prononcées. J'y constate, du commencement à la fin, une insigne mauvaise foi. Je me suis donc vu obligé d'écrire, le 19 courant, à Mgr Nilo et de le prier, pour son honneur et le mien, de vouloir bien désavouer cet article. Ma lettre est restée jusqu'ici et restera probablement toujours sans réponse. » (2)

Quoi qu'il en soit de la mauvaise foi de Mgr Nilo, il est intéressant de relever quelques-unes des pensées qu'il développe : « Cette lettre est inacceptable pour bien des motifs, mais particulièrement pour trois raisons principales. D'abord, elle méconnaît et détruit la parfaite égalité, l'indépendance absolue des saintes Églises de Dieu. En second lieu, elle affirme que l'Évêque de Rome est supérieur à toutes les autres Églises autocéphales et qu'il doit leur commander. Enfin elle convoque un concile œcuménique ...

Si Sa Béatitude le Pape de la vieille Rome désire vraiment la paix et l'union de l'Église du Christ, qu'il adresse aux Patriarches des lettres particulières où il les traitera comme ses frères et ses égaux, et demandera leur avis sur son projet. Le meilleur moyen de s'entendre serait de suivre la voie que nous trace l'histoire et de reconstituer l'Église

(1) Cf. *op. cit.*, Document 111, t. III, p. 84.

(2) Cf. *op. cit.*, Document 113, t. III, p. 90 ; cf. *ibid.*, Doc. 114.

romaine actuelle sur le modèle de l'Église primitive. Autrement on s'épuisera en vains efforts, bien plus on arrivera à élargir davantage l'abîme qui nous sépare...Si Sa Béatitude le Pape voit échouer cette nouvelle démarche et s'il désire vraiment le rétablissement de l'unité dans l'Église, qu'il se décide à écrire à chacun des Patriarches en particulier et convie ces Prélats à examiner avec lui la conduite à tenir. Qu'on ne parle plus de supériorité ou de dogmes contraires à la doctrine de l'Église ; alors, mais alors seulement, on pourra espérer uu heureux résultat. » (1)

b) *Patriarcat d'Antioche.*

Le 9 janvier 1869, le frère Louis de Ravenne, missionnaire à Alep, écrivait à Mgr Valerga : « L'Évêque grec (= melchite) non uni (d'Alep) a refusé d'accepter la lettre, disant que le Patriarche grec de Constantinople lui a tracé, par son exemple, la conduite à suivre. Toutefois il sait gré à Votre Excellence révérendissime de la marque d'attention qu'elle lui a donnée ; il m'a même promis de venir chez moi m'en exprimer de nouveau toute sa reconnaissance. »(2)

Le Père Zacharie de Cutignano, Préfet apostolique de la mission des capucins, fut chargé par Mgr Valerga de transmettre la lettre d'invitation au Concile au Patriarche et aux Évêques orthodoxes de Syrie. Voici, d'après son rapport très bourré du 2 mars 1869, le résultat de ses démarches : « Il (le Patriarche d'Antioche) le reçut (l'exemplaire de l'invitation) avec toutes les marques du plus profond respect, le baisant, le portant à son front, mais sans toutefois prononcer un seul mot. Je lui dis les vœux que je formais pour l'heureuse issue du Concile. Il ne me répondit rien. Je me retirai alors après les compliments d'usage.

« Ma visite avait eu lieu vers les neuf heures du matin. A deux heures de l'après-midi, je vis arriver à notre hôpital

(1) Cf. *op. cit.*, Document 112, t. III, pp. 86-89.
(2) Cf. *op. cit.*, Document 106, t. III, p. 65.

l'Évêque de Saïde, Mgr Musail. Il était, me dit-il, chargé de me rendre ma visite et, en même temps, de me rapporter la lettre du Saint-Père, l'Archevêque ne pouvant accepter celle-ci sans avoir tout d'abord pris l'avis de sa nation.

« Je me permis de lui faire observer que ce Prélat pouvait bien, sans cet avis, recevoir une simple lettre d'invitation. La dignité seule de celui qui la lui envoyait l'y obligeait. Pourquoi ne pas considérer le Pape comme prince temporel, suivant en cela, du reste, l'exemple des souverains hétérodoxes ou infidèles ?

« Je demandai ensuite à mon auguste visiteur si lui, du moins, consentirait à l'accepter. «Je sais déjà, par un journal de Constantinople, me répondit-il, ce dont il est question dans cette lettre. »

« Voici, à ce propos, ce qui m'a été raconté quelque temps après par un négociant grec, originaire de Chio. La veille du jour où je me proposais de me rendre chez l'Archevêque, je fis demander au Prélat s'il voulait bien recevoir ma visite. Il accéda très volontiers à ma demande. Mais, prévoyant que j'allais lui présenter la lettre pontificale, il se hâta de réunir les notables de Beyrouth pour les consulter sur la conduite à tenir. Ils émirent tous le même avis : Le Patriarche peut accepter l'encyclique du Saint-Père. Le lendemain, le consul de Russie, Mgr Beger, informé de l'entrevue qui venait d'avoir lieu, alla sur-le-champ trouver le Patriarche. Il lui reprocha d'avoir accepté la lettre du Pape et le pressa vivement de la renvoyer. Le Prélat n'a pas, en effet, tardé à se rendre à cette invitation.

« Ce jour-là également je remis une copie latine et arabe à l'Évêque grec d'Acchar, Mgr Arcadios, que des affaires avaient amené ici. Il a bien voulu l'accepter ; mais je n'ai pu savoir s'il est ou non disposé à se rendre au Concile.

« J'ai fait parvenir les lettres apostoliques aux autres Prélats par l'intermédiaire des curés et missionnaires séjournant dans les différentes villes de la Syrie.

« A Tripoli, c'est le Père Benjamin, mineur observantin et curé de cette ville, qui a présenté à Mgr Sophronios la lettre pontificale. Le Prélat l'a reçue avec plaisir et a dit à ce religieux qu'il irait très volontiers au Concile, si son Patriarche lui en donnait l'exemple ou si, du moins, il n'y mettait pas d'opposition.

« L'Évêque de Latakié a refusé la lettre que lui avait envoyée le Père Michel-Ange, mineur observantin et curé de cette ville. Il l'a renvoyée avec ces simples mots :

« En réponse à votre lettre du 2 janvier 1869, je dois vous informer qu'il m'est impossible d'accepter la copie de la lettre relative au Concile, autrement que par l'intermédiaire de Sa Sainteté Mgr le Patriarche orthodoxe d'Antioche. — Meletios, *Évêque orthodoxe de Laodicée.* »

« L'Évêque de Palmyre, Mgr Séraphin, résidant à Damas, avec le titre de vicaire patriarcal, a tout d'abord consenti à recevoir l'encyclique, qui lui avait été présentée par le Père Emmanuel Forner, mineur observantin et curé latin. Mais, quelques jours après, il l'a renvoyée, en disant qu'il croyait devoir suivre en tout les traces de son supérieur, le Patriarche d'Antioche.

« Les lettres apostoliques ont également été expédiées à l'Évêque de Zahèle, Mgr Methodios ; à l'Évêque de Hama, Mgr Germanos ; à l'Évêque de Homs, Mgr Gennadios ; à Mgr Pierre, Évêque jacobite de Hama-Homs. Je ne saurais dire encore si elles ont été acceptées...

« L'Évêque grec schismatique de Tarse, Mgr Anthimos, se trouvant alors à Messine, le même missionnaire capucin en a profité pour lui remettre les lettres apostoliques. Ce Père m'écrivait, le 2 janvier dernier :

« Je viens de présenter à l'Évêque grec de Tarse la lettre de Sa Sainteté. Il m'a fait un accueil des plus flatteurs et a reçu avec le plus grand plaisir l'exemplaire que je lui offrais. Il m'a demandé de quoi il y était question. Je lui ai alors exposé les intentions du Souverain Pontife, et tout aussitôt

j'ai pu constater chez lui les marques d'une sincère satisfaction. Son plus grand désir, m'a-t-il dit, est de nous voir de nouveau tous unis, comme nous l'avons été si lontemps. En général, le peuple montre les mêmes dispositions que son Pasteur. Cependant on dit que tout dépend, non pas de l'Évêque, mais du Patriarche. »

« De ce qui précède, il résulte clairement que l'Épiscopat grec schismatique de Syrie se montre très fortement attaché à son Patriarche. On en comprend facilement la raison. Si donc ce dernier ne donne l'exemple, on ne peut espérer, du moins pour le moment, que les Évêques fassent un seul pas vers l'unité catholique. D'un autre côté, le Patriarche Jécotheos est une créature de la Russie et dépend, pour les affaires civiles, du Patriarche de Constantinople, qui, on l'a vu, est tout à fait opposé à l'union. » (1)

c) *Patriarcat de Jérusalem.*

Mgr Valerga, Patriarche latin de Jérusalem, avait chargé deux chanoines, dom Perpignani et dom Codere, de présenter la lettre apostolique au Patriarche orthodoxe de Jérusalem. Ils furent reçus le 9 décembre 1868. Quand dom Perpignani lui présenta la lettre d'invitation, le Patriarche fit signe de la poser sur le divan qui était près de lui. Puis s'engagea un long entretien où nous retrouvons l'objection maintes fois entendue : « Sa Sainteté aurait dû tout d'abord écrire une lettre confidentielle aux Patriarches et aux Évêques orientaux. » Dom Perpignani ayant fait observer que les Prélats latins n'avaient pas été traités différemment des orientaux, le Patriarche répondit : « Le Pape pouvait agir ainsi avec vous, puisqu'il jouit de toute liberté ; à notre égard, il devait se conduire autrement. » Puis la discussion roula sur l'utilité d'un Concile et sur les possibilités d'union. Vers la fin de l'entretien, le Patriarche, tendant la lettre à

(1) Cf. *op. cit.*, Document 109, t. III, pp. 71-74.

dom Perpignani, lui dit : « Ayez, Monsieur, la bonté de reprendre cette lettre, car il m'est impossible de l'accepter. Tous les autres Prélats orientaux l'ayant refusée, je ne puis faire autrement qu'eux. » Je pris la lettre en disant : « Votre Grandeur est certainement libre de l'accueillir ou de la repousser. Qu'elle veuille bien, toutefois, se rappeler qu'elle est indépendante et nullement tenue, par conséquent, d'obéir aux autres. — *Le Patriarche*. Oui, je suis indépendant. Mais, comme les autres ont refusé la lettre, je ne veux pas être le seul à l'accepter. — *Moi*. Nous ne prétendons pas vous l'imposer. Vous êtes entièrement libre. — *Un prêtre*. Nous en avons donné la raison tout à l'heure : Si le Pape n'avait pas publié d'abord cette lettre dans les journaux, mais qu'il l'eût adressée personnellement aux Évêques, nous l'aurions acceptée. — Ceci, Messieurs, répondis-je en souriant, me paraît être un prétexte. Quand bien même le Souverain Pontife eût agi de la façon que vous venez de dire, votre conduite n'en eût été en rien modifiée. » Cette dernière réponse parut frapper le Patriarche et son clergé. Aussi ne répliquèrent-ils rien. Nous nous sommes séparés, nous adressant mutuellement les compliments d'usage. Au moment où nous franchissions le seuil, le Patriarche ajouta : « Je prie le Seigneur pour que l'union se fasse ; je demande au Saint-Esprit qu'il assiste le Concile. Adieu. » (1)

Au curé latin qui lui remit la lettre apostolique, l'Evêque Melkite orthodoxe de Nazareth répondit : « Je ne puis recevoir cette lettre que vous désirez remettre entre mes mains, je ne saurais rien faire de moi-même, il me faut un ordre de mon Patriarche ; je ne pourrais accueillir cette lettre que s'il m'en communiquait un exemplaire. Faites donc en sorte qu'il m'en soit transmis un par le Patriarche de mon rite; car je dépends de lui comme vous dépendez de vos Prélats ;

(1) Cf. *op. cit.*, Document 102, t. III, pp. 61-62.

or, sans leur permission, vous n'accepteriez certainement rien de semblable. » (1)

Quant à l'Évêque melkite de Bethléem, celui qui fut chargé de lui présenter la lettre apostolique rapporte simplement ce qui suit : « Il l'a très gracieusement accueillie, m'a bien remercié, mais sans rien me dire autre chose. Ses paroles étaient cérémonieuses et on y sentait beaucoup de politique. » (2)

III. — ÉGLISE ARMÉNIENNE.

On se rappelle que, le 17 octobre 1868, dom Testa avait présenté la lettre apostolique au Patriarche grec de Constantinople. Le même jour, il fut reçu par le Patriarche arménien de Constantinople. Dans son rapport au Cardinal Barnabo, il rend compte de cette visite dans les termes suivants : « De notre visite au Patriarche arménien nous avons rapporté, sinon l'assurance de voir l'Église arménienne répondre à l'invitation, du moins une impression très favorable.

Deux dignitaires nous attendaient à l'entrée du palais patriarcal ; ils nous ont immédiatement introduits dans la salle d'audience où se tenait le Patriarche. Celui-ci reçut la lettre avec le plus grand respect. Il parla d'abord de la nécessité de l'union pour arriver à combattre les ennemis de l'Église, qui, tout en portant le nom de chrétiens, sont bien plus à craindre que les païens des premiers siècles. Après avoir assez insisté pour montrer le *peu d'importance* des questions qui divisent les deux Églises, il ajouta : « Avez-vous mission de transmettre ces lettres au Catholique d'Écimiazim ? » (= Patriarche suprême de tous les Arméniens.)

« Je lui répondis négativement. Écimiazim, lui ai-je fait

(1) Cf. *op. cit.*, Document 103, t. III, p. 63.
(2) Cf. *op. cit.*, Document 105, t. III, p. 64.

remarquer, se trouve en dehors des limites de la délégation apostolique de Constantinople.

« En tout cas, reprit le Patriarche, je suis obligé d'instruire le Catholique de votre démarche d'aujourd'hui auprès de moi. Je dois également, avant de vous donner une réponse définitive, m'entretenir avec les Évêques mes collègues. »

« Je profitai de ces derniers mots pour l'informer que j'étais chargé de remettre une copie de ces lettres à tous les Évêques du rite arménien habitant cette délégation apostolique. Comme j'ignorais leur adresse, je le priai, en terminant, de me la faire connaître.

« Avez-vous, me demanda-t-il après un moment de silence, remis un exemplaire de cette lettre au Patriarche grec ? Que vous a-t-il répondu ? »

« Je ne voulais ni trahir la vérité, ni dire l'accueil peu favorable que j'avais reçu du Patriarche schismatique. Je répondis donc qu'il avait élevé quelques difficultés ; qu'il ne croyait pas devoir, après tant de siècles de séparation, jeter le trouble dans les esprits en s'engageant dans de nouvelles discussions, etc. Mais je me gardai bien de prononcer le mot *refus*.

« Là-dessus, le Patriarche changea de couleur et devint tout pensif. Peut-être désirait-il trouver une occasion de se défaire de la lettre apostolique. « Mais, me demanda-t-il, est-ce bien à moi que cette lettre est adressée ? » Par bonheur, nous avions prévu cette objection, et sur deux copies, richement reliées en maroquin rouge et destinées aux deux Patriarches, nous avions fait inscrire en lettres d'or le titre de chacun d'eux.

« Autre difficulté. « Mais, me dit-il, cette lettre n'est pas signée. » Je lui fis remarquer que le nom du Saint-Père se trouvait dans l'inscription et que le sceau pontifical en garantissait l'authenticité. Le Patriarche parut satisfait de ces explications.

« Toutefois, il me répondit, en gardant toujours le même extérieur digne et calme :« Je ne puis me charger de transmettre les lettres aux Évêques et il m'est également impossible de vous donner leur adresse ; mais vous êtes libre, c'est même un devoir pour vous d'accomplir la mission qui vous a été confiée. Rien ne s'oppose à ce que vous fassiez parvenir vous-même les lettres à l'Épiscopat arménien. »

« Ainsi se termina notre visite. Nous partîmes, en recevant du Patriarche tous les témoignages d'une cordiale affection. » (1)

Cette entrevue révélait à la fois des dispositions bienveillantes à l'égard de Rome et une crainte instinctive vis-à-vis du Patriarche œcuménique et du Catholicos d'Écimiazim.

De fait, à cette époque, les dispositions de l'Église arménienne étaient assez favorables à un rapprochement avec Rome ; il s'était même constitué un parti unioniste avant qu'il fût question de l'invitation au Concile du Vatican. Le Patriarche arménien de Constantinople semblait appuyer ce mouvement, ce qui le rendit suspect au Catholicos d'Écimiazim, sous l'influence du gouvernement russe. Dès le mois de juillet 1868, le Catholicos avait envoyé à Constantinople l'Archevêque Sarkis Tchalalian de Tiflis, avec des lettres de recommandation pour le gouvernement turc : il priait celui-ci « de favoriser ses entreprises ecclésiastiques. » (2)

L'envoyé arriva à Constantinople au mois d'octobre 1868. Le 4 novembre, dom Testa écrivit au Cardinal Barnabo : « Le Catholique d'Écimiazin, qui connaît le désir des Arméniens non unis de se réconcilier avec l'Église romaine, vient d'envoyer à Constantinople un haut dignitaire avec une suite nombreuse. Celui-ci a pour mission de se mettre en rapport, par l'intermédiaire de l'ambassade russe, avec

(1) Cf. *op. cit.*, Document 77, t. III, pp. 9-10.
(2) Cf. *op. cit.*, Document 85, t. III, p. 36.

la Porte ottomane, afin d'être mieux en état de peser sur le Patriarche, le clergé et la nation arménienne. Il espère pouvoir ainsi empêcher l'union. » (1) Le 11 novembre il compléta ces renseignements par les détails suivants : « Le haut dignitaire envoyé à Constantinople par le Catholique d'Écimiazin est l'Archevêque de Tiflis. Il n'est venu rien moins que dans l'intention et avec l'ordre formel de sévir contre tous les membres du clergé favorables à l'union. C'est pour cela qu'il a cherché à se mettre en relation avec le gouvernement turc ; il aurait voulu obtenir presque *l'exequatur* des mesures qu'il désirait prendre au nom du Catholique. Fort heureusement la Porte ne s'est pas montrée très facile. Tout ce que l'Archevêque a pu gagner, ç'a été d'être reçu comme un voyageur de distinction. »(2) Eneffet, la Sublime Porte, dans une lettre au Catholicos, motiva son refus en alléguant « que la présence à Constantinople du légat du siège catholicosal d'Etchmiadzine ne se concilierait point avec les fonctions du Patriarche de Constantinople, qui est chargé de veiller aux intérêts spirituels des Arméniens de Turquie. » (3)

Malgré cet échec diplomatique, les adversaires de l'union essayèrent, dans la presse arménienne dévouée à la Russie, de soulever l'opinion contre l'Église catholique et, en même temps, d'intimider le Patriarche arménien de Constantinople qu'on soupçonnait de favoriser l'union, pour avoir accueilli avec respect le lettre pontificale.

Le procédé d'intimidation produisit rapidement son effet. Le journal arménien *Massis*, de Constantinople, fut autorisé à publier la déclaration suivante : « Nous avons déjà dit, il y a quelque temps, que les Évêques latins avaient invité notre très saint Patriarche à se rendre au Concile général qui doit se réunir à Rome. Sa Sainteté a reçu la

(1) Cf. *op. cit.*, Document 83, t. III, p. 32.
(2) Cf. *op. cit.*, Document 84, t. III, p. 34.
(3) Cf. *op. cit.*, Document 86, t. III, p. 38.

lettre qui lui était adressée, mais il a signifié qu'il ne pouvait y répondre avant de l'avoir communiquée à son chef spirituel, l'éminent Catholique de la sainte Écimiazin. Les Évêques latins ont d'ailleurs déclaré qu'ils n'avaient pas mission d'attendre une réponse, mais seulement de présenter la lettre. Si notre Patriarche a bien voulu l'accepter, c'est par pure politesse. Ajoutons que les envoyés du très saint Pape n'ont pas obtenu plus de succès auprès du très saint Patriarche des Grecs. Celui-ci n'a pas même consenti à recevoir une lettre dans laquelle l'Église grecque est traitée de « schismatique ». Bien plus, il a immédiatement télégraphié aux Patriarches d'Alexandrie et de Jérusalem pour les inviter à répondre comme lui aux propositions du Vatican. Le journal *Anatoli* affirme qu'à cette nouvelle les Évêques latins n'ont pas cru nécessaire de s'adresser aux autres Patriarches grecs. Nous croyons qu'il se trompe. Les jésuites supportent volontiers de telles humiliations, *ad majorem Dei gloriam*, pourvu qu'ils atteignent leur but. Nous croyons aussi que le Siège de Rome s'attend à voir refuser son invitation. » (1) Le patriarcat lui-même s'empressa de confirmer les affirmations du *Massis*, dans cette note parue le 21 décembre 1868, dans le *Courrier d'Orient* : « La réponse du Patriarche aux ecclésiastiques latins qui lui ont apporté la lettre d'invitation pour le Concile œcuménique qui doit se réunir à Rome ayant été de diverses manières racontée par quelques journaux étrangers, le patriarcat se fait un devoir d'annoncer que la réponse de Mgr le Patriarche est la même que celle qui a été insérée dans le journal *Massis* (n° 870); c'est-à-dire, que, selon les canons de l'Église arménienne, il ne peut répondre sur une si grande question ecclésiastique sans avoir communiqué la lettre au Catholicos d'Etchmiazin, à qui seul appartient d'apprécier cette lettre, et que lui (le Patriarche), il ne l'a

(1) Cf. op. cit., Document 80, t. III, pp. 21-22.

reçue que par simple convenance. En conséquence, les interprétations publiées par des journaux étrangers sont fausses et sans aucun fondement. » (1)

Pour dégager plus complètement sa responsabilité, le Patriarche arménien de Constantinople, s'adressa directement au Catholicos d'Écimiazim, le 26 décembre 1868, pour lui transmettre la lettre de Pie IX et lui demander des instructions. Parlant de la visite des représentants de Pie IX, il dit : « Nous avons répondu, comme c'était notre devoir, que nous possédions nous aussi notre suprême Patriarche, qu'il réside dans la sainte Écimiazin et qu'en sa qualité de chef de l'Église arménienne il a seul juridiction sur notre sainte Église et sur tous ses pasteurs spirituels ; que c'est à lui d'examiner la lettre d'invitation, et qu'il ne nous appartient aucunement, ni à nous ni aux Évêques nos subordonnés, de nous prononcer sur ce sujet. Après cette déclaration, les envoyés du Pape se sont retirés. Ils nous ont laissé en partant un petit livre dont nous adressons à Votre glorieuse Seigneurie la traduction arménienne, afin de la mettre mieux à même de décider ce qu'il convient d'en faire. » (2)

A cette consultation, le Catholicos répondit le 23 février 1869. Il affirma d'abord son désir d'union : « Nous n'avons rien tant à cœur que de voir régner l'union dans l'Église catholique, disparaître toute contradiction et régner l'amour et la paix dans l'unité de l'Église du Christ. S'opposer à cette union, ce serait agir en ennemi de l'Église chrétienne. » Malheureusement, le Catholicos, après avoir pris connaissance de la lettre de Pie IX, doit constater que cette union n'offre actuellement aucune chance de se réaliser. Rome aurait d'abord dû reconnaître qu'elle est la cause du schisme par ses efforts pour asseoir sa domination sur tous les autres

(1) Cf. *op cit.*, Document 88, t. III, pp. 39-40.
(2) Cf. *op. cit.*, Document 89, t. III, pp. 40-41.

sièges orientaux. Le Pape aurait dû consulter avant tout les premiers pasteurs de chacune des nations de l'Église orientale. Contrairement à cela, il a eu recours aux procédés de l'absolutisme du pouvoir monarchique. Pour ces raisons, le Catholicos se croit obligé d'avertir le Patriarche de Constantinople qu'il ne doit prendre aucune part aux travaux d'un Concile dépourvu de toute autorité. En conséquence il prie les Archevêques et tous les Prélats des diocèses arméniens en Turquie d'éviter toute occasion de trouble et de discussions. (1)

La même subordination des Évêques arméniens vis-à-vis du Catholicos, en ce qui concerne l'acceptation des lettres apostoliques, se manifesta un peu partout.

Dans un rapport du 11 novembre 1868, dom Testa communique ce renseignement que lui avait transmis le Préfet apostolique de Trébizonde : « L'Évêque de Rodoste (Thadée) m'a renvoyé les lettres apostoliques en les accompagnant de ces réflexions : « Je tiens et reconnais le prêtre suprême d'Écimiazin, pour chef de la sainte, catholique et apostolique Église orientale arménienne ; je dois donc me montrer soumis à ses ordres et répondre à ses questions. Je lui obéis très volontiers. Je ne saurais agir de même avec les Patriarches de l'Église occidentale. Je n'accepte donc pas l'invitation qui m'est adressée. Je veux que la présente note témoigne que cela m'est impossible. » (2)

Le 8 décembre 1868, dom Codere, secrétaire, et dom Perpignani, chanoine du patriarcat latin de Jérusalem, présentèrent la lettre du Saint-Père au Patriarche arménien de cette ville. « Son Excellence, l'ayant prise des mains du secrétaire, l'a mise sur son bureau ; puis, se tournant vers le secrétaire, il lui a dit : « Est-ce la même que les journaux ont publiée ? — Oui, Excellence, c'est la même. — Il eût

(1) Cf. *op. cit.*, Document 94, t. III, pp. 47-50.
(2) Cf. *op. cit.*, Document 84, t. III, p. 34.

été mieux de l'envoyer au Catholicos d'Etchmiazine, parce que c'est à lui à prendre les décisions opportunes et à nous les communiquer. — Excellence, le Catholicos a dû la recevoir, comme tous les autres Évêques de votre rite. — Eh bien, je suis content d'en prendre connaissance. Mais vous m'excuserez de ne pas vous donner de suite la réponse. » (1)

Le 17 février 1869, dom Testa rapporte ce que lui écrit le Préfet apostolique de Trébizonde qui a été présenter les lettres apostoliques à l'Évêque arménien de cette ville. En voici le passage essentiel : « Il (l'Évêque) la prit (la lettre) avec une grande affabilité, mais il se garda de l'ouvrir en ma présence et devant les membres de l'assemblée. On s'entretint ensuite du grand bien que produirait une réunion religieuse. L'Évêque nous dit enfin qu'une lettre venait d'être envoyée de Constantinople au Patriarche d'Écimiazin et qu'on attendait sa réponse d'un jour à l'autre. » (2)

Dans son rapport du 31 mars 1869, dom Testa note ce qui suit : « Mgr Azarian ne m'a encore rien dit de l'accueil fait par les Évêques arméniens aux lettres apostoliques. Il m'écrit seulement qu'en général ils ont répondu en termes respectueux, sans oser cependant accepter l'invitation ; ils veulent connaître auparavant les intentions de leur Patriarche. » (3)

Dans le même rapport, dom Testa fait savoir au Cardinal Barnabo que le 29 mars 1869, conformément aux ordres reçus, il a envoyé au Catholicos d'Écimiazim un duplicata des lettres apostoliques par deux voies différentes, car cet envoi présentait de graves difficultés, attendu qu'Écimiazim se trouvait sur le territoire russe. Dans la lettre qui accompagnait l'invitation au Concile, dom Testa disait : « Sa Sainteté le Pape Pie IX, désirant donner une marque

---

(1) Cf. *op. cit.*, Document 101, t. III, p. 57.
(2) Cf. *op. cit.*, Document 93, t. III, p. 46.
(3) Cf. *op. cit.*, Document 96, t. III, p. 52.

de déférence toute particulière à Votre Seigneurie illustrissime et révérendissime, qui occupe le siège d'Écimiazin, le plus éminent de l'Église arméno-grégorienne, a voulu qu'une invitation spéciale vous fût adressée. » Il finissait sa lettre en s'offrant en médiateur entre le Catholicos et le Saint-Siège : « Si Votre Seigneurie illustrissime et révérendissime désirait répondre au Saint-Siège par mon intermédiaire, ce serait pour moi un devoir et un honneur de seconder ses vues. » (1) Le 9 juin 1869, dom Testa devait constater que le Catholicos ne lui avait « pas encore fait connaître ses intentions » (2).

D'ailleurs, la guerre acharnée que les adversaires de l'union avaient déclarée à ceux qui étaient suspects de tendances unionistes, n'avait pas tardé à produire son effet. Déjà le 6 février 1869, dom Testa avait écrit : « La nation arménienne (est) travaillée par la Russie. Il s'est formé chez elle des partis qui comptent même des prêtres parmi leurs adhérents. Le Patriarche Boghoz (Paul), à qui j'ai remis les lettres apostoliques, a été forcé de donner sa démission. Je ne veux pas entrer dans les détails ; j'aurais peur de vous transmettre des nouvelles inexactes. » (3)

(A suivre). DOM FRANCO DE WYELS.

---

(1) Cf. *op. cit.*, Document 97, t. III, p. 53.
(2) Cf. *op. cit.*, Document 98, t. III, p. 54.
(3) Cf. *op. cit.*, Document 91, t. III, p. 42.

Miracles et légendes de l'Ukraine contemporaine.

La presse a souvent fait allusion, en ces dernières années, à des faits miraculeux ou légendaires dont la Podolie, la Volynie, le pays de Kiev auraient été récemment les témoins : remises à neuf de croix et d'icônes, coupoles redorées en une nuit, apparitions de la Mère de Dieu. L'année 1923 paraît bien avoir été marquée par une fréquence particulière dans la floraison de ce merveilleux, mais il s'en faut que celui-ci ait disparu par la suite.

La section Ethnographique de l'Académie Ukrainienne des Sciences de Kiev s'est préoccupé de recueillir, de la bouche même des gens du peuple qui colportaient le récit de ces miracles, une ou des versions des faits. A plusieurs reprises, l'excellente revue qu'elle publie : l'*Etnografitchnyj Visnyk*, a donné des notations aussi exactes que possible de ces récits populaires. Nous détacherons des documents qu'a publiés cet organe scientifique imprimé sur le territoire de l'Union, le récit de trois miracles qui nous semblent particulièrement instructifs par la nature et la qualité de vie religieuse dont ils rendent sensible l'existence dans l'Ukraine contemporaine.

La croix de Kalynivka (1)

C'est un exemple type du miracle de l'image qui saigne quand une main sacrilège la veut mutiler, miracle qui se serait produit en diverses circonstances.

(1) D'après les articles d'Helène Ptchilka : *Les légendes populaires ukrainiennes de ces derniers temps* (Etnografitchnyj Visnyk, I, Kiev, 1925, pp. 41-49), de Nikanor Dmytrouk : *Les miracles en Ukraine en* 1923 (id., pp. 50-61) et les notations de *Chansons de Kalynivka* (id., pp. 62-65). Tous ces articles et ceux que nous aurons l'occasion de citer sont en ukrainien.

Kalynivka est une petite localité de Podolie, située près de Jitomir, et la scène se passe en 1923.

Au bord du chemin, il y a, comme on le voit fréquemment en Ukraine, une croix portant la silhouette peinte et découpée d'un crucifix, et voici ce qui se passe au dire d'un paysan : « Trois jours avant la St-Pierre et la St-Paul, chevauchaient par cette route trois bolcheviks et ils se mirent à tirer sur le Christ. Une femme vit tout cela de la ligne du chemin de fer, mais elle ne put approcher. Quand les bolcheviks se furent éloignés, elle envoya des enfants pour voir. Et les enfants revinrent tout en larmes, disant que du sang coulait du Sauveur, en un filet qui allait de ses mains jusqu'à terre. Dans les deux heures qui suivirent, bien des gens des trois villages voisins se rassemblèrent et ils pleuraient à chaudes larmes. Et puis, c'est des villages éloignés que commencèrent à arriver les gens ». D'autres récits nous disent que la Mère de Dieu vint laver la plaie de ses larmes, étancha le sang de ses cheveux et que des larmes de la Vierge naquit une source qui guérissait.

Toujours est-il que des villages voisins, puis des contrées de plus en plus lointaines, des groupes de pèlerins se mirent en marche pour voir l'image miraculeuse ; puis, lorsque celle-ci eut été enlevée par l'autorité soviétique, pour visiter le lieu du prodige. Des bourgs entiers, nous dit-on, « sauf les juifs », partirent en caravanes.

Ces groupes de pèlerins prenaient leur repas dans les villages où ils passaient, et où on leur préparait des dîners semblables à ceux que l'on fait quand on vient à un enterrement. « On a tiré sur le Christ, commentaient les paysans, il faut faire un repas comme pour les morts ». Pendant ces repas, on discourait sur des thèmes tirés de l'Apocalypse, on chantait des cantiques, on priait. On dressait des tables spéciales pour les enfants que l'on groupait pour prier, dans la pensée que leur prière innocente était plus efficace.

Après ces repas, on se remettait en route, chantant en chœur une chanson de circonstance, inventée et mise en musique par un compositeur paysan. On a constitué un recueil de ces poèmes : en voici un qui nous a paru particulièrement remarquable, tant par le détail naïf que par la délicatesse du sentiment.

En plein champ, sur la colline,
Frottait un Moskal (1) sa carabine ;
Il la frottait, la nettoyait,
Puis tira sur la Croix divine,
Sur la Croix divine de bois.
Sa décharge ouvrit une plaie,
Ouvrit une plaie sous le bras.
D'où coula le sang en torrents.
En torrents le sang de couler,
Le peuple de venir en foule ;
Le peuple de venir prier,
Et admirer la Croix divine.

* * *

Près de la Croix, la mère du Moskal
Se mit à supplier le peuple :
« Pardonnez à moi, à mon fils.
A mon fils de malédiction ! »
Mais les gens de lui faire refus :
« Que Dieu lui-même lui pardonne ! »
« — Puissé-je, fils, ne t'avoir enfanté,
Toi qui épouvantas le peuple. »

* * *

« — Ne regrette point, mère ; ton enfantement :
Ce peuple, je l'ai réveillé.
Tous ces gens étaient là, dormant,
Et qui allaient oubliant Dieu.

---

(1) *Moscovite*, ce mot est encore usité en Ukraine pour désigner un soldat russe.

Déjà ils ne fréquentaient plus l'église,
Ne baptisaient plus leurs enfants,
Déjà ils fermaient les églises
Pour y installer des théâtres.
Or les théâtres sont choses de mal,
Sources de tourments pour l'autre monde. »

Auprès de la croix de Kalinyvka, puis à son emplacement, se produisirent plusieurs miracles. Ainsi, une Juive qui avait perdu la vue depuis huit ans, avertie par un rêve, se fit conduire au pèlerinage et recouvra la vue. On dit aussi que le coffre où la police plaça l'image du crucifié se trouva rempli de sang.

Le clergé ne participa pas à ces manifestations de foi. Plusieurs récits soulignent que c'est le peuple qui prit l'initiative des acathistes, des prières, des offrandes de fleurs. Un conteur même explique que depuis quelque temps, les prêtres s'étant mis à pécher, n'ont pas été dignes d'avoir leur part de réparation et de miracles.

Du même type de prodige est le miracle qui se produisit au monastère des femmes de Lioubar, où les bolcheviks ayant donné un coup de couteau dans le visage d'un Christ, parut une troisième main qui recouvrit la cicatrice.

* * *

La Vallée de Josaphat (1)

Nous sommes toujours en Podolie, près du village de Holytchyntsé, et en cette même année 1923. Cette fois, c'est la Vierge qui apparaît, dans des circonstances et avec des mots qui évoquent quelque peu la Salette.

Voici comme un paysan raconta le miracle :

---

(1) D'après les articles précédemment cités et d'après celui de Basile Kravtchenko : *La vallée de Josaphat* (Etn. Vis., II, 1926, pp. 108-111)

« Dans un vallon, un berger paissait son troupeau. C'était un homme mûr et non plus un enfant. Un jour, il voulut boire et puiser à la source, mais il vit près de l'eau une femme les cheveux sur les épaules, une couronne d'or au front.

« Prends de l'eau, dit la femme au berger, pour moi je vais attendre ce passant que tu vois. » De fait, quelqu'un s'avançait et l'homme et la femme se mirent à parler pendant que le berger écoutait.

« Je viens de parcourir le monde, dit l'homme, j'ai vu combien il y a toute sorte de mal parmi les gens. Quantité de gens ne vivent pas selon la vérité, ils se font du tort mutuellement, ils s'entretuent... Il faut punir les hommes, leur envoyer toute sorte de calamités pour qu'il en périsse au moins la moitié.

— Non, dit la femme, pitié pour les hommes ! Les pères et les mères vont rester, les petits enfants, et ils pleureront, ils se désoleront.

— Alors c'est une maladie qu'il faut envoyer pour qu'ils souffrent.

— Non, dit la femme, les malheureux se mettront à murmurer. Le mieux c'est de faire des miracles sur cette terre et quand les gens verront la puissance de Dieu, peut-être feront-ils pénitence et cesseront-ils de vivre dans leurs péchés.

— C'est bien, dit le passant. Qu'il y ait donc des miracles qui servent de leçon aux hommes ! Pour toi, berger, va et raconte cela pour qu'on le sache. »

Et tous deux disparurent. Le berger comprit alors qu'il avait vu la Mère de Dieu et Jésus-Christ. Il alla dire aux gens ce qu'il avait entendu. On vint, on planta une croix près de cette source, puis de près et de loin on vint aussi, apportant des croix... »

Et de fait, depuis 1923, des centaines et des centaines de croix s'accumulent dans ce vallon perdu. On ne sait pas bien à partir de quand on s'avisa de l'appeler : vallée de Jo-

saphat. Sans doute, cette accumulation de croix faisait-elle l'effet d'un grand cimetière.

Le bruit courut ensuite qu'avant le Jugement Dernier, il fallait planter 40 fois 40 croix dans la vallée de Josaphat, de plus, que chaque village devrait y transporter de une à quatre croix.

On allait même jusqu'à dire que trois villages n'arriveraient pas à remplir cette obligation et qu'ils seraient détruits. De sorte qu'on s'assura en quelque sorte contre la destruction, en se rendant en procession à la vallée de Josaphat, dite aussi « Vallée de la Veuve » ou « Nouvelle Jérusalem ».

Le moins curieux n'est pas la manière dont a lieu le transport de ces croix jusqu'à la « Vallée de Josaphat ».

Quand un village a décidé d'envoyer une ou plusieurs croix, se rassemblent les volontaires qui les porteront sur leurs épaules pendant des dizaines de verstes peut-être. Ceux-ci s'appelent *poklonnyky* c'est-à-dire « adorateurs ». Pendant tout le pèlerinage, tous les membres du cortège observent l'abstinence et se gardent de toute plaisanterie. Tous doivent avoir la conscience pure, sans quoi, dit-on, la croix ne se laisserait pas planter.

On part en toute saison, car on répète la prophétie suivante : « On commencera par y aller dans la boue jusqu'aux genoux, puis on ira dans la neige jusqu'aux genoux, enfin dans le sang jusqu'aux genoux ; mais tous iront. »

Pendant le voyage, on chante divers récits pieux mis en vers qu'on appelle «psaumes» et dont plusieurs ont été notés. Tels, le dit le S. Alexis, homme de Dieu, la légende du Juif errant, celle de la Mère de Dieu rencontrant les trois anges, celle de la trahison de Judas. On y ajoute des chants composés pour la circonstance.

Quand le cortège traverse les villes, ses membres observent un silence impressionnant. Parfois l'autorité soviétique veut empêcher le passage ; alors des merveilles se produisent qui convainquent les incrédules : ainsi, au bourg

de Koden, la croix placée sur l'église catholique se serait inclinée jusqu'à venir toucher celle des pèlerins.

Il n'est guère de coin de la Podolie, de la Volynie ou du pays de Kiev qui ne participa au mouvement de pèlerinages. Il en vint même du Don. Et dans la vallée d'Holytchyntsé les croix se firent nombreuses, innombrables.

* * *

Apparition de la Vierge a la laure de Kiev (1)

Nous avons affaire cette fois à une légende dont on a pu faire la preuve qu'elle était sans fondement. La version n'en est pas moins intéressante parce que dans la notation qu'en a faite M. Levtchenko, on trouve exactement reproduite la façon dont le peuple en Ukraine parle des choses de Dieu.

L'ethnographe a sténographié le récit suivant, le 28 mai 1926, chez une marchande de lait et de beurre, à Kiev. Il s'était placé derrière une cloison pour ne pas gêner la diseuse. Voici le texte dont la traduction ne peut malheureusement rendre la saveur populaire :

« A présent, les gens ne veulent croire ni à Dieu, ni à rien. Seulement viendra le temps où ils feront pénitence, car Dieu les punira d'une manière terrible. Déjà, il y a toutes sortes de signes qui avertissent les insensés. Ainsi, vous avez peut-être entendu dire ce qui est arrivé à la Laure, l'autre semaine ? La Mère de Dieu y est apparue pendant la nuit et d'une manière, vous savez, incroyable. Tout le ciel était devenu rouge comme braise, et il faisait clair comme en plein jour. Tous avaient une frayeur épouvantable, les

(1) D'après l'article de Nicolas Levtchenko : « *Comment s'est formée la légende d'un nouveau miracle à la Laure* » (Etn. Vis., IV, 1927, pp. 120-125, et dans le recueil Z polja fol'klorystyky j etnografij, Kiev, 1927, pp. 55-60)

gens sautaient sur ce qui leur tombait dans la main et se mettaient à courir droit devant eux : ils pensaient que c'était un incendie aussi terrible que celui qui eut lieu à Zbirintsé, (faubourg de Kiev, qui brûla en 1918). Ils finirent par regarder : c'est sur la Laure qu'il y a du feu... Ils y courent, ils regardent : ce n'est pas du feu, savez-vous, mais c'est l'église elle-même qui est lumineuse : les coupoles, les fenêtres, tout est clair. Et dans l'église toutes les petites lampes se sont allumées toutes seules, et il y a autour comme une odeur suave, savez-vous... Et dans l'église une femme va et vient, tout en blanc ; elle-même est si brillante qu'on ne peut la regarder. Le peuple tombe à genoux ci, là et commence à crier, à pleurer, à se frapper la poitrine ; et elle dit : « Ne pleurez pas. Bientôt, sachez-le, la colère de Dieu viendra sur tous ceux qui sont dans le péché. Faites pénitence, chrétiens, vous serez sauvés. » Et elle commença à chanter *Slava v Vychnich* (Hosanna in excelsis) et tout le peuple à sa suite. Mais on ne sait d'où, voici que toute l'église se trouve pleine de communistes, tous avec des fusils. Ils se jettent sur elle et leur commissaire lui demande : « Qui es-tu » ? — « Maudit, tu es indigne de le savoir. » Il entre en une de ces fureurs et vlan, un coup de fusil ! Mais elle ne fut pas blessée, la balle revint en arrière et, lui, s'enfonça dans le sol jusqu'à la ceinture. Le voilà alors qui crie d'une voix terrible : « Je crois, Seigneur, j'ai foi. » Il fait le signe de la croix et aussitôt il sortit de terre. Et les autres bolcheviks, si vous aviez vu, comme ils se mirent à lui crier après, à lui flanquer des coups ! Mais ça ne lui fait ni chaud ni froid : il est là debout, rayonnant de joie, ce sont ceux qui le frappent qui deviennent estropiés. Alors ils commencèrent à tirer sur elle. Mais elle est invulnérable et les balles reviennent en arrière et les tuent sur place. Et tout le peuple de s'écrier : « Aie pitié, Seigneur, nous périssons. Notre vie est affreuse. » Alors, elle de pleurer et de dire : « Pour réparer vos péchés, il y a permission de Dieu. Faites péniten-

ce, priez, c'est ainsi que viendra le salut. » Elle fit un signe de la main et la lumière s'éteignit autour d'elle, et elle-même devint invisible. Et où une de ses larmes était tombée, le sol se fondit. Aussi, maintenant les gens vont à Laure ; et celui qui prie avec foi et qui baise le lieu où elle se tint debout, tous ses péchés lui sont pardonnés et il se fait des miracles. Une femme a vu comment un Juif aveugle eut les yeux ouverts aussitôt qu'il eut dit : « Je crois et j'ai foi ». A un autre homme, c'est le bras qui s'est remis. Et toute sorte de miracle peut se produire là-bas. Pour moi j'ai couru là-bas, même que je suis tombée trois fois, mais je n'ai pas eu la chance de rien voir. Mais les gens ont vu et ils m'ont tout raconté, la vérité vraie. »

En fait il s'était passé ceci à la Laure :

Le soir du 4 avril 1926, M. Kurinnyj, conservateur du Musée des Cultes installé à la Laure, observa une lueur dans la grande église du Monastère. Il alerta les veilleurs et une brigade de policiers. On cerna le bâtiment puis on y pénétra. On y trouva alors une femme d'une vingtaine d'années, qui avait fait un monceau des objets de culte trouvés ici et là, et qui se tenait près de l'autel, ayant allumé un cierge et chantant : « Inclinons-nous devant ta croix ». — « Qu'est-ce que tu fais ? » lui demanda un policier. — « Je nettoye l'hérésie », lui dit la femme. La Laure ayant été enlevée aux Tikhoniens, sans doute croyait-elle l'hérésie installée dans le saint lieu. Le policier la frappa au visage. Elle tendit l'autre joue, disant : « Frappe aussi l'autre ». On l'arrêta, puis on la relâcha quelque temps après, comme illuminée et irresponsable.

Ce petit procès-verbal des faits réels, qui a bien son intérêt par lui-même, rend compte parfaitement de la façon dont est née la légende.

* * *

De l'ensemble de ces récits, le lecteur tirera les conclu-

sions qu'il trouvera bonnes, nous n'avons voulu que mettre sous ses yeux des faits observés par des hommes de science.

Nous soulignons seulement ceci : les paysans d'Ukraine vivent naturellement dans le merveilleux. Le miracle est, et demeure, un aliment nécessaire à la piété des foules.

Un grand mouvement religieux à l'intérieur du peuple d'Ukraine est difficilement concevable à l'heure actuelle sans thaumaturge.

Antoine MARTEL.

P. S. — Le dernier fascicule de l'*Etnografitchnyj Visnyk* (N° 8, Kiev, 1929) nous apporte un nouvel article de Nikanor Dmytrouk sur toute une série de faits merveilleux qui firent courir les foules l'an passé à Vatiajkové, village de la région de Poltava. Ceci nous prouve que la simplicité de la foi au miracle que nous signalons dans notre article subsiste toujours. Et sans doute aura-t-on plus d'une fois encore l'occasion de la voir se manifester.

A. M.

Sur P. Tchaadaïev.

Rien ne pourra remplacer pour moi l'ami unique;
Ni les muses, ni les travaux, ni les joies du loisir.
Tu sus estimer les forces de mon âme.
O irremplaçable ami, à toi j'ai consacré
Mes brèves années déjà éprouvées par le destin,
Et mes sentiments que tu as peut-être sauvés.

A. Pouchkine, „ A Tchaadaïev ".

Lorsque Tchaadaïev mourut (1856) son nom continua de vivre, et avec ce nom, l'élite lettrée de la société russe conserva le souvenir de sa figure, noble et grande, telle un obélisque se découvrant à l'horizon du royaume spirituel de la culture russe. Cette physionomie sévère, grande, tout à fait particulière, sans pareille, et combien chère, a donc survécu à Tchaadaïev.

Il y a certainement un mystère dans la destinée des grands hommes prédestinés d'en haut, qui ne se survivent ici-bas que dans leurs œuvres. Tel Homère dont personne sans doute ne connaît la vie avec certitude. Tels encore l'auteur anonyme du « Niebelungenlied » et les architectes inconnus des cathédrales gothiques. D'autres se survivent aussi dans leur physionomie. Ainsi il serait difficile de séparer l'œuvre de Goethe de son portrait et les traits de Léonard, à la sagesse énigmatique, du sourire de la Joconde. Il est enfin des auteurs qui ne ressortent pleins de vie de leurs écrits, que si l'on tient compte des évènements de leur carrière. Ainsi sont mystérieusement liées avec leurs œuvres la vie et la mort de Lord Byron, la voie suivie par Milton et surtout celle que parcourut Dante. La personnalité de Shakespeare et de Walter Scott, par contre, est tout à fait indépendante de leurs créations. Cette séparation de l'œuvre d'avec la personna-

(1) Les citations de Tchaadaïev sont en français dans l'original.

lité, la vie et la figure de l'auteur, est surtout mystérieuse chez les grands mystiques. Ils ne vivent plus que dans leurs sublimes contemplations et nous y parlent doucement de l'au delà. Qui pourrait donc se représenter la figure de Ruysbroek l'Admirable ?

La valeur d'une grande personnalité se fixe généralement, après la mort, sur ce qui a conservé le meilleur de son « moi ». La logique se manifeste ici encore ; les serviteurs de la Beauté impriment leurs traits sur les siècles ; les héros de la vérité communiquent l'immortalité à leurs actions ; les penseurs et les contemplatifs, à leurs idées ; ceux qui cherchent le sens et la physionomie des siècles antiques, les poètes épiques, les bardes confondent leurs traits avec ceux du passé et perdent leur nom dans son abîme. Mais comment donc le nom même devient-il le meilleur legs de l'héritage et, en quelque sorte, la figure parlante du grand défunt ? A en juger par l'extérieur, on pourrait certainement dire que le nom de Tchaadaïev s'est conservé par « symphonie » avec le grand nom de A. Pouchkine, comme leur mémoire est aussi intimement liée. De nos jours, le nom de Tchaadaïev a repris une nouvelle vigueur, avec le nom de V. Soloviev. Ce ne sont là cependant que des impressions de surface. Beaucoup d'autres noms sont liés avec ceux de Pouchkine et de Soloviev. Celui de Tchaadaïev l'est par un lien tout à fait spécial. Le nom de Tchaadaïev conserve en effet, même associé à ces deux grands noms russes, sa signification et sa valeur propres, ainsi qu'une parfaite égalité. « *Pouchkine et Tchaadaïev* », sonne tout autrement que : « *Pouchkine et Delwig* », — c'est-à-dire, un grand et un petit poète, — ou que « *Pouchkine et A. Raevski* », — c'est-à-dire un grand poète et son ami. — Non ! le nom de Tchaadaïev a toujours conservé et conservera encore une valeur propre et particulière, sans fusionner avec la valeur de ses amis, même les plus grands, dans quelque domaine que ce soit. Ce qui était grand et précieux

dans Tchaadaïev — notamment la dignité de sa personne, l'élévation de tout son être et la profondeur de sa pensée, — n'est pas inférieur, en son genre, à ce par quoi fut grand Pouchkine, poète génial et personnalité tragique. Le nom de Tchaadaïev uni à celui même de Soloviev, ne signifie pas un simple prédécesseur du grand sage russe, un premier héraut de l'idée mieux développée plus tard, en un mot : un nom seulement historique. La figure de Tchaadaïev comme beaucoup de ses idées et de ses conceptions caractéristiques — telles que sa vue du moyen âge, son idée sur la parenté des architectures égyptienne antique et gothique, sa critique de la Renaissance, sa présentation du caractère de Moïse et de Mahomet, sa conception aristocratique de la marche de l'histoire, sa compréhension de l'esprit de l'européanisme chrétien et, enfin, ses aperçus cosmogoniques — de même que les traits de sa personnalité aristocratique originale, pleine d'humilité et du sentiment de la dignité de son esprit, conserveront toujours leur signification spéciale et individuelle. Cette *originalité personnelle* de Tchaadaïev, tout à fait intérieure et illuminée d'en haut, en fait un nom immortel. Qu'est-ce, en effet, que le nom, si ce n'est la dénomination de l'individualité, le symbole extérieur de la personnalité ? Les nuages, les feuilles d'un arbre, les pierres d'un pavement sont sans nom. Les animaux et les plantes ne jouissent que de noms spécifiques. Les tribus sauvages ne connaissent pas non plus les noms propres. Celui-ci est le symbole du « moi humain », de l'individualité, de son mystère propre irrenouvelable, de la personnalité humaine unique, en un mot. C'est pourquoi la personnalité belle et éminemment développée d'un homme spiritualisé en immortalise d'abord le nom propre.

Le mystère le plus profond de la personnalité humaine ne se trouve pas dans la vie des sens, ni dans sa constitution physique, ni, non plus, dans la raison et la

volonté active, mais dans la « *conscience* » (1), c'est-à-dire, dans la voix mystique de sa propre âme immortelle, exprimant cette harmonie supérieure où se réalise l'unité de tous (Alleinheit), dans le mystère de la communion avec toutes les autres âmes et créatures spirituelles, conservant à chacune sa complète originalité personnelle et sa liberté. Aussi, une individualité humaine hautement et correctement développée, possédant le sentiment de sa personnalité supérieure propre, se manifeste inévitablement dans l'affermissement et l'affinement de cette « *conscience* ». Un tel homme devient le guide moral des autres, le bon conseiller, le confesseur involontaire d'âmes plus faibles, le modèle spirituel de plusieurs, le sauveur même, aux heures de danger. Il acquiert les vertus rares des personnalités courageuses, capables de l'oubli de soi et d'actions héroïques jusqu'au martyre. Il acquiert la virilité spirituelle, c'est-à-dire, la trempe *chevaleresque*. Si un tel homme ajoute encore à cela le don rare d'une pensée profonde et créatrice, il lui deviendra naturel de considérer et d'apprécier à la *lumière de la conscience* tous les évènements de la vie humaine, même la marche générale de l'histoire mondiale et le sens profond de la vie universelle. Il comprendra les lois de l'invisible plan divin de l'histoire humaine. La révélation et réalisation dernière en est la rédemption du monde par le Christ, et le centre immédiat et la manifestation surnaturelle est la figure du Christ.

Toutes ces qualités, ces vertus, ces considérations se sont rencontrées dans la personnalité et dans les idées de Tchaadaïev. Dès son enfance, il posséda un profond sentiment de foi en Dieu et un amour ardent, jamais refroidi, pour le Christ. (Un exemple éclatant s'impose. A la nouvelle de l'inondation de Pétersbourg (1824) Tchaadaïev écrit à son

(1) Dans toutes les langues, le mot *con-science* indique étymologiquement une « science avec un autre être », c'est-à-dire une communion de plusieurs à une même pensée ou un même sentiment.

frère Michel : « J'ai pleuré comme un enfant, en lisant les journaux. Il est effrayant de penser combien, parmi les milliers d'hommes qui ne sont plus, ont péri dans des pensées et actions criminelles. Comment apparaîtront-ils devant Dieu ?) Il les affermit et les approfondit par le sens de sa personnalité éminemment développée ; celle-ci avait pris racine dans la *conscience*, chose presqu'inouïe, pour une époque de succès faciles et de grandeurs *extérieures*. Sans jamais détacher son sentiment religieux des profondeurs de la tradition ecclésiastique, Tchaadaïev l'étendit jusqu'à la compréhension consciente du mystère de l'œcuménicité ecclésiastique (avec son centre primatial, éternel, visible dans la Rome apostolique) ; il fonda ce sentiment sur une érudition vaste. presqu'unique, en philosophie, en mystique et en sciences, tout en évitant le danger du *rationalisme*, auquel il est bien difficile d'échapper sur le chemin d'une mystique en dehors de l'Église ou sur la voie d'une philosophie appelée absolue (transcendantale, idéaliste, métaphysique). Sa religion, spécifiquement russe (mystico-élémentaire), s'unit harmonieusement au philosophisme de l'Europe occidentale ; le sentiment ardent de la révélation mystique (1) trouva sa mesure et sa forme dans la contemplation objective du processus historique universel et dans ses constructions cosmogoniques élevées.

Cette activité intérieure multiforme, cette originalité et cette harmonie de Tchaadaïev, l'ont amené inévitablement à une collision tragique et quelque peu fatale avec le milieu extérieur et l'esprit de l'époque. Si la source du conflit intime et tragique de son ami, le poète Pouchkine, était dans la contradiction entre la personnalité et le génie poétique, la tragédie de Tchaadaïev consistait entièrement en son isolement indicible, en son éloignement de tous les

(1) Le mysticisme de Tchaadaïev atteint son degré extrême dans son enthousiasme pour J. Stilling. Cf. *Mémoire zur Geisteskunde*, de TCHAADAIEV.

mouvements et modes de l'époque, modes passagères et successives, qu'il flagellait et démasquait, avec l'implacabilité d'un sage qui a le don de la conscience sociale. Je ne sais s'il est possible de s'imaginer un isolement spirituel plus complet, plus terrible, plus cruel pour une âme qui désire un amour d'abnégation et pour une raison créatrice aussi élevée.

Les événements extérieurs de la vie de Tchaadaïev sont assez faciles à connaître, nous n'en parlerons pas. Nous essayerons de montrer aux lecteurs la vie intérieure de cet homme remarquable. Elle s'est surtout manifestée dans son influence sur les personnes de son entourage et s'est conservée, pour la postérité, dans ses œuvres, dont la forme principale est la correspondance avec ses amis. Cela est caractéristique d'un homme, dont le trait distinctif fut une individualité profondément développée. Dans le domaine littéraire, la lettre est la forme la plus personnelle, la plus immédiate, la plus naturelle, la plus intime. Les plus importantes sont les quatre « Lettres philosophiques » (son œuvre littéraire principale) ; elles expriment dans une forme libre toutes ses idées philosophiques et religieuses. Viennent ensuite sa correspondance avec A. Pouchkine et Fr. Schelling.

II

Les «Lettres sur la philosophie de l'histoire» (1829-1831). (1)

Elles retracent toute l'histoire du développement spirituel de l'humanité, en quelques traits puissants, vifs et personnels. Tout y est éclairé à la lumière de la *conscience*, de la conscience des peuples et de l'humanité. Car « les peuples sont tout autant des êtres moraux que les individus. Les siècles font leur éducation, comme les

(1) Les « *Lettres sur la philosophie de l'histoire* » ont été écrites en français. La première est adressée à Mme Catherine Panov.

années font celle des personnes. » L'humanité est une ; il y a une tradition grande et commune, c'est « le patrimoine héréditaire des idées ». Cette tradition spirituelle est surtout vivante et solide en Europe occidendentale. « Ce sont les idées de devoir, de justice, de droit, d'ordre ... C'est là l'atmosphère de l'Occident ». Le principe, le fondement, la force motrice et l'achèvement de cette grande tradition spirituelle est le *christianisme*, comme religion positive ; et la culture et la civilisation qui en sont sorties, sont beaucoup plus imprégnées de son esprit qu'elles ne s'en doutent. Le sommet de cette tradition chrétienne, c'est l'*époque du moyen âge*, œcuménique et animée d'une foi ardente : « Pour concevoir le développement de la famille de ces peuples, il n'est pas besoin d'étudier l'histoire. Lisez seulement le Tasse et voyez-les tous prosternés aux pieds de Jérusalem. Rappelez-vous que, pendant quinze siècles, ils n'ont eu qu'un seul idiome pour parler à Dieu, qu'une seule autorité morale, qu'une seule conviction. »

Déroulant d'une hauteur sublime le tableau du développement spirituel de l'humanité, Tchaadaïev dirige toute la force de son éloquence sur la manifestation du monothéïsme. Il caractérise d'une façon saisissante, immortelle, Moïse, souligne le côté positif de l'Islam, abaisse au dernier point le polythéïsme ; il condamne et rejette complètement tout le règne de la beauté antique : Homère, l'architecture et la plastique de l'Heliade ; les idées de la Réforme et de la Révolution sont sévèrement réprouvées.

Se tournant vers la réalité russe de son temps, il démasque sans pitié tout ce qu'il y avait de superficiel, de satisfait, d'exclusif, d'intolérant ; il y relève le manque de création et de tradition œcuménique (unité religieuse); il y attaque les idées et les doctrines qui tendent à mesurer l'humain et l'histoire œcuménique à une toise purement nationale et relative. Dans cette critique, il abonde sciemment dans le sens opposé, ayant à faire à des points de

vue franchement unilatéraux. Cette partie des « Lettres » de Tchaadaïev a acquis une valeur particulière, elle est devenue singulièrement célèbre, tout en s'écartant de la ligne générale de son tableau historique. Elle a amené des persécutions cruelles, suscité l'incompréhension même chez les meilleurs de son temps et continue, encore à présent, d'être la pierre d'achoppement dans l'intelligence parfaite de sa philosophie. La critique de l'actualité et de l'histoire russes contient sans doute de notables exagérations. Cependant, il est regrettable qu'on n'ait pas suffisamment insisté sur cette particularité psychologique que sa critique de la Russie contemporaine et ancienne est animée de cette ardeur, de cette violence, et de cette acrimonie, à cause précisément d'une foi profonde et cachée dans la grande vocation mystique de la Russie et dans son rôle spirituel et universel futur. C'est le cri d'angoisse d'un fils aimant jalousement sa Patrie qui pressent que le grand et lumineux mystère, flottant au-dessus de la Russie, pourra être, dans sa réalisation, remplacé par un masque menteur, ne ressemblant qu'extérieurement au visage vrai et caché de la « Sainte Russie ». Son vrai rôle serait de se rendre indispensable à toute l'humanité qu'elle est appelée d'en haut à aimer « comme elle-même », sans se prévaloir da sa force matérielle — son étendue, la masse de sa population, la richesse de son sol, etc. — mais en s'efforçant de comprendre le grand esprit de l'Occident, en allant à son école, à l'exemple des Karamzine, des Derjavine, des Joukovski et de Tchaadaïev lui-même.

La contemplation mystique du visage lumineux de la Russie future, Russie qui ne s'était pas encore engagée sur la voie de la grande tradition de l'histoire universelle, rendait Tchaadaïev perplexe. Il était terrifié d'entendre de tous côtés des affirmations enthousiastes, qui proclamaient déjà achevée la mission historique de la Russie, mission qui n'aurait pas consisté dans cette entrée originale

et spirituelle au sein de la famille chrétienne, mais dans la méconnaissance et le refus de toute valeur à la grande et éternelle famille des peuples chrétiens, dans le déchirement de la tradition millénaire, unique et ininterrompue du développement historique de l'humanité européenne dans une simple identification, en un mot, du « russe » avec l'œcuménique.

Néanmoins Tchaadaïev ne se rallia pas à l'« occidentalisme » unilatéral, dans le sens d'une « Aufklaerung » russe, des Biélinski, des Herzen, des Granovski et en partie de Tourguéniev, désespérant de la réalité russe dont ils n'apercevaient pas les grandes forces cachées ni les infinies possibilités.

Tchaadaïev critiqua, avec autant d'impartialité, beaucoup de côtés négatifs de l'Europe occidentale (Réforme, Révolution, rationalisme, libéralisme athée, engouement pour le monde antique) ; partisan de Lacordaire, il rejetait la doctrine de Lamennais ; il appréciait hautement la « Philosophie der Offenbarung » de Fr. Schelling et se tenait à l'écart de l'idéalisme critique de Kant.

On peut dire en toute justice que, derrière la vie officielle et extérieure de la Russie de Nicolas I, Tchaadaïev sentait travailler, pour le bien à venir de toute l'humanité, des forces saines, qui cherchaient à se produire. Cette époque était éclairée par la lumière de S. Séraphim de Sarov ; la postérité l'a glorifiée comme le siècle d'or de la littérature russe ; elle se distingua par les premiers élans de la pensée philosophique et vit la première tentative sérieuse pour prendre conscience du sentiment national. Tchaadaïev a engagé des polémiques plutôt avec des imitateurs superficiels qu'avec des écrivains aussi nobles et sérieux qu'A. Khomiakov.

Le côté positif de la doctrine de Tchaadaïev consista surtout dans une tendance à faire la synthèse de la religion et de la philosophie, de l'Orient et de l'Occident, de la

Russie et de l'Europe, bien qu'il ne s'en soit pas représenté exactement la modalité. Il prévoyait que, d'une façon ou d'une autre, elle ne pourrait avoir pour base que l'*œcuménicité par l'Eglise,* œcuménicité qui s'était développée suivant une tradition séculaire. C'est là surtout qu'il est le prédécesseur et parfois même le maître de V. Soloviev. Cependant les deux mentalités de Tchaadaïev, mentalité russe et mentalité européenne, ne parvenaient pas encore à s'harmoniser. Souvent, il se contredisait et modifiait ses jugements extrêmes. (1) Ainsi dans une de ses lettres les plus intimes à son ami A.Tourguéniev, datée du 1 mai 1835, quatre ans après les « Lettres sur la philosophie de l'histoire », Tchaadaïev ouvre son âme. Il dit son attente et ses grandes espérances au sujet de la future vocation universelle de la Russie, ainsi que ses craintes devant les funestes conséquences des exagérations ultra-nationalistes. « Il est impossible de prévoir, écrit-il, à présent, où cela nous mènera ; peut-être y a-t-il au fond un bien caché qui se produira à *l'heure marquée*... Quoi qu'il en soit, en attendant que les vues de la Providence se manifestent, cette tendance me semble une véritable calamité. Dites, n'est-ce pas une pitié, au moment où tous les peuples fraternisent, où toutes les individualités locales et géographiques s'effacent, de nous voir nous replier sur nous-mêmes, revenir à l'amour du clocher ? Vous savez que, selon moi, la Russie était appelée à fournir une immense carrière intellectuelle. Elle devait,un jour, donner la solution de tous les problèmes qui se traitent en Europe. Placée en dehors du mouvement rapide qui emporte là-bas les esprits, pouvant considérer avec calme et avec une parfaite impartialité tout ce qui, là-bas, agite et passionne les âmes, il lui était dévolu, selon

(1) P. ex., toute la dernière partie de « *L'apologie d'un fou* » est un adoucissement notable des jugements trop acerbes portés sur la Russie dans les « *Lettres sur la philosophie de l'histoire* ».

moi, de prononcer le mot de l'énigme humaine... » (1) On peut difficilement imaginer une foi plus profonde dans la vraie vocation spirituelle de la Russie, qui lui paraît donnée d'en-haut, dans le sens et l'esprit du *vrai christianisme*, étranger également à la fausse fierté et à l'humilité exagérée plus mauvaise que l'orgueil ; vrai christianisme, qui croit à la réalisation nécessaire des préceptes du Sauveur et des lois de la grande conscience œcuménique et historique, sur le terrain de la tradition absolue et éternelle de l'unité spirituelle de l'humanité, de l'Eglise universelle et de la culture européenne.

L. KOBILINSKI-ELLIS.

---

(1) Toutes les données chronologiques et les citations ont été faites d'après l'édition en deux volumes « Sotchinénia i pisma P. J. Tchaadaïeva ». Moscou, « Pout », 1913, sous la direction du célèbre critique M. HERSCHENSON. Dans la préface, M. Herschenson exprime ses regrets devant les difficultés de réunir les manuscrits de Tchaadaïev : « Sont perdues et restent cachées non seulement la plus grande partie des lettres privées de Tchaadaïev, ... mais encore, ce qui est plus grave, certaines des « Lettres sur la philosophie de l'histoire », peut être même les plus importantes ». La découverte par le professeur Chakhovskoï des cinq « lettres » manquant, augmente beaucoup l'intérêt des œuvres connues de Tchaadaïev.

LES PENSÉES DE P. TCHAADAIEV.

(traduites du russe) (1)

I

En Allemagne, on nage sur l'océan des abstractions. L'Allemand y est plus à l'aise, plus chez soi, que sur terre. L'intempérance de la pensée atteint, en Allemagne, aux dernières limites, et cela n'étonne point : une pensée séparée, sans application, sans corps, qu'est-ce qui pourrait donc l'arrêter dans son vol ? *où trouve-t-elle sa limite ?* Où est le danger ? Mais quand elle désire s'introduire dans la vie, dans l'application, quand elle descend des hauteurs à la réalité pratique, elle doit alors se limiter, bon gré, mal gré. Autrement, les étendues infinies de l'univers même ne lui suffiraient pas. Dépassant le concret, elle s'élance toujours plus loin. Il n'y a pas pour elle de raison de s'arrêter.

Je dois cependant avouer, que dans ces voyages illimités de l'âme, il y a une volupté merveilleuse. Je pense aussi que, par le seul oubli du concret, par la seule insouciance à l'égard des biens du monde, elle peut acquérir la force de s'élever, et d'atteindre enfin les plus hautes connaissances qu'elle puisse obtenir, dans la parcelle de vie en ce monde.

---

(1) Nous publions ici quelques aphorismes tirés des « *Fragments* » qui se trouvent au volume I des «*Œuvres et lettres*» de P. TCHAADAIEV éditées par Herschenson, Moscou. « Pout », 1913, (pp. 142-160). Ces «Fragments» furent écrits en 1830 et sont probablement extraits des lettres du penseur russe, qui contenaient un système philosophique complet et profondément médité. Elles furent écrites en français et font bloc sans doute, avec les célèbres « Lettres sur la philosophie de l'histoire ». L'original français des « Fragments » est perdu. Les connaisseurs rangent les aphorismes de Tchaadaïev, pour la profondeur des pensées, l'originalité et la justesse de l'expression et la fidélité de l'observation psychologique, à côté de ceux de Pascal, La Rochefoucauld, Vauvenargues et Hamann.

II

Le Saint-Esprit, parlant par la bouche de ses prophètes, ne change pas la nature humaine. Le cœur de l'homme, lui, est fait de façon à ne pouvoir pressentir l'avenir autrement qu'en le déduisant du présent et du passé, qui lui sont connus. La nature raisonnable agit ainsi spontanément, elle cesserait d'être une âme humaine si elle agissait différemment. Cette liaison rigoureuse de l'avenir,du présent et du passé, caché aux autres hommes, était clairement découverte aux devins d'Israël, c'est-à-dire plus clairement qu'au reste de l'humanité. Cette liaison étant invariable, nécessaire, absolue, inévitable, doit être aujourd'hui la même que demain, que toujours...

Les rêveurs, interprêtes de l'Apocalypse, agissaient par vocation. Toutes les « insanités » provoquées par le livre sacré ne furent jamais vaines ; chacune a eu sa raison d'être. Ainsi sans les chiliastes (millénaristes), il n'y eût pas eu de croisades. Celles-ci étaient pourtant tout à fait indispensables ; la société nouvelle n'aurait pu s'en passer pour sa formation. Sans elles, la raison humaine eût manqué d'un exemple d'exaltation sublime du sentiment religieux, et nous n'aurions pas la mesure vraie de ce grand mobile d'activité humaine. Sans elles, enfin, les générations à venir ne posséderaient pas une grande et haute leçon de morale, leçon contenant des idées fécondes et sublimes.

III

Loin de moi les passions ! Loin de moi les inquiétudes troubles de l'amour-propre ! En vivant pour les autres, on vit pleinement pour soi-même : bonheur unique, seul possible. Il n'y en a pas d'autre. La bienveillance, l'amour incommensurable pour le prochain, voilà ce qui orne la vie d'un vrai bien-être.

IV

Vous avez entendu dire souvent que le sommeil est *une figure de la mort.* Il me semble que le sommeil est une vraie mort, et ce qui s'appelle mort... qui sait ? peut-être est-ce vraiment la vie ? Mon « moi » est interrompu, par le sommeil, et non par la mort ; autrement cela serait le néant. Nous ne nous éveillons pas du cercueil, mais nous nous levons du sommeil et rentrons dans notre « moi ». Mais, dites-moi, est-ce vivre, quand on ne sent pas sa vie un seul instant ? Le fait est que la vraie mort est au milieu de la vie même. Pendant la moitié de la vie, nous sommes morts, bien morts, pas hyperboliquement, ni illusoirement, mais réellement, vraiment morts. Considérez-vous avec une attention réfléchie, vous verrez mille fois par jour qu'une minute auparavant vous étiez aussi vivant qu'une heure avant votre naissance ; que vous n'aviez aucune idée de vos agissements, ni même conscience de votre existence. Où était donc la vie? C'est une vie végétale, une vie de zoophyte, mais est-ce cela la vie d'un être animé, et surtout d'un être raisonnable ?

V

Nous ne connaissons qu'une parcelle minime de notre existence, celle qui se passe en cette vie. Nous savons aussi que cette existence durera beaucoup plus, et pourtant, chose inouïe, nous en voulons comprendre dès maintenant la loi toute entière !

VI

L'homme peut croire à l'annihilation de son être pendant toute sa vie, mais une minute avant sa mort cette certitude a toujours disparu et disparaîtra toujours. Au moment de l'anéantissement qui commence, il sent la continuation de sa vie. A cet instant, la grande loi de la permanence universelle des êtres s'exprime au plus haut degré dans chaque être.

VII

Qu'est-ce que la mort ? C'est la minute dans toute l'existence de l'homme où il cesse de se voir dans un corps. Voilà tout.

VIII

On ne peut prouver rigoureusement ni l'immortalité de l'âme, ni sa spiritualité, mais on peut en prouver la vie après l'instant appelé mort. Pour la morale cela suffit.

IX

L'immortalité chrétienne c'est la vie *sans mort*, et pas du tout, comme on le pense, la vie *après* la mort.

X

« Vous vous rappelez-vous ce qui vous est arrivé dans la première année de votre vie ? » — « Je ne me le rappelle pas », répondez-vous. Eh bien, qu'a-t-il donc d'énigmatique à ce que vous ne vous rappeliez pas ce qui vous est arrivé avant votre naissance ?

XI

Un homme que vous aimiez et respectiez est mort. Il n'est donc plus pour vous qu'un souvenir triste, — triste et doux en même temps, peut-être. Mais vous ne l'aimez, ni ne le respectez plus ; vous ne faites que vous en souvenir. Et peut-on en effet aimer et respecter la poussière ?

Pourtant si cet homme est vivant ? S'il vit je ne sais où, dans quelque pays lointain, dans quelque terre inconnue ? S'il n'est qu'absent, séparé de nous comme tant d'autres amis ? Pourquoi alors ne plus lui témoigner les sentiments d'amour d'autrefois ? Voilà bien notre culte des *Saints*. Croire à l'immortalité des âmes, être convaincu de sa foi, et ne pas vénérer des hommes dignes de vénération parce qu'ils ne vivent pas sur cette terre, n'est-ce pas une contradiction insensée ?

XII

Il y a une confession chrétienne (vous la connaissez) où l'on n'admet pas de *purgatoire*. On veut sauter de cette vie directement dans l'autre, où tout est invariable, irrévocable. Doctrine cruelle, plus cruelle qu'erronnée.

XIII

Qu'est-ce que le Christianisme ? La science de la vie et de la mort. Qu'est-ce que l'ordre social ? Un remède provisoire à un mal provisoire.

Les institutions politiques, juridiques, législatives et autres semblables, à quoi servent-elles ? A réparer le dommage qu'elles ont fait elles-mêmes.

Où sont passés les Barbares, les saccageurs du monde antique ? Ils sont devenus chrétiens. Qu'aurait été le monde si le Christ n'était pas venu ? Rien.

....

XV

Tout, absolument tout, se reflète dans la conscience. Toute la loi de la nature se réflète dans mon « moi ». Tous les phénomènes du monde physique se manifestent dans le monde immatériel. La pensée reproduit en elle tous les changements de la nature extérieure. Mais la pensée comprend, connaît son activité ; la nature, elle, ne la connaît pas. La connaissance est la vie de la pensée, la vie de la nature est un fait négatif. Quand la pensée cesse de connaître, elle s'anéantit. Voilà pourquoi la Sauveur a dit : « Haec est autem *vita aeterna* ut *cognoscant* Te, solum Deum verum, et quem misisti, Jesum Christum ».

XVI

Vous qui ne croyez pas au christianisme, vous vous estimez esprit fort. Sachez pourtant qu'on ne peut se pré-

valoir de cette force. Il y a plus de force spirituelle à être chrétien qu'à ne pas l'être. La superstition, le préjugé vous effrayent : il y a plus de préjugés et de superstition dans l'incroyance que dans la foi. Comment êtes-vous devenu incroyant ? N'est-ce pas de la façon dont le peuple est devenu chrétien ? Ne répétez-vous pas comme lui votre catéchisme, sans le comprendre ? Est-ce vous qui avez trouvé ce que vous racontez avec tant de conviction ? Pauvres gens ! Regardez bien, n'est-ce pas le chef de votre paroisse qui vous l'a enseigné ?

Les Monastères russes.

Les moines, en Russie, n'ont pas été les propagateurs du christianisme, mais ils l'ont suivi partout dans sa marche. Aussi l'histoire monastique reflète-t-elle fidèlement tous les mouvements de l'histoire générale. A mesure que se propage la religion chrétienne, le cercle des fondations monastiques s'élargit aussi. Chaque prince tenait à doter sa résidence d'un établissement religieux. Une cité ne passait pas pour bien organisée s'il lui manquait son monastère et sa cathédrale. Aux yeux du peuple ces sanctuaires rehaussaient l'importance de leur contrée et de leur ville. Pierre le Grand lui-même, qui n'était pourtant pas l'ami des moines, ne souffrit pas que sa capitale restât privée de pareille source de bénédictions. Pour rendre digne de la sainte Russie le sol finlandais de sa capitale au nom allemand, il eut soin de transférer à St-Pétersbourg les reliques d'Alexandre Nevski, le saint Louis russe.

Au XIVe siècle — le moyen âge russe — se développèrent dans le monachisme de la Russie septentrionale, la tendance vers un genre de vie fruste et la recherche de la solitude complète des forêts vierges. On fonda dans des contrées inhospitalières et inhabitées les « monastères des déserts » qui bientôt égalent en nombre et en importance les monastères des villes, pour les dépasser même aux siècles suivants.

Le « monastère du désert » élève sa communauté à une mentalité particulière, il se forme une conception propre du but de la vie monastique. Le meilleur représentant de cette tendance est Nil Sorski, l'ascète doux et sympathique par excellence.

L'ermitage fondé par Nil Sorski se trouvait au milieu d'une contrée déserte et marécageuse. Il se composait de douze chaumières d'ermites, distantes d'un jet de pierre.

Les moines ne se rassemblaient, à l'église, que les samedis, dimanches et jours de fête ; le reste du temps ils vivaient isolés, dans une prière continuelle. Aux termes du testament de Nil, son corps devait être jeté dans les marais, abandonné aux bêtes sauvages ou enfoui sans aucune marque d'honneur. On rencontre parmi les disciples de Nil Sorski des descendants d'importantes familles princières. Denys, de la maison princière de Zvenigorod, travaillait dans la boulangerie du monastère.

Nil a précisé dans ses écrits l'essence de la vie érémitique ; il s'adressait uniquement à ses pieux confrères ; pour le reste du monde il ne montrait aucun intérêt. — « Le monde, écrit-il au prince Vassian, nous flatte et nous attire par mille avantages, qui bientôt après paraissent amers, parce que leur noyau est mauvais. » L'idéal du moine consiste d'après Nil dans la perfection intérieure et non pas dans la piété extérieure. Tandis que les autres grands ascètes recherchent le salut de l'âme dans les prières prolongées, le jeûne et les mortifications, Nil n'en fait aucun cas, s'il ne s'y ajoute « l'activité de l'âme ». « C'est en vain que vous croyez faire quelque chose de bon en vous imposant un jeûne rigoureux et en chantant des psaumes ; vous ne faites que pécher, si vous vous imaginez plaire à Dieu de cette façon. Dire des prières et assister avec zèle au service religieux ne conduit à rien sans une coopération intérieure. » Et il cite à l'appui les paroles de l'apôtre : « Mieux valent cinq mots sortant du cœur, que des centaines prononcés du bout des lèvres ». Pour Nil le jeûne consiste dans la modération et la mesure. « Mieux vaut boire sagement le vin, que l'eau d'une façon désordonnée ». Saint Nil est d'avis que les exercices ascétiques extérieurs ne font qu'exciter la vanité. Or dans sa conception, la vanité constitue le plus répugnant des vices. Toute son ascèse est basée sur la « rationalisation des actes », c'est-à-dire sur la lutte contre les pensées mauvaises et les mauvais penchants.

On trouve dans ses écrits une étude minutieuse des phases successives de cette lutte intérieure, distinguées comme autant de fils de soie très fins. La maîtrise de ses pensées conduit l'âme à la paix la plus profonde, dans un monde harmonieux et divin.

L'estime dans lequel on tient le monastère en Russie plonge profondément ses racines dans la mentalité religieuse du peuple. Le développement prédominant qu'a pris le monachisme n'est pas, dans l'Église russe, un phénomène isolé, sans connexion intime avec les autres manifestations de la vie, les mœurs du peuple et la doctrine de l'Église.

Le monachisme est la conséquence nécessaire d'une piété qui a reçu en Russie une empreinte spéciale. Le religieux veut fuir le monde et cherche la solitude du monastère. Ce n'est que peu à peu que le monastère devient une école supérieure pour le peuple ; les moines pieux et cultivés se font ses maîtres. Les légendes des saints de Petchersk restèrent pendant des siècles, une œuvre bien connue de tout le peuple russe, même des illettrés ; alors que l'épopée « La Légende du prince Igor et de son armée », — les *Niebelungen* russes dont on conserve par hasard un unique exemplaire — est un pauvre témoin de la disparition de la littérature profane, qui n'a pas eu la puissance de vie, ni la durée des œuvres monastiques.

La Russie a été créée et éduquée par les moines, le monastère avec sa règle et ses traditions était destiné à devenir le centre d'une vie spirituelle, dont l'éclat illuminerait le monde coupable. Si la magnanimité de Dieu épargne ce monde dont les péchés, les délits et les transgressions mériteraient les plus durs châtiments, nous devons cette grâce du Très Haut à l'intercession de ces héros de la foi, qui renonçant au large chemin que nous suivons, se sont retirés dans les monastères et dans les déserts. C'est là qu'ils prient pour nous, et c'est ainsi qu'ils aiment et

servent la société humaine. Le moine russe doit expier tous les péchés du siècle ; aussi appelle-t-on ces ermites « les anges de la terre ».

Pendant les luttes contre les Tartares et les tribus païennes, les monastères russes ont été le rempart le plus puissant du christianisme, comme de la nation. L'histoire de la Russie revit presque entièrement dans les fastes de deux grands monastères : Petchersk, le monastère des cryptes au bord du Dniéper, représentant du premier âge d'or de la nation, et la Troïtza, représentant le seconde période de prospérité nationale. Petchersk personnifie l'apogée de Kiev ; Troïtza la prépondérance de Moscou. Plus tard s'y joindra un troisième monastère, la puissante maison religieuse d'Alexandre Nevski : symbole de la domination de St-Pétersbourg.

Grandiose est la signification de Petchersk ; aussi des légendes miraculeuses s'attachent-elles à l'emplacement de ce monastère. Son église aurait été, d'après l'ancienne tradition, construite par la Mère de Dieu elle-même. C'est dans cette famille monastique que l'on choisissait les évêques de presque toutes les grandes villes. C'est là que l'Église russe a reçu son empreinte monastique. Dans la seconde moitié du XVIe siècle Fletcher appelle la Russie « le pays des monastères ». Le clergé possédait à cette époque un tiers du territoire de l'empire.

Le fondateur du monastère des cryptes de Petchersk, et pourrait-on dire de tout le monachisme russe, fut saint Antoine. Il était originaire d'une famille de paysans. Encore laïc, il fit un voyage en Grèce. Après une visite à l'Athos il comprit le sens de la vie monastique et résolut de se vouer à Dieu. De retour en Russie, il s'arrêta quelque temps à Kiev, mais ne voulut rester dans aucun des monastères de cette ville. Il décida de fonder son propre monastère, se rendit dans le désert, et trouva un abri dans une grotte, sur les bords du Dniéper.

Ce genre de vie monastique dans des grottes est originaire de Grèce. La vie n'y devenait héroïque que si la grotte était nichée comme une aire au sommet d'un rocher inaccessible, de sorte que l'accès en était dangereux et le séjour effrayant.

Les grottes des moines grecs n'étaient pas creusées sous terre, mais se trouvaient au dessus du sol. Antoine construisit sa grotte sur le modèle des catacombes romaines. Ni la lumière du jour, ni l'air n'y pénétraient. Saint Antoine avait fait le vœu de ne jamais quitter sa grotte souterraine ; il était comme enterré vivant. L'accès était fermé par un tas de terre ; il ne restait qu'une petite ouverture permettant seulement d'étendre la main pour recevoir la nourriture. Celle-ci consistait en du pain et encore ne le prenait-il que tous les deux jours. Le dimanche, on lui donnait un peu de légumes et du gruau. Le réduit était très étroit et très bas, sans la place suffisante pour se coucher ; l'ermite était-il fatigué, il s'asseyait sur une pierre pour dormir.

Un des moines de Petchersk, Jean, surnommé le Longanime, observa dans sa grotte, un jeûne sévère et se lia par de lourdes chaînes de fer pendant trente ans. Antoine fit de même et choisit ce même chemin de salut. Il creusait sa grotte toujours plus profondément, travaillait le jour et passait les nuits à veiller et prier. Bientôt il fut connu dans toute la région. Les foules affluaient chez lui pour recevoir sa bénédiction. Le prince Isiaslav de Kiev le visita après son avènement. Petit à petit une communauté de héros de la foi et de la vie spirituelle se rassembla autour du vénérable Antoine.Telle fut l'origine du monastère des cryptes de Petchersk. Antoine ouvre l'époque héroïque du monachisme russe.

Parmi les âmes religieuses qu'Antoine avait attirées de différents monastères et de toutes les classes de la so-

ciété, le jeune frère Théodose se faisait spécialement remarquer. Ce fut un des plus grands saints russes.

Théodose descendait d'une famille noble. A treize ans il perdit son père. Il resta chez sa mère qui avait un caractère intraitable. Dès son enfance Théodose préférait l'étude sérieuse aux jeux de ses compagnons d'âge et témoignait une aversion singulière à l'endroit du faste et de la dissipation propre au rang social auquel il appartenait. Il circulait en habits déchirés, à la grande indignation de sa famille ; il frayait avec les serfs et partageait leur dur travail. Sa mère l'en gronda et alla même jusqu'à le frapper.

Des pèlerins ayant parlé au jeune homme de la Terre Sainte il se décida à les suivre secrètement. La contrée où le Christ avait vécu, prêché et souffert, l'attirait. Mais sa mère le rattrapa, injuria les pèlerins et le ramena à la maison de vive force ; là, elle le retint emprisonné et chargé de fers. Il ne fut libéré qu'après avoir promis de ne plus penser à Jérusalem. Alors il s'occupa à faire le pain pour la Liturgie. Il distribuait aux mendiants l'argent qu'il se procurait ainsi. Cela lui attira également la colère de sa mère : elle estimait cette occupation indigne de sa situation. A cette même époque il prit la résolution formelle de se vouer à Dieu et de prendre la fuite. Il prit la direction de Kiev, le centre spirituel à cette époque.

Le chemin qui menait de sa ville natale à Kiev fut long. Heureusement Théodose rencontra une caravane de marchands, qui y apportaient leurs marchandises. Théodose les suivit pendant plusieurs jours et plusieurs nuits, jusqu'à ce qu'enfin il atteignît l'ancienne capitale de la Russie. Hélas, aucun des monastères de Kiev ne répondait à ses exigences de vie monastique.

En ce temps là on construisait presque tous les monastères à l'intérieur des villes ou dans leurs environs immédiats. Ils étaient fondés ordinairement, sur une inspiration pieuse, par les membres les plus éminents de la hiérarchie, parfosi

aussi par des princes ou des riches bourgeois, bref par des gens du dehors. Les fondateurs construisaient le monastère, réunissaient la communauté et lui procuraient les moyens de subsistance nécessaires. Des monastères de ce genre, en relation constante avec le monde, et répondant à ses besoins religieux furent pour cela appelés « monastères du monde ». On le sait, seuls les monastères de ce genre ont subsisté en Allemagne : ils pouvaient témoigner de leur utilité religieuse et sociale : charge d'âmes, soins donnés aux malades, écoles et autres œuvres civilisatrices et charitables. Leur existence se justifie du point de vue de l'économie et de l'éducation sociales.

Les russes tentaient de réaliser le véritable idéal monastique dans les déserts monastiques (monastères contemplatifs comme le sont en Occident les chartreux). Ce changement important s'élabora peu à peu. Dans les premiers siècles du christianisme en Russie (XIe, XIIe et XIIIe siècles) les monastères établis dans les solitudes étaient rares comparativement aux nombreux monastères des villes et de leurs environs. Petchersk lui même peut être regardé presque comme monastère fondé dans les environs d'une ville. On sait que Petchersk devint plus tard une véritable ville monastique avec quatorze églises et chapelles, toutes plus belles les unes que les autres. Il doit cette splendeur, cette gloire et toute son importance à saint Théodose.

Peu satisfait à Kiev, et ayant appris la renommée de saint Antoine, il se rendit chez lui. « Mon fils, lui dit Antoine, ces cryptes sont un morne séjour de ténèbres et de souffrances, tu es encore jeune, tu ne pourras supporter la vie de chez nous.» — « Vénérable Père, lui répondit Théodose, si tu sais tout, alors tu dois aussi savoir que Dieu m'a conduit à Ta Sainteté. Je resterai ici et j'accomplirai tous tes préceptes. »

Théodose avait alors dix-huit ans. Sa mère, d'un caractère énergique le chercha vainement pendant quatre ans,

jusqu'à ce qu'elle vint enfin à Kiev et y découvrit son refuge. Théodose ne voulait plus la voir. Elle passa trois jours pleurant et suppliant à sa porte, mais elle ne réussit pas à ébranler la résolution de son fils. Alors, elle aussi, renonça au monde et entra dans un monastère de femmes tout près de Petchersk ; elle agissait ainsi pour avoir l'occasion de voir son fils aux grandes fêtes. Tel était l'amour de cette mère !

Théodose dépassait tous les autres moines en fait d'exercices ascétiques, grâce à sa constitution très robuste. Il rendait service à tous les frères, apportait l'eau de la rivière, fendait le bois et se chargeait encore de moudre le blé. Il arrivait toujours le premier à la chapelle, son lieu d'élection ; pendant les longs offices il ne bougeait pas et se tenait debout comme pétrifié. Dans les nuits d'été il quittait les catacombes et tissait à ciel ouvert des habits pour la communauté. Il se mettait à nu le haut du corps et était littéralement sucé par d'innombrables moustiques. Un genre de vie si sévère accompagné d'une humilité angélique et sans bornes lui avait conquis bientôt l'estime de tous et étendait sa renommée bien au delà des frontières de Kiev.

Encore très jeune — il n'avait que vingt-cinq ans, — Théodose devint abbé. Cela seul témoigne de la considération dont il jouissait dans son monastère. Lui qui jusque là servait ses frères dans le silence et l'humilité et qui n'était que poussière sous leurs pieds, apparaît maintenant comme un monarque de la grâce de Dieu et tient son monastère sous une obéissance absolue.

Cet homme grand et simple haïssait tous les signes extérieurs de la dignité. Nous avons déjà parlé de son mépris pour la gloire et la splendeur. D'autre part il possédait l'art de la direction spirituelle plus qu'aucun de ses prédécesseurs. Il surveillait continuellement les frères afin qu'ils ne négligent pas leurs exercices ascétiques.

Pendant la nuit il écoutait à la porte des cellules, et si les moines parlaient entre eux il frappait à leur porte avec son bâton pastoral. Personne n'osait posséder quoique ce fût en propre ; quelque pécule était-il découvert dans la cellule, Théodose le jettait aussitôt au feu. Il n'était pas même permis au moine d'avoir en cellule de l'eau ou du pain ; il ne les trouvait que sur la table du réfectoire commun. Là on était assis en rang d'âge. Il n'était permis de parler qu'en cas de besoin. Les moines ne prenaient de repos qu'accablés de sommeil et encore le faisaient-ils tout habillés et coiffés du bonnet monastique. Pendant la veillée nocturne on devait répéter continuellement la même invocation.

Les monastères de l'Athos étaient considérés comme des modèles classiques. Ce que l'abbé demandait avant tout à sa communauté c'était une obéissance sans borne, sans délibération. Théodose préférait cette obéissance aveugle aux jeûnes, aux mortifications et même à la prière. Toute dérogation, même la plus petite, à ses commandements et à ses préceptes était déclarée péché. Une fois, il arriva que le frère économe donna aux moines à midi le pain qui avait été destiné par l'abbé pour un autre jour. Théodose ordonna de jeter ce pain dans le fleuve et imposa à l'économe négligent une grave peine ecclésiastique. Les moines étaient habitués à faire la volonté de l'abbé jusque dans les choses les plus pénibles. Le portier a une fois refusé l'entrée du monastère au monarque redouté de Kiev luimême, uniquement parce que ce prince était venu à un moment où Théodose avait défendu de laisser entrer les étrangers.

L'influence du Saint s'étendait bien au delà du monastère. Il ne craignait pas de blâmer publiquement les souverains temporels pour leurs actes injustes. Quand le prince Sviatoslav exila son frère de la capitale et lui enleva tous ses droits et ses biens, il fut repris avec impétuosité

par Théodose et appelé dans une lettre « le fratricide Caïn ». Le prince Sviatoslav menaça l'abbé de la prison perpétuelle. « Cela ne fait que me réjouir, répondit l'abbé, ce serait bien pour moi le meilleur parti. Qu'ai-je à craindre ? ai-je à perdre propriétés ou richesses ? Ai-je à me séparer d'enfants ou de frères ? Nous sommes venus au monde tout nus, c'est aussi tout nus que nous le quitterons. » La colère du prince se calma, car le Saint était en trop grande estime chez tous. Quant à Théodose, il ordonna de faire mémoire, dans son monastère, d'Isiaslav exilé comme du grand-duc règnant.

Nous possédons du Saint quelques lettres qui firent grande impression à son époque et qui sont un monument magnifique de la littérature ecclésiastique du XVe siècle. Théodose y combat la superstition et les usages païens ; il condamne aussi sévèrement l'usure et le prêt à intérêt ; en outre il flétrit l'usage de l'alcool, la magie et les autres maléfices contemporains.

Théodose avait défendu à ses moines d'avoir des relations avec le monde qui représentait pour lui le foyer de tous les vices. Le moine ne pouvait ni parler avec les séculiers, ni s'arrêter ou s'asseoir avec eux. Il ne devait regarder personne. Pour ne pas être remarqué, il devait continuer son chemin. Théodose lui-même n'était en rapport avec le monde que par ses œuvres de charité. Il avait érigé à côté du monastère un asile pour les invalides de guerre, les aveugles et les paralytiques, et leur donnait la dîme des revenus du monastère. Chaque samedi il envoyait du linge et du pain dans les prisons. Paysans, bourgeois et marchands avaient souvent recours à son intercession auprès des gouverneurs et des juges ; il leur prêtait volontiers assistance et les autorités de leur côté exauçaient toutes les prières du Saint. On n'entreprenait pas de guerre sans avoir obtenu la bénédiction du monastère des cryptes. L'abbé servait encore de médiateur dans la conclusion de la paix

entre princes ennemis. Bientôt le monastère de Petchersk forma un état dans l'état. De tous les côtés, des donations en terres affluaient au monastère des grottes et l'enrichissaient d'une façon extraordinaire.

Théodose exigeait de ses moines une vie de privations et en donnait lui-même l'exemple. Il passait le carême en austérités. Ordinairement, il prenait congé de la communauté le lundi avant le mercredi des cendres et se retirait dans une grotte, un vrai tombeau, dont le sommet était bouché par de la terre. Là, il vivait dans la solitude complète. Les questions les plus importantes concernant le monastère ne devaient lui être communiquées que le samedi, par un tout petit trou. Il passait ainsi six semaines et rentrait dans la communauté le dimanche des Rameaux, afin de pouvoir jeûner et prier avec ses frères pendant la Semaine sainte.

Sous la conduite du grand Théodose, le monastère de Petchersk compta toute une série d'ascètes renommés. Énumérer tous leurs exploits et les manifestations de leur esprit de foi serait à peu près impossible. Il suffit de noter que dans son zèle sans bornes un des moines, le vénérable Prochor, ne mangeait jamais de pain. Il ramassait une espèce d'herbe, nommée « lebeda », la broyait de sa main et en faisait une espèce de pain. En été Prochor faisait provision de cette herbe pour toute une année. De cette manière il passa sa vie sans avoir jamais mangé ni légumes ni rien de semblable.

Saint Théodose mourut en pleine maturité. Ses forces spirituelles n'étaient nullement usées et promettaient encore beaucoup de travail. Il avait une constitution naturellement forte ; mais elle avait été brisée par des mortifications pénibles.

Peu de temps avant sa mort, en l'an de grâce 1075, Théodose construisit une église dédiée à la Mère de Dieu. D'après une ancienne tradition la Sainte Vierge elle-même serait apparue à quatre architectes grecs de Byzance, leur

aurait ordonné d'aller en Russie et de construire l'église de Petchersk. De même la Mère de Dieu aurait donné, de ses propres mains, son image miraculeuse au monastère. Sur le point de mourir, Théodose pria le prince de Kiev de soustraire le monastère à l'autorité de l'État et des évêques. Comme motif de sa demande il allégua que l'église de Petchersk n'avait pas été fondée par des hommes, mais par Notre-Dame. Cette demande fut agréée et la communauté resta exempte pendant plusieurs siècles.

Désireux d'établir une union étroite entre tous les membres du monastère, Théodose statua que tous ceux qui, de Petchersk, seraient appelés à remplir une fonction importante dans l'Église russe, ne pourraient accepter cette position qu'avec le consentement des moines plus anciens ; ils devraient de plus revenir au monastère dans leur âge avancé, pour y reposer après leur mort. C'est seulement pour ceux-là que le fondateur promit de prier Dieu plus tard. Ainsi les moines de Petchersk, même s'ils étaient revêtus des plus hautes dignités, n'ont jamais perdu le contact avec leur patrie spirituelle. Déjà, en 1225, cinquante évêques étaient sortis du monastère des cryptes ! Quoiqu'ils eussent à remplir leur charge à Moscou, Rostov, Novgorod ou ailleurs, leur esprit se tournait toujours vers Kiev comme vers la Terre promise. Ils observaient la Règle du monastère et la propageaient partout où s'étendait leur influence. Je me souviens d'une lettre de l'archevêque Simon de Vladimir : « Qui ne me connaît, moi, le pauvre Simon, l'Evêque de la fière Eglise de Vladimir et de celle de Souzdal que j'ai créées. Combien de villes et de villages ne possédais-je pas, mais tout ce pouvoir et tout cet honneur je le considère comme du fumier et j'aimerais mieux être un éclat de bois dans le monastère de Petchersk ou être couché dans son auge ou me trouver comme mendiant devant ses portes, j'aimerais mieux passer un jour dans la

maison de la mère de Dieu que des millions d'années dans ce monde pécheur. »

La Règle de saint Théodose se répandit dans toute la Russie. D'innombrables foules venaient en pèlerinage à Petchersk vénérer les reliques du Saint. Cela permit d'unifier les forces spirituelles du peuple et de les concentrer petit à petit. Les chemins de fer et l'abolition de l'esclavage ont multiplié les pèlerinages de façon merveilleuse. A la fin du XIXe siècle Kiev reçut jusqu'à deux cents mille pèlerins. Plus tard le nombre a quintuplé ; Kiev était devenu le premier et le plus important centre de pèlerinage du monde chrétien, peut-être même du monde entier. Certaines années on comptait dans la ville du Dniéper environ un million de pèlerins. L'affluence à certaines fêtes était telle qu'à la fin il n'y avait plus assez de cierges ; les moines vendaient le même jusqu'à cinq fois de suite.

Les temps les plus reculés trouvent comme un écho lointain sous les voûtes élevées du monastère des cryptes à Kiev. Ses tours et ses coupoles dorées regardent avec majesté du haut des collines escarpées du Dniéper. Sous l'abbaye, au delà du fleuve puissant, célébré à l'envi, s'étend une contrée immense et fertile, unie et infinie telle la mer qui se perd dans le lointain ciel bleu, comme l'histoire du monastère lui-même.

Sous ses murs se trouvent les catacombes mornes et lugubres dans lesquelles vivaient les anciens anachorètes, leurs corps y reposent maintenant debouts. De leur niche qui fut autrefois leur habitation et qui est maintenant leur tombeau, ces saints, ces ascètes librement emmurés dans ces grottes rocheuses, tendent aux innombrables fidèles leurs mains à baiser.

Le monastère de la Troïtza, près de Moscou, plus riche en or, perles et pierres précieuses, que tout autre monastère au monde, nous fait revivre le règne moscovite. Ses cam-

panilles massifs se dressent fièrement ; ce sont eux qui résistèrent aux Polonais quand ils étaient maîtres de Moscou, eux encore qui ont protégé Pierre de Grand contre ses Strélitz révoltés.

D'autres monastères à peine moins renommés, Simonov, Donskoï (siège du dernier patriarche), Novospasski, dont les murs brisèrent l'attaque désespérée des Tartares devant les portes de Moscou, Novo-Dievitchi, que Napoléon voulait faire sauter et qui fut sauvé grâce à une vaillante religieuse, St-Georges à Novgorod, l'Ascension à Tver, Solovetsk dans la mer blanche et beaucoup d'autres, à Rostov, Jaroslav, Ouglitch : tous sont entourés de souvenirs glorieux et rappellent d'autres temps, tantôt fiers et glorieux, tantôt lugubres et désastreux ; tels la nuit profonde de la domination des Tartares, le temps d'Ivan le Terrible et les jours présents. Mais le monachisme domine tous les temps et toutes les vicissitudes du peuple russe ; cela provient de ce qu'il n'est ni une institution gouvernementale, ni une fondation, née de la bienfaisance des citoyens riches ou de pensées politiques. Le monachisme russe est le produit du profond sentiment religieux qui anime le peuple. Son génie est un génie populaire, son éclosion un mouvement populaire, dans ses règles se révèle tout le monde caché et religieux de la Sainte Russie. Derrière les murs du monastère, il y a des princes, des gens nobles et de simples paysans, là toute distinction de situation et tout privilège de classe disparaît : un chevalier, un fils de riche marchand, ont à passer par la même école d'obéissance qu'un serf ; un paysan pouvait être higoumène et un fils de boïard accomplir les travaux les plus durs.

Comme les trésors des monastères étaient des biens nationaux, ils furent confisqués par le gouvernement soviétique et employés à des fins politiques. Beaucoup de moines, des centaines de prêtres, vingt-huit évêques, ont

subi la mort du martyre, les autres sont emprisonnés, et l'Église russe orthodoxe jouit maintenant de la faveur inouïe d'être une Église de martyrs et de victimes. L'enveloppe humaine disparaît, ses forces spirituelles se développent dans le combat contre la coalition des puissances antichrétiennes.

Vladimir KOJEVNIKOV.



S. E. LE CARDINAL SCHUSTER, O. S. B., ARCHEVÊQUE DE MILAN.

Son Éminence le Cardinal Schuster.

S'il nous a plu d'élargir ici le compte rendu du *Liber Sacramentorum* de dom Schuster (1) pour en faire un article, ce n'est pas uniquement parce que l'auteur de l'ouvrage en question vient d'être promu archevêque de Milan, mais parce que certains côtés de son activité, par l'œcuménicité dont elle fait preuve, ont rapport avec le but de cette revue. En effet, dans l'œuvre littéraire et scientifique du nouveau Cardinal, l'étude des anciennes institutions de l'Orient, en relation avec celles du monde occidental chrétien, a tenu une place assez grande.

* * *

Alors qu'il était encore jeune moine, dom Schuster avait suivi les traces du célèbre J. B. de Rossi, et s'était mis infatigablement à l'étude de la vieille Rome souterraine. Ce recherches d'archéologie chrétienne, poursuivies toujours tranquillement, ont laissé leur empreinte, non seulement sur le côté scientifique de ses œuvres, mais encore plus sur leur physionomie spirituelle. Au monastère « sacrosaint » (comme disent les Papes) de Saint-Paul-hors-les-Murs, où il a fait ses premières études, et spécialement dans sa chère retraite de Farfa, il devient le disciple du vénérable serviteur de Dieu, dom Placido Riccardi, dont le procès de béatification est en cours. On peut croire que ce double héritage dont il est tributaire n'aura pas été sans influencer profondement le cours de sa vie.

Beaucoup ont pu se rendre compte du progrès de son acti-

---

(1) *Liber Sacramentorum. Notes historiques et liturgiques sur le missel romain.* Tome III. La sainte liturgie de la Septuagésime à Pâques. — Bruxelles. Vromant. — 1929. — 20 × 14. — 294 p. — Alfred Ildephonse. Schuster est né le 18 janvier 1880; il fit profession monastique le 13 novembre 1899, fut ordonné prêtre le 19 mars 1904, élu abbé le 1er avril 1918, promu Cardinal Archevêque de Milan le 15 juillet 1929, et sacré par le Pape le 21 du même mois.

vité extérieure : ses travaux historiques et liturgiques — *Reliquie di arte del monastero di Farfa, Ugo di Farfa, Storia della Badia Imperiale di Farfa, Il Regno di Dio*, et surtout la longue série du *Liber Sacramentorum*, — ses services comme consulteur à la Congrégation des Rites, comme premier Président de l'Institut Oriental, comme Président de la Commission Pontificale d'Art Sacré, et dernièrement, comme Visiteur Apostolique de tous les Séminaires d'Italie.

De son activité intérieure, l'activité en Dieu, le monde ne sait pas grand'chose. Disons seulement qu'il serait regrettable d'introduire dans une vie si bien unifiée les catégories incomplètes d'action et de contemplation : le travail apostolique de dom Schuster n'a été que l'expansion nécessaire de sa vie intérieure. Le monde ignore aussi son labeur d'ordre intime, comme maître de novices et prieur d'abord, comme abbé ensuite ; ses fatigues et ses prédications comme Ordinaire d'un petit diocèse. C'est pourtant là ce qui s'oubliera le moins pour ceux qui l'ont connu de près.

Aujourd'hui l'Ordre bénédictin tout entier, comme a dit le Pape, est honoré par la promotion de Mgr Schuster ; et tout l'Ordre est reconnaissant à Sa Sainteté Pie XI, d'avoir montré une fois de plus que les moines ne sont pas seulement, comme pense le monde, des originaux qui chantent ou collationnent des manuscrits. Et c'est ainsi que dans l'année de notre XIVme Centenaire, cet évènement nous fait saisir sur le vif l'unité profonde de l'histoire de notre Ordre : depuis le premier siècle bénédictin, depuis S. Grégoire et S. Augustin de Cantorbéry, à travers la longue lignée qui les prolonge, Mgr Schuster aura de grands exemples à suivre. Il s'y conformera : ceux qui connaissent de près son passé en sont entièrement convaincus.

* * *

L'ouvrage principal du Cardinal Schuster est le *Liber Sacramentorum. Notes historiques et liturgiques sur le missel*

romain. Il se distingue par la grande simplicité de sa présentation et par la limpidité de son exposé, deux qualités qui l'aideront à atteindre son but : donner au clergé et aux fidèles instruits le moyen de mieux comprendre la liturgie. A un seul point de vue cette simplicité est regrettable ; l'ouvrage, très riche d'érudition, de recherches originales et d'aperçus nouveaux, révèle rarement ses sources. Reconnaissons cependant que le Cardinal a écrit non seulement pour l'intelligence mais aussi pour l'âme religieuse ; de là les commentaires théologiques exquis qui accompagnent l'exposé historique. Étude et prière, voilà la genèse du livre. (1)

Pourquoi le titre *Liber Sacramentorum*, nom qui suggérerait une date antérieure à Charlemagne ? Dom Schuster a voulu commenter la vraie liturgie romaine — vraie, c'est-à-dire originaire de Rome — celle d'avant l'époque carolingienne et les premières infiltrations gallicanes. Son titre est éminemment justifié, car probablement nul mieux que lui ne connaît les antiquités de l'Église romaine — du moins de cette connaissance que Pascal appelait « esprit de finesse », et où il y a place pour le cœur et la vie sentie.

Un autre facteur, de grande importance pour la compréhension de la vieille tradition romaine, est la connaissance des Églises Orientales, telle que la possède dom Schuster (2). On s'en rend compte si on se rappelle que la liturgie romaine primitive était grecque et que, jusque très bas dans

---

(1) « Je me suis donc gardé d'analyser les formulaires eucharistiques avec l'indifférence du critique, qui tient à peine compte de l'archaïsme des documents ; mais j'y ai apporté, au contraire, ce respect tremblant du croyant, qui, en ces pages si divinement sublimes, sent palpiter le cœur de mille générations de Martyrs, de Docteurs et de Saints, qui les ont plutôt vécues qu'imaginées ou récitées.» *Liber sacramentorum*, t. I, préface.

(2) « On ne peut plus douter désormais que les liturgies orientales et occidentales dérivent toutes d'un tronc unique, très ancien, qui forme comme la base et le point d'appui de l'unité catholique dans le culte ecclésiastique. » *Liber Sacramentorum*, t. I, p. 9.

le moyen âge, il y avait à Rome une colonie grecque. Un exemple touchant, cité par l'auteur, soulignera ce caractère œcuménique de la vieille Rome où l'Orient et l'Occident vivaient ensemble.

C'est le rite de la réception des catéchumènes. « Le Pontife commentait successivement les premiers versets des quatre évangiles, selon l'ordre dans lequel ils avaient été lus par les diacres, puis il expliquait le Symbole de la Foi, ignoré jusqu'alors des nouveaux aspirants. Le discours terminé, un acolyte tenant dans ses bras un des enfants grecs, très nombreux à Rome durant la période byzantine, se présentait au Pape. Le Pontife demandait : « *Qua lingua confitentur Dominum nostrum Jesum Christum ?* » — « *Graece* ». — « *Annuntia fidem illorum* ». — et l'acolyte chantait : « πιστεύω εἰς ἕνα », au nom des enfants byzantins, fils de hauts fonctionnaires impériaux. Un autre acolyte faisait la même cérémonie pour les enfants latins ; puis le Pape, après un bref exorde, enseignait aux catéchumènes l'oraison dominicale. » (1)

Où pourrait-on trouver un meilleur exemple de cette unité et de cette diversité sous un même Pasteur, qui sont le propre de l'Église catholique ? Unité et diversité qui seront encore plus apparentes quand on y aura ramené les chrétientés séparées.

Ce seul exemple aura montré comment des études de ce genre nous permettent de mieux apprécier l'héritage que nous recevons de la Rome d'autrefois, et nous font comprendre, parmi d'autres idées fondamentales du catholicisme, comment se réalise idéalement la communion de toutes les Églises dans l'œcuménicité de l'Église romaine.

Ces idées, si profondément catholiques, ne sont pas traitées *ex professo* dans cette étude de la vie religieuse antique, mais elles en découlent nécessairement. Expliquons notre

(1) *Liber sacramentorum*, t. III, p. 15.

pensée. En nous replongeant dans l'atmosphère d'une des plus belles périodes de l'Église -- époque où la liturgie semble être l'expression toute spontanée et vitale d'une réalité vécue, sans rien d'imposé ni de factice -- cette étude fait œuvre utile d'assainissement ; elle nous rend conscients d'une certaine hiérarchie des valeurs à admettre dans les traditions que charrient jusqu'à nous les grands courants de la vie catholique. En descendant dans ces catacombes et dans ces cryptes, on retrouvera les fondements sur lesquels l'édifice actuel est bâti, et, notons-le bien, ce n'est pas là une leçon d'archéologie mais plutôt d'architecture spirituelle. On découvrira ainsi le *substratum* essentiel de la vie catholique de tous les âges ; une vie, privée il est vrai de l'apport des grands philosophes scolastiques, mais qui est quand même le fondement sur lequel ils ont bâti leur forteresse ; une vie dégagée aussi des fioritures, des localismes et naïvetés que manifeste parfois l'esprit gothique (1), trop confiant en lui-même et trop ignorant de culture historique, à peine affranchi des ténèbres barbares. On la verra aussi, étrangère à la réaction latine qui a marqué l'esprit de la Contre-Réforme. On a transformé les vieilles basiliques en églises baroques ; mais il suffit de gratter un peu le stuc pour retrouver la simplicité et l'austérité primitives. L'esprit latin a eu libre carrière parce que nous vivions repliés sur nous-mêmes, en état de siège contre les

---

(1) L'exemple suivant laissera entrevoir mieux qu'il ne démontrera l'idée que nous voulons exprimer : « Heureusement les rigides principes dont s'inspirèrent les papes de la seconde moitié du XVI[e] siècle, débarrassèrent le missel romain de beaucoup d'additions, tropes, séquences, collectes et messes du bas moyen âge, qui défiguraient l'harmonie des lignes du grandiose monument liturgique érigé par les Pontifes du IV[e] siècle au VII[e]. On supprima les messes des *auxiliatorum*, celles pour les jugements de Dieu, l'usage de célébrer, aux dimanches de l'année, la messe *de Trinitate* à la place de celle marquée dans le missel, les fêtes des fous, des ânes et autres bouffonneries, qui s'étaient introduites dans le lieu saint ». *Liber Sacramentorum*, t. I, p. 16.

protestants. A ce point de vue, il semble bien que le travail pour le retour des Églises dissidentes, l'essor missionnaire et la cessation de la captivité romaine, trois entreprises qui ont été l'objet d'une préoccupation constante de la part de notre Saint-Père Pie XI, vont en fin de compte nous libérer de toute entrave locale, afin que l'Église paraisse radieuse dans l'universalisme éclatant qui est sa vraie physionomie.

Nous dirions donc que la grande leçon que nous devons tirer de cette lecture est que, toute liberté étant accordée aux catholiques de France, d'Espagne et d'Italie, d'être aussi latins qu'ils désirent l'être, l'Église romaine, centre divinement constitué de la communion ecclésiastique, n'a pas été et ne peut pas être de préoccupations uniquement latines ; elle est, comme l'a répété Benoît XV, ni grecque, ni latine, mais catholique, car elle a « le souci de toutes les Églises de Dieu ».

* * *

Existe-t-il une parenté spirituelle entre la mentalité bénédictine et cet esprit œcuménique reflété par le *Liber Sacramentorum* ? Oui, parce qu'un bénédictin est un homme d'Église, vivant des traditions anciennes et authentiques de l'Église. Il est dommage que le monde ignore souvent que les bénédictins ne font ni une école ni une chapelle à part mais vivent de la grande tradition ecclésiastique — antique et archaïque, si l'on veut, antique comme le Symbole de Nicée, — mais toujours vivante, toujours réelle, la nourriture la plus saine et la plus essentielle de tous les chrétiens de tous les âges. Vivre avec l'Église, intimement et intégralement, voilà l'unique nécessaire de ceux qui veulent être les héritiers de la communauté chrétienne de la première Pentecôte. (1)

(1) Ce *sentire cum Ecclesia* est la note dominante de l'admirable lettre pastorale que le Cardinal a publié le 21 juillet, jour de son sacre. Tout

On comprendra mieux ainsi pourquoi le Saint-Père a invité les bénédictins, dans sa lettre du 21 mars 1924, à coopérer au rapprochement des chrétientés orientales. Les orientaux vivent quasi exclusivement de la grande tradition, qui dérive, avec la nôtre, d'une même origine ; ils ignorent les développements postérieurs, tels que nous les avons vus s'ajouter aux richesses de l'Église latine — *ex thesauris suis nova et vetera.*

Benoît XV a dû suivre la même ligne de pensée en invitant dom Schuster à prendre la présidence de l'Institut Oriental qu'il désirait créer. Quelques mots sur l'origine de cet Institut ne seront pas hors de propos ici.

Les débuts sont toujours pénibles, et le labeur de ceux qui posent les fondements, si méritoire qu'il soit, reste nécessairement caché. L'idée de l'Institut était nouvelle et faisait difficilement son chemin. Notons entre parenthèses que le Pape, l'année passée encore, a jugé nécessaire d'encourager le monde catholique à de plus grands efforts. La première difficulté venait de la mauvaise situation du local. Les élèves étaient peu nombreux et les professeurs difficiles à trouver. Les bénédictins, ayant une organisation cellulaire peu favorable aux entreprises collectives, fournissaient peu d'hommes. L'abbé de St-Paul avait en même temps son monastère à diriger — un vrai dédoublement de travail. Il conclut finalement que les intérêts de l'Institut exigeaient qu'il passât entre les mains d'un Ordre qui pût recruter des éléments de partout. C'est avec l'espérance de voir l'œuvre mieux réussir dans des conditions plus favorables, qu'il a renoncé spontanément à sa tâche.

Notre intention n'est pas d'examiner ici tout le travail accompli si fidèlement par dom Schuster pendant ses trois

---

est à lire dans cette lettre émouvante, où la foi, la piété et la vive tendresse ont un caractère qui rappelle le charme de Newman.

années de présidence. Mais nous croyons devoir dire que les évêques orientaux unis ont pu apprécier sa science profonde et l'esprit vraiment œcuménique qui l'animait, comme un souffle sorti de ce sanctuaire sur la voie Ostienne dont il avait la garde. Ils ont trouvé aussi en lui cet amour et cette vénération qu'il n'a jamais cessé de professer pour les Églises Orientales. Les premiers volumes du *Liber Sacramentorum* sont de cette période ils sont le fruit de l'enseignement qu'il a donné à l'Institut Oriental.

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que plus d'une fois des moines orientaux soient allés à l'abbaye de St-Paul pour se former sous les directions de l'abbé. Dans ce vaste monastère ils ont trouvé non seulement l'hospitalité et l'esprit de fraternité, qui accueillent tout visiteur *ad limina*, mais aussi une grande compréhension de leur idéal. On les a encouragés à vivre de leur propre liturgie, et pour que rien ne manque à la solennité de leurs offices, on a vu l'abbé prendre place parmi eux et réciter les parties réservées au Père de la famille monastique.

Voilà pourquoi la nouvelle de l'élévation de dom Schuster au siège de Milan et à une place élevée dans le collège du Pontife romain, a éveillé des échos sympathiques dans les confins les plus éloignés de l'Orient catholique. Et à Milan, foyer de la vénérable liturgie ambrosienne, qui, même en acceptant l'hypothèse de Duchesne, quant à ses origines gallicanes, est inspirée en grande partie de l'Orient, le Cardinal va trouver de nouveaux liens avec ces Églises Orientales qui lui sont si chères.

Le *Liber Sacramentorum* porte très à propos un fragment de la lettre d'Ignace aux Romains, inscrit comme dédicace à l'Église, *quae praesidet in loco regionis Romanorum, digna Deo, decore digna, universo coetiu charitatis praesidens, digna quae beata praedicetur, Christi habens legem, Patris nomen*. Ces quelques pages que nous avons écrites, auront rempli leur dessein, si elles ont montré comment l'ouvrage du Car-

nal nous amène à pénétrer plus profondément l'esprit de cette Église. Ce que nous devons surtout aimer et chercher en elle, il l'a résumé lui-même encore une fois dans un discours remarquable, prononcé devant Pie XI, à l'occasion du XVIe Centenaire du Concile de Nicée : *Quello che non è altrove, e che in ogni tempo sono venuti a ricercare a Roma Policarpo da Smirne, Abercio da Ieropoli, Giustino dalla Samaria, Atanasio dall'Egitto, Cirillo e Metodio da mezzo gli slavi, Bessarione dalla desolata Bisanzio caduta preda di Maometto II : la « Chiesa eletta », la « Chiesa Madre », la « Preside della cristiana dilezione ».*

C. A. B.

Le Baptême dans le Rit Byzantin selon les livres liturgiques paléoslaves.

VI. — Rituel du saint Baptême.

Le prêtre entre, et revêt un ornement sacerdotal blanc, ainsi que des manchettes ; puis, tous les cierges étant allumés, il prend un encensoir, se rend au baptistère, et l'encense tout autour ; ensuite, ayant rendu l'encensoir, il s'incline.

Alors le diacre dit :

D. : Bénissez, Maître !

Le prêtre à haute voix : Béni soit le règne du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles.

Le Chœur : Amen.

Alors le diacre récite la litanie suivante :

D. : Prions en paix le Seigneur.

Ch. : Seigneur, ayez pitié ! *(Même réponse après chaque invocation)*.

D. : Pour la paix d'en haut, et le salut de nos âmes, prions le Seigneur.

Pour la paix du monde entier, la prospérité des Saintes Eglises divines, et l'unité de tous, prions le Seigneur.

Pour cette sainte maison, et ceux qui y entrent avec foi, piété et crainte divine, prions le Seigneur.

Pour notre Bienheureux Patriarche N..., les vénérables prêtres, les diacres dans le Christ, pour le clergé et le peuple, prions le Seigneur.

Afin que cette eau soit sanctifiée par la force, l'opération et la descente du Saint-Esprit, prions le Seigneur.

Afin que sur elle soit envoyée la grâce de la rédemption, la bénédiction du Jourdain, prions le Seigneur.

Afin que sur cette eau vienne l'opération purificatrice de la Trinité supersubstantielle, prions le Seigneur.

Afin que, par la descente du Saint-Esprit, nous soyons éclairés de la lumière de l'intelligence et de la piété, prions le Seigneur.

Afin qu'elle apparaisse une sauvegarde contre toutes les attaques des ennemis visibles et invisibles, prions le Seigneur.

Afin que celui qui y est baptisé soit digne du royaume incorruptible, prions le Seigneur.

Pour celui qui approche aujourd'hui de la sainte illumination, et pour son salut, prions le Seigneur.

Afin qu'il soit manifesté fils de la lumière et héritier des biens éternels, prions le Seigneur.

Afin qu'il devienne une même plante avec lui, et qu'il participe à la mort et à la résurrection du Christ notre Dieu, prions le Seigneur.

Afin qu'il conserve purs et immaculés, au jour terrible du Christ notre Dieu, l'habit du baptême et les fiançailles de l'Esprit, prions le Seigneur.

Afin que cette eau soit pour lui un bain de régénération, une rémission des péchés, et un habit d'incorruption, prions le Seigneur.

Afin que le Seigneur exauce la voix de notre supplication, prions le Seigneur.

Afin qu'il le délivre, ainsi que nous, de toute affliction, colère et nécessité, prions le Seigneur.

Secourez-nous, sauvez-nous, ayez pitié de nous, et gardez-nous, ô Dieu, par votre grâce.

Faisant mémoire de la toute sainte, toute pure, toute bénie, notre glorieuse Dame Mère de Dieu et toujours Vierge Marie, avec tous les Saints, recommandons-nous nous-mêmes et les uns les autres, et toute notre vie, au Christ, notre Dieu.

Ch. : A Vous, Seigneur.

Pendant que le diacre récite ces invocations, le prêtre dit secrètement, pour lui-même, cette prière :

O Dieu de clémence et de miséricorde, qui scrutez les cœurs et les reins, et qui seul connaissez les secrets des hommes, — car rien n'est caché en votre présence, mais tout est nu et découvert à vos yeux, — ne me prenez pas en aversion et ne détournez pas de moi votre face, mais ne regardez pas mes péchés en cette heure, ô Vous qui ne considérez pas les péchés des hommes à cause de la pénitence. Lavez mon impureté corporelle et mon impureté spirituelle, et sanctifiez-moi tout entier

par votre puissance toute-parfaite et invisible, et par votre droite spirituelle, afin que, prêchant aux autres la liberté, et l'accordant par la foi parfaite de votre amour inexprimable pour les hommes, je ne sois pas moi-même méprisé comme un esclave du péché, et que je ne m'en retourne pas humilié, ô Seigneur, qui seul êtes bon et ami des hommes ; mais envoyez-moi la force d'en haut, et fortifiez-moi pour le service de votre grand et céleste sacrement que je vais accomplir : reproduisez l'image de votre Christ dans celui qui veut renaître par mon indignité, édifiez-le sur le fondement de vos apôtres et de vos prophètes, et ne le renversez pas ; mais plantez-le comme une plante de vérité dans votre Sainte Eglise catholique et apostolique, et ne l'arrachez pas, afin qu'il croisse dans la piété, et qu'ainsi votre nom soit glorifié, le nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, maintenant et toujours et aux siècles des siècles. Amen.

Il est à remarquer qu'ici le prêtre n'élève pas la voix, mais dit « Amen » à voix basse.

Ensuite il dit la prière suivante à haute voix :

Vous êtes grand, Seigneur, et vos œuvres sont merveilleuses, et aucune parole ne pourra suffire à chanter vos merveilles. (3 *fois.*)

Car c'est Vous qui, par votre volonté, avez amené toutes choses du néant à l'existence ; Vous soutenez la création par votre puissance, et par votre providence Vous gouvernez le monde. Vous qui avez fait la nature des quatre éléments, Vous avez couronné des quatre saisons le cycle de l'année ; devant Vous tremblent toutes les puissances spirituelles ; Vous êtes chanté par le soleil, Vous êtes loué par la lune, les étoiles sont auprès de Vous, la lumière Vous écoute, les abîmes tremblent devant Vous, et les sources Vous obéissent ; Vous avez étendu le ciel comme une tente, et Vous avez fixé la terre sur les eaux, Vous avez entouré la mer de sable, et Vous avez répandu l'air pour la respiration ; les Puissances angéliques Vous servent, et les chœurs des Archanges Vous adorent ; les Chérubins aux yeux nombreux et les Séraphins à six ailes qui se tiennent et volent autour de Vous, se voilent par crainte de votre gloire inaccessible. Car Vous êtes un Dieu indescriptible, sans principe, et inexprimable; Vous êtes venu sur la terre, ayant pris la forme d'un esclave, et étant devenu semblable aux hommes. Car,

Seigneur, à cause des entrailles de votre miséricorde, Vous n'avez pas pu supporter de voir le genre humain tourmenté par le démon, mais Vous êtes venu, et Vous nous avez sauvés. Nous confessons la grâce, nous proclamons la miséricorde, et nous ne cachons pas le bienfait. Vous avez délivré la nature de notre race, Vous avez sanctifié les entrailles virginales par votre naissance. Toute la création Vous chante quand Vous apparaissez. Car Vous, notre Dieu, Vous êtes apparu sur la terre, et Vous avez vécu parmi les hommes ; Vous avez sanctifié les eaux du Jourdain, ayant envoyé du ciel votre Esprit Saint, et Vous avez écrasé les têtes des serpents qui avaient là leurs nids.

Vous donc, ô Roi qui aimez les hommes, venez maintenant aussi, par l'effusion de votre Saint-Esprit, et sanctifiez cette eau. (3 *fois.*)

Et donnez-lui la grâce de la rédemption, la bénédiction du Jourdain. Faites qu'elle soit source d'incorruption, don de sanctification, rémission des péchés, guérison des maladies, perdition complète des démons ; qu'elle soit inaccessible aux puissances ennemies, remplie de la force des anges, que tous ceux qui conspirent contre votre créature la fuient. Car, Seigneur, j'ai invoqué votre nom admirable et glorieux, et terrible pour ceux qui Vous résistent.

Et il fait trois fois le signe de la croix sur l'eau, en y plongeant les doigts, et soufflant sur elle il dit :

Que sous le signe de l'image de votre croix soient brisées toutes les puissances adverses. *(3 fois.)*

Nous Vous prions, Seigneur, que tout fantôme aérien et invisible s'éloigne de nous, que le sombre démon ne se cache pas dans cette eau, et que l'esprit malin n'y descende pas avec celui qui doit être baptisé, causant l'obscurcissement des idées et la révolte des pensées. Mais Vous, Seigneur de toutes choses, faites que cette eau soit une eau de salut, une eau de sanctification, une purification de la chair et de l'esprit, un relâchement des liens, une rémission des péchés, une illumination des âmes, un bain de régénération, un renouvellement de l'esprit, un don d'adoption filiale, un don d'incorruption, une source de vie. Car Vous avez dit, Seigneur, lavez-vous et vous serez purs, enlevez l'iniquité de vos âmes. Vous nous

avez donné d'en haut la régénération par l'eau et l'Esprit. Manifestez-Vous également, Seigneur, dans cette eau, et accordez que celui qui doit être baptisé en elle soit transformé, qu'il dépose le vieil homme corrompu par les appâts de la concupiscence, et qu'il se revête d'un nouvel homme, qui est renouvelé selon l'image de Celui qui l'a créé, afin que, devenu par le baptême une même plante avec Vous par la conformité à votre mort, il le devienne aussi par la conformité à votre résurrection, et qu'ayant conservé le don de votre Saint-Esprit, et fait fructifier le dépôt de la grâce, il reçoive le prix de la vocation céleste, et soit compté parmi les premiers-nés qui sont inscrits dans les cieux, en Vous, ô notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ. Car à Vous revient la gloire, la puissance, l'honneur et l'adoration, ensemble avec votre Père sans principe, et votre saint et bon et vivifiant Esprit, maintenant et toujours et aux siècles des siècles.

Ch. : Amen.

P. : La paix soit avec tous.

Ch.. : Et avec votre esprit.

D. : Inclinez vos têtes devant le Seigneur.

Ch. : A Vous, Seigneur.

Et le prêtre souffle trois fois dans le récipient d'huile, et il le bénit trois fois le diacre le tenant et disant :

D. : Prions le Seigneur.

Et le prêtre dit la prière :

Seigneur Maître, Dieu de nos Pères, Vous qui avez envoyé, à ceux qui se trouvaient dans l'arche de Noé, une colombe portant dans le bec un rameau d'olivier, signe de la réconciliation et de la délivrance du déluge ; Vous qui par eux avez figuré le mystère de la grâce, et qui avez fourni le fruit de l'olivier pour l'accomplissement de vos saints mystères ; Vous qui, par ces mystères, avez rempli de l'Esprit Saint ceux qui étaient sous la loi, et avez perfectionné ceux qui étaient sous la grâce ; Vous-même, bénissez aussi cette huile par la force, et l'opération et la descente de votre Saint-Esprit, afin qu'elle devienne une onction d'incorruptibilité, une armure de vérité, un renouvellement de l'âme et du corps, une expulsion de toute opération diabolique, une immunité contre tous les maux, pour ceux qui

avec foi s'en oindront, ou en goûteront, à votre gloire, et à celle de votre Fils unique, et de votre très saint, et bon, et vivifiant Esprit, maintenant et toujours et aux siècles des siècles.

Ch. : Amen.

D. : Attention.

Le prêtre chantant trois fois l'« Alleluia » avec le peuple, verse trois fois de l'huile dans l'eau, en forme de croix. Puis il chante à haute voix :

Béni soit Dieu qui éclaire et sanctifie tout homme venant dans le monde, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles.

Ch. : Amen.

Alors on présente celui qui doit être baptisé, et le prêtre, prenant de l'huile avec deux doigts, trace le signe de la croix sur le front, sur la poitrine, et entre les épaules, en disant (pour l'onction sur le front) :

Le serviteur de Dieu, N., est oint de l'huile de l'exultation, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Et il trace le signe de croix sur la poitrine, et entre les épaules ; et pour la poitrine il dit :

Pour la guérison de l'âme et du corps.

Et sur les oreilles :

Pour l'ouïe de la foi.

Sur les mains :

Vos mains m'ont créé, et elles m'ont formé.

Et sur les pieds :

Afin qu'il marche dans la voie de vos préceptes.

Et lorsque tout le corps est oint, le prêtre le baptise en le tenant debout et tourné vers l'Orient, disant :

Le serviteur de Dieu, N., est baptisé.

Au nom du Père. Amen.

Et du Fils. Amen.

Et du Saint-Esprit. Amen.

Maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Et à chaque invocation il le plonge dans l'eau et le relève.

Après le baptême, le prêtre se lave les mains, en chantant avec le peuple le psaume 31 :

Heureux ceux à qui les iniquités sont remises, et à qui les

péchés sont pardonnés. Heureux l'homme à qui le Seigneur n'impute pas le péché, et dans la bouche duquel il n'y a pas de fraude. Tant que je me suis tu, mes os ont vieilli, je gémissais toute la journée. Car nuit et jour votre main s'appesantissait sur moi, je me retournais dans la douleur lorsque l'épine m'humiliait. J'ai reconnu mon iniquité, et je n'ai pas caché mon péché. J'ai dit : Je confesserai contre moi-même mon injustice au Seigneur, et Vous avez remis l'impureté de mon cœur. C'est pourquoi tout homme pieux Vous prie en temps favorable ; dans l'inondation des grandes eaux elles n'approcheront point de lui. Vous êtes mon refuge dans la tribulation qui m'enveloppe ; Vous êtes ma joie : délivrez-moi des eaux qui m'environnent. Je vous instruirai et je vous conduirai sur la voie sur laquelle vous avancerez, je fixerai sur vous mes yeux. Ne soyez pas comme le cheval et le mulet qui n'ont pas d'intelligence, et que vous bridez par le mors et le frein, afin qu'ils ne s'approchent pas de vous. Beaucoup de douleurs sont pour les méchants, mais la miséricorde entoure celui qui espère dans le Seigneur. Justes, réjouissez-vous dans le Seigneur, et soyez dans l'allégresse, et louez-le, vous tous qui êtes droits de cœur.

Ce psaume est dit en entier trois fois.

Et en revêtant le baptisé des habits, le prêtre dit :

Le serviteur de Dieu, N., est revêtu de l'habit de la vérité, au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Et on chante le tropaire suivant :

Vous m'avez donné un habit lumineux, Vous qui Vous revêtez de la lumière comme d'un vêtement, ô Christ notre Dieu plein de miséricorde.

Et lorsqu'il est habillé, le prêtre prie en disant l'oraison suivante :

Soyez béni, Seigneur tout-puissant, source des biens, soleil de vérité, lumière de salut, Vous qui, par l'apparition de votre Fils unique et notre Dieu, avez brillé pour ceux qui étaient dans les ténèbres ; Vous qui avez donné à notre indignité une purification bienheureuse dans l'eau sainte, et une sanctification divine dans l'onction vivifiante ; Vous qui, maintenant encore, avez daigné faire renaître votre serviteur nouvellement illu-

miné par l'eau et l'esprit, et lui avez donné la rémission des péchés volontaires et involontaires ; Vous-même, Seigneur, Roi universel et miséricordieux, donnez-lui aussi le sceau du don de votre saint et tout-puissant et adorable Esprit, et la communion du Saint Corps et du Vénérable Sang de votre Christ ; conservez-le dans votre sanctification, fortifiez-le dans la vraie foi, délivrez-le du malin et de toutes ses œuvres, et conservez son âme, par votre crainte salutaire, dans la pureté et la vérité, afin que, Vous étant agréable en toute œuvre et en toute parole, il devienne fils et héritier de votre céleste royaume.

Élevant la voix :

Car vous êtes notre Dieu, un Dieu qui a pitié et qui sauve, et à Vous nous rendons gloire, au Père, au Fils, et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles.

Ch. : Amen.

VII. — Rituel de la confirmation.

Et après la prière, il oint le baptisé avec le saint chrême, en faisant le signe de la croix sur le front, les yeux, les narines, la bouche, les deux oreilles, la poitrine, les mains et les pieds, en disant :

Sceau du don du Saint-Esprit. Amen.

Puis le prêtre fait avec le parrain et l'enfant le tour du baptistère, et on chante :

Vous tous, qui avez été baptisés dans le Christ, vous avez été revêtus du Christ. Alleluia. (3 *fois.*)

Puis le Prokimen (Verset) :

Le Seigneur est mon illumination et mon Sauveur, qui craindrai-je ?

℣. : Le Seigneur est le défenseur de ma vie ; de qui aurai-je peur ?

Puis la lecture de l'épître aux Romains, le passage 91 (*chap.* 6, *v.* 3-11) :

Frères, nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés. Nous avons donc été ensevelis avec lui par le baptême en sa mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, de même

nous aussi nous marchions en nouveauté de vie. En effet, si nous sommes devenus une même plante avec lui par la conformité à sa mort, nous le serons aussi par la conformité à sa résurrection, sachant que notre vieil homme a été crucifié avec lui, afin que le corps du péché fût détruit, pour que nous ne soyons plus esclaves du péché ; car celui qui est mort est libre du péché. Or, si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivrons aussi avec lui, sachant que le Christ ressuscité des morts ne meurt plus ; la mort n'a plus de pouvoir sur lui. Car il est mort, et c'est pour le péché qu'il est mort une fois pour toutes ; il est revenu à la vie, et c'est pour Dieu qu'il vit. Ainsi vous-mêmes, regardez-vous comme morts au péché, et comme vivants pour Dieu en Jésus-Christ.

P. : La paix soit avec toi.

D. : Sagesse ! Attention !

Le lecteur : Alleluia.

D. : Sagesse ! Debout ! Écoutons le saint Évangile !

P. : Lecture du saint Évangile selon Matthieu.

D. : Attention !

Le prêtre lit le passage 116 *de saint Matthieu* (*chap.* 28, *v.* 16-20).

En ce temps-là, les onze disciples allèrent en Galilée, sur la montagne que Jésus leur avait désignée. Quand ils le virent, ils se prosternèrent devant lui. Mais quelques-uns eurent des doutes. Jésus, s'étant approché, leur parla ainsi : Tout pouvoir m'a été donné dans le ciel et sur la terre. Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, leur apprenant à observer tout ce que je vous ai prescrit. Et voici, je suis avec vous tous les jours, jusqu'à la fin du monde. Amen.

Puis le diacre dit la litanie suivante :

D. : Ayez pitié de nous, Seigneur, selon votre grande miséricorde, nous Vous en prions, écoutez-nous et ayez pitié de nous.

Ch. : Seigneur, ayez pitié. *(3 fois après chaque invocation.)*

Prions encore pour notre très pieux souverain, pour sa puissance, sa victoire, sa conservation, sa santé, son salut, et en particulier pour que le Seigneur, notre Dieu, l'aide, et combatte

avec lui en tout, et soumette à ses pieds tout ennemi et adversaire.

Prions encore pour notre très saint Patriarche (*ou* Archevêque, *ou* Métropolite, *ou* Evêque). N., et pour tous nos pères dans le Christ.

Prions encore pour la rétribution, la vie, la paix, la santé, le salut, et la rémission des péchés du serviteur de Dieu, N., le parrain.

Prions encore pour le serviteur de Dieu, N., nouvellement éclairé.

Afin qu'il soit conservé dans la foi d'une confession pure en toute honnêteté, et dans l'accomplissement des préceptes du Christ tous les jours de sa vie.

P. : Car Vous êtes un Dieu bon et ami des hommes, et à Vous nous adressons la glorification, au Père, au Fils, et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles.

Ch. : Amen.

P. : Gloire à Vous, ô Christ Dieu, notre espérance, gloire à Vous!

Ch. : Gloire au Père, et au Fils, et au Saint-Esprit, maintenant et toujours, et aux siècles des siècles. Amen.

Seigneur, ayez pitié. (3 *fois*.)

Bénissez !

Et le prêtre fait le renvoi.

D. P. O.

Chronique de l'Orthodoxie Russe.

I. EN RUSSIE.

I. — L'ÉGLISE PATRIARCALE.

73. — L'Opposition.

Voskresnoié Tchténié (1929, nos. 5,6,10,11a,15,17,20,24,28) retrace l'histoire du schisme provoqué par la célèbre déclaration du métropolite Serge du 16-29 juillet 1927. Sans en reprendre tous les détails, en grande partie déjà connus de nos lecteurs (Irénikon, III, pp. 345, 410 ; V, pp. 272-273, 409-412, 535-539 ; VI, chronique nos, 2, 3, 30), il nous paraît intéressant de résumer les thèses des adversaires, sans toutefois perdre de vue que les sympathies du V. T. sont acquises à l'opposition.

De part et d'autre, on se réclame du métropolite Pierre, *locum tenens*, exilé en Sibérie, détenteur d'une autorité suprême mais forcément inopérante. Il lui suffirait d'intervenir pour pacifier son Eglise. Une autre solution serait possible. Suivant les articles 8, 10 et 12 des Constitutions du sacré Concile de l'Eglise orthodoxe russe (1917-1918) les évêques peuvent, selon une procédure déterminée, démettre leur chef hiérarchique infidèle aux canons et à ses devoirs. Or tel est le cas du métropole Serge aux yeux des évêques de l'opposition, scandalisés (à tort peut-être, mais toujours par zèle pour la pureté de l'orthodoxie, comme s'exprimait en décembre 1927 le métropolite Joseph de Léningrad) par son loyalisme à un pouvoir politique athée.

Parmi les nombreux griefs dont on l'incrimine, citons-en deux. Le gouvernement soviétique aurait défendu de faire mémoire du métropolite Pierre dans les églises ; Mgr Serge, en s'y soumettant, violerait l'article 15 des Constitutions déjà mentionnées. (Il est curieux de noter que Mgr Serge fait valoir le même argument contre ses adversaires, qui ne veulent pas le placer dans leurs diptyques). En outre, au dire d'un évêque ukrainien exilé aux Solovki, le concile de 1917-1918 aurait assuré la liberté po-

litique des fidèles. Le correspondant du V. T. avoue ne pas avoir pu contrôler l'authenticité de cette assertion dans les documents officiels, mais croit pouvoir affirmer que l'absence même d'une tel article aux *Acta* n'en prouverait pas l'inexistence ; elle manifesterait seulement le souci de tenir secrète une déclaration compromettante à cette époque troublée.

Exilés et interdits, les évêques antisoviétiques ne se rendent pas ; ils prétendent garder cette position intransigeante tant que l'une des deux éventualités ne se produira pas : la démission du métropolite Serge ou la suppression du « memento » du gouvernement bolchévique et d'autres irrégularités, et le rétablissement des prières pour les détenus politiques. L'archevêque Séraphim d'Ouglitch (province de Iaroslavl), un des prédécesseurs de Mgr Serge à la fonction de remplaçant du métropolite Pierre, relégué au monastère de Bounitch près de Mohilev, a lancé une proclamation à tous les membres de l'Eglise russe. Afin de tranquilliser les consciences timorées, il y déclare nuls les interdits prononcés par Mgr Serge, félicite les orthodoxes restés fidèles à la vraie hiérarchie et regrette d'avoir contribué par excès de confiance à l'élévation de celui-ci au poste qu'il occupe depuis 1927. Cette responsabilité lui pèse et le détermine à se porter « à la défense de la vérité chrétienne et de la liberté intérieure de l'Eglise ». A la suite de cette démarche, le gouvernement soviétique a fait emprisonner Mgr Séraphim.

74. — Décroissance des dissidents.

Les fidèles orthodoxes reviennent à l'Eglise Patriarcale (qui, pour nous, comprend aussi bien les partisans de Mgr Serge que ses adversaires, leurs dissensions ne concernant pas la doctrine) et abandonnent l'Eglise synodale et d'autres organismes religieux révolutionnaires. Quant aux « rationalistes », promoteurs des réformes libérales, ils tendraient de plus en plus vers l'athéisme. Tikhonisme et athéisme sont donc les deux pôles qui attirent les « obnovlentsy » et dépeuplent leurs Eglises.

N. Z. écrit à ce propos (*Antireligioznik*, 1929, 7, p. 26) « Le mouvement rénovateur chez les croyants de toute sorte s'orientait vers les couches les plus conscientes de la population ;

maintenant il n'a plus sur quoi s'appuyer, parce que les couches les plus conscientes des travailleurs se dirigent vers les rangs de l'union des bezbojniks. »

75. — Union.

Nous empruntons au *Tserkovnyi Viestnik zapadno-évropeïskoï-éparkhii*, juin 1929, deux documents officiels qui préparent la réconciliation entre l'Eglise orthodoxe patriarcale de Russie et les Vieux-Croyants.

Actes du Siège patriarcal de Moscou.

Acte ayant rapport à la levée des anathèmes prononcés par le Concile de 1666-1667.

Édit du Synode patriarcal provisoire du 28 avril 1929, N° 1373.

A Sa Grandeur le Métropolite Euloge.

N° 1373.

Le Remplaçant du Gardien du trône patriarcal et son Synode patriarcal provisoire ont entendu un projet verbal du dit Remplaçant conçu en ces termes : « La question de la levée des anathèmes du Concile de 1666-1667 est, peut-on dire, mûrie depuis longtemps dans la conscience de notre Église. Déjà, aux assises préconciliaires de 1906, il a été proposé de résoudre cette question par l'affirmative. La commission compétente du Concile local de 1917-1918 arriva à la même conclusion et composa même un projet d'arrêté conciliaire au sujet de la levée ; seules les questions d'ordre extérieur et administratif l'empêchèrent de faire du projet un arrêté définitif. Maintenant que le Vieux-Ritualisme subit des transformations extérieures et que les Vieux-Ritualistes modifient leur attitude envers l'Église patriarcale, la nécessité de l'abrogation des anathèmes apparaît encore plus évidente et plus pressante. Attendre à cet effet un nouveau concile local équivaudrait presque au refus de résoudre la question. L'unique issue serait de la résoudre dans le synode et d'inviter les autres évêques à acquiescer à la décision synodale par lettre (conformément au canon 4 du premier Concile Œcuménique). Il y a justement parmi les membres du Synode, sa Grandeur le Métropolite de Saratov qui a pris une part active dans la discussion au sujet des anathèmes, tant aux assises préconciliaires que dans la section du synode local ; il y avait même été élu rapporteur au Concile du projet élaboré sur la durée des anathèmes. Je me suis adressé à Monseigneur le Métropolite en le priant de rédiger un projet d'arrêté synodal sur cette question, et Monseigneur ayant sous la main une copie du projet conciliaire,

« composé conformément à ce dernier une décision en forme d'« acte ». C'est elle, qu'après avoir soumise à ma rédaction, je propose à l'examen du Synode. » Par leur arrêté du 24 avril 1929 Nº 59, ils ont statué d'approuver : 1) le projet de l'« acte » composé par le Métropolite de Saratov et, après sa signature par les Éminents Remplaçant et Membres du Synode, d'en communiquer une copie aux Ordinaires diocésains, en les invitant à l'examiner conjointement avec d'autres évêques qui pourraient séjourner à leurs côtés, et, après examen, de communiquer au Remplaçant, à la date du premier juin, leur avis sur la ratification ou le rejet de l'« acte. 2) Si la plupart des Éminents Pasteurs suprêmes se prononçaient pour la ratification de l'« acte », — de considérer la question de la levée des anathèmes conciliaires comme résolue affirmativement par décision conciliaire et de mettre cette décision à exécution.

En vue de quoi cet édit est envoyé à votre Grandeur avec une copie de l'« acte ».

28 avril 1929.

Le Remplaçant du Gardien du trône patriarcal Serge, Métropolite de Nijni-Novgorod.

(L. † S.)

L'administrateur du Sacré Synode patriarcal Pitirime, Évêque de Volokolamsk.

Acte des Pasteurs suprêmes de la Sainte Église orthodoxe présidée par le Patriarcat de Moscou.

Sous le pieux règne des Patriarches russes, fut entreprise la correction des livres liturgiques ainsi que la conformation des rubriques et rites de l'Église russe aux rubriques et rites de l'Église orientale.

Entreprise par le Conseil général des Pasteurs suprêmes et des autres Pasteurs et avec le bénédiction des Patriarches orientaux, cette correction donna lieu cependant à un schisme dans l'Église russe, celui des Vieux-Ritualistes, qui divise depuis trois siècles le peuple russe fidèle et constitue l'objet d'une profonde douleur et d'une sollicitude maternelle pour notre Sainte Église. Dans la personne de ses Pasteurs suprêmes les plus éclairés, notre Sainte Église a fait des efforts pour écarter les obstacles à la guérison du schisme, ainsi que toutes les prétendues causes et toutes les occasions qu'on aurait cru avoir de l'accuser de mépris pour les vieux rites en eux-mêmes et d'hostilité envers leurs pieux zélateurs. Ainsi notre Sainte Église a béni le libre emploi des livres liturgiques, des rubriques et des rites de l'époque patriarcale, qui sont si chers aux cœurs des Vieux-Ritualistes et ne contiennent rien d'essentiellement opposé à l'Orthodoxie.

Cette reconnaissance de l'orthodoxie des vieux rites et de leur emploi salutaire en union et en communion avec la Sainte Église, s'est manifestée d'une façon spécialement claire dans l'édition, faite au nom de l'Église, de l'« Admonition » (de l'Église catholique orthodoxe, 1765) et dans l'« Édinovérie » (union dans la foi).

L'établissement de l'« Édinovérie » exprimait d'une part la plénitude de l'amour de l'Église pour les Vieux-Ritualistes, et d'autre part sa vraie pensée sur la constitution de leur vie religieuse et ecclésiastique.

En acceptant dans sa communion les Vieux-Ritualistes sans violer en rien leur forme religieuse et ecclésiastique, notre Sainte Église a témoigné par le fait même qu'Elle reconnaissait les livres liturgiques et les rites si chers aux Vieux-Ritualistes comme non-contraires en eux-mêmes à l'Orthodoxie, et leurs adhérents pour des enfants véritables et non pour des étrangers ou des nouveaux-venus.

Comme les zélateurs du Vieux-Ritualisme rendaient l'Église orthodoxe responsable des blâmes dont les vieux rites étaient l'objet dans les anciens ouvrages de polémique, une « Explication » fut publiée au nom de l'Église en 1886 (édition du Saint Synode). Il était dit dans cette « Explication » que l'Église orthodoxe déclare les blâmes des vieux rites, contenus dans les ouvrages de polémique dirigés contre le schisme dans le passé, comme n'engageant que la responsabilité personnelle des auteurs de ces ouvrages. Elle-même ne partage, ni confirme ces sentiments et ces expressions.

Aujourd'hui, Nous, Pasteurs suprêmes de la Sainte Église orthodoxe, aussi bien ceux qui se sont réunis ici à Moscou, sous la présidence du Remplaçant du Gardien du trône patriarcal, que les absents de corps mais non d'esprit (I Corinth. V, 3. cfr. premier Concile œcum., can. 4), — en accord d'ailleurs avec les voix et les jugements des anciens Pasteurs orthodoxes de tout degré et d'autres ouvriers sur le champ du Christ, voix qui s'étaient fait entendre depuis longtemps dans notre société ecclésiastique orthodoxe et s'exprimèrent enfin officiellement : a) dans l'arrêté de la commission spéciale de la sixième section des assises préconciliaires de 1906 ; b) et, fait capital, dans l'arrêté de la section du Concile local de l'Église orthodoxe pan-russe de 1917-18, concernant l'Edinovérie et le Vieux-Ritualisme ; — dans les mêmes intentions de guérir les schismes ecclésiastiques occasionnés par les vieux rites, et pour le parfait apaisement de ceux qui, en communion avec l'Église et avec sa bénédiction, pratiquaient et pratiquent les dits rites, nous avons jugé et défini :

1° Nous partageons et confirmons l'avis émis au nom de la Sainte Église russe dans le livre « Admonition », dans l'« Explication »

du Saint Synode et dans la définition des Pasteurs suprêmes du Concile réuni dans la ville gardée de Dieu, Kazan, en l'année du Seigneur 1885, au sujet des livres liturgiques et rites chers aux Vieux-Ritualistes.

2° En particulier, nous reconnaissons comme orthodoxes les livres liturgiques imprimés sous les cinq premiers Patriarches russes ; nous reconnaissons comme salutaires dans leur signification interne et dans la communion avec la Sainte Église les rites ecclésiastiques saintement conservés par beaucoup d'orthodoxes d'« édinovertsi » et de Vieux-Ritualistes ; nous reconnaissons comme porteur de grâce et de salut dans la communion de la Sainte Église, le signe de croix fait avec deux doigts étendus à l'image de la Sainte Trinité et des deux natures de Notre-Seigneur Jésus-Christ, rite qui se pratiquait sans aucun doute dans l'Église de l'ancienne époque.

3° Les expressions de blâme concernant, en quelque façon que ce soit, les vieux rites, et surtout le signe de croix fait avec deux doigts étendus, partout où on les trouve et émises par n'importe qui, nous les rejetons et les déclarons nulles.

4° Les censures suivies d'anathèmes prononcées par le Patriarche d'Antioche Macaire et confirmées par la suite par le Métropolite serbe Gabriel, le métropolite de Nicée Grégoire et le métropolite de Moldavie Gédéon en février 1656 et par les Pasteurs de l'Église russe réunis en concile le 23 avril 1656 ; également les décisions anathématisantes du Concile de 1666-1667 qui furent une pierre d'achoppement pour beaucoup de zélateurs de la piété et qui menèrent au schisme dans notre Sainte Église, — suivant l'exemple donné par ce même Concile de 1666-1667 qui abrogea les anathèmes du Stoglavi Sobor, et par le pouvoir de lier et de délier qui nous est donné par le tout Saint et Vivifiant Esprit, nous les supprimons, les anéantissons et les déclarons non avenues.

5° Attendu que les anathèmes susdits ont été imposés avec le concours des Patriarches orientaux et d'autres Pontifes des Églises locales, nous chargeons le Remplaçant du Gardien du trône patriarcal ou celui qui, avec lui, présidera la hiérarchie orthodoxe du Patriarcat de Moscou, d'adresser aux Patriarches et autres Présidents des Églises orthodoxes locales et autocéphales une encyclique, afin qu'ils acceptent fraternellement et en union de pensées notre présente définition et la confirment de leur consentement.

Que le Dieu de la paix, par sa miséricorde ineffable et ses voies impénétrables, adoucisse nos cœurs malades de dissensions, qu'Il guérisse la plaie du schisme, qui attriste jusqu'à présent tous les vrais fils de la Sainte Église, et qu'Il réunisse à nouveau ce qui est séparé afin que s'accomplissent les prières de son Fils

bien-aimé, de notre Sauveur et Seigneur : « Ut omnes unum sint, sicut tu Pater in me, et ego in te... ut credat mundus, quia tu me misisti » (Io. XVII, 21). Fiat, fiat. Amen.

23-10 avril 1929, ville de Moscou.

L'original est signé : le Remplaçant du Gardien du trône patriarcal, l'humble SERGE, par la grâce de Dieu, Métropolite de Nijni-Novgorod.

Les membres du Sacré Synode patriarcal : l'humble SÉRAPHIM, par la grâce de Dieu, Métropolite de Saratov ;
l'humble INNOCENT, archevêque d'Altaï ;
l'humble SYLVESTRE, archevêque de Kalouga ;
l'humble SÉBASTIEN, archevêque de Kostroma ;
l'humble ARSÈNE, archevêque de Stalingrad ;
l'humble ALEXIS, archevêque de Khoutyn ;
l'humble THÉOPHANE, archevêque de Pskov ;
l'humble PAUL, archevêque de Iaroslavl ;
l'humble JOACHIM, archevêque d'Oulianovsk ;
l'humble CONSTANTIN, archevêque de Kharkov et Akhtyrka et administrateur par intérim des diocèses de Dniepropétrovsk et Marioupol.

L'Administrateur du Saint Synode, l'humble PITIRIME, évêque de Volokolamsk. (L. † S.)

II. — RÉACTION RELIGIEUSE

76. — État général.

Le mouvement religieux tant dans l'Orthodoxie que dans les Sectes, s'étend et s'organise. « La masse des bezbojniks trouve que les popes et les sectes sont devenus si insolents, qu'il est temps pour l'union (des bezbojniks) de se mettre à dévoiler leurs exploits. » Par « exploits » l'*Antireligioznik* (1929, 6, p. 80) comprend le sabotage des mesures prises par le gouvernement bolchévique : impôts, emprunts et surtout la fameuse « Piatilietka » (plan d'industrialisation de la Russie en cinq ans) et la propagande parmi la jeunesse. Ce qui exaspère le même journal ce sont les instruments que la propagande religieuse emploie : la science et les réformes sociales. Il signale (1929, 6 p. 13) « ... les contre-attaques des tserkovniks et sectaires (1),

(1) On nous permettra d'employer ce terme dans son sens etymologique « membre d'une secte », pour éviter des périphrases. S'il y a là néologisme, ce n'est qu'en apparence.

voilant leurs croix et encensoirs dans le manteau d'une prédication plus fine, recommandant une économie plus rationnelle à base de morale chrétienne, qui parlent presque le langage de la science et se donnent du mal à paraître loyaux envers la dictature du prolétariat. » On verra plus bas les moyens que les bezbojniks préconisent pour parer le coup.

A. — DANS L'ORTHODOXIE.

77. — Concours.

E. Iaroslavski dans son discours aux congrès des bezbojniks signale une mesure originale que les ennemis du régime emploient dans la province de Kharkov pour combattre les doctrines socialistes : une prime de 50 kilos de farine blanche pour le meilleur critique du pouvoir soviétique ; deux brebis pour une bonne critique de l'union des bezbojniks etc. La valeur des récompenses à une époque de disette révèle bien l'importance de ces questions dans la vie des adversaires de l'idéal communiste.

78. — Les Croisés.

La *Komsomolskaia Pravda* du 3 août dévoile l'activité d'une organisation religieuse et contre-révolutionnaire, dirigée par des « ci-devant » (ex-propriétaires, ex-marchands), des « koulaks » (paysans aisés) et des « nepmen » (profiteurs de la nouvelle politique économique) — la religion ne pouvant être autre chose, selon l'orthodoxie marxiste, qu'un instrument d'exploitation des prolétaires par les capitalistes. Ces restes de «bandes blanches» se sont réunis dans le district de Rossochy, province de Voronej. Au dire de l'organe communiste ils agiraient par le sabotage des initiatives communistes en les taxant de menées de l'Antéchrist, et par l'intimidation des peureux ; des incendies, dont on menaçait les récalcitrants à la propagande religieuse, se déclarent après le refus définitif de faire partie de l'organisation ; une « Saint-Barthélemy » est annoncée à tous ceux qui ne porteraient pas la croix blanche sur leurs vêtements, insigne de l'association qui en tire son nom.

79. — Dans le Komsomol.

Il est facile de glaner dans la *Komsomolskaïa Pravda* des détails sur la persistance du sentiment religieux au milieu de la jeunesse communiste (Komsomol).

2,5 % seulement sont affiliés à l'union des bezbojniks. On fréquente les églises, sous prétexte d'entendre bien chanter ; on s'y marie et on tient à faire assister un prêtre aux funérailles. Citons enfin deux petits faits bien caractéristiques : un « komsomolien » brûle son billet de membre, par une crainte soudaine du jugement de Dieu ; la « komsomolienne » Kliouieva proteste contre la destruction d'une église parce qu'elle y a été baptisée.

80. — Dans les institutions soviétiques.

M. Tchoudnovtsev publie un article intitulé « les tserkovniks et l'appareil soviétique » dans l'*Antireligioznik* 1929, 5. Il y réclame le nettoyage du rouage bolchévique de tous les éléments contre-révolutionnaires qui s'y sont infiltrés à la faveur de l'incurie administrative (en s'attirant les sympathies locales, faut-il croire). Sont énumérés : soviets, organes du Zemstvo, comités paysans, coopératives, profssoyouz, etc. C'est surtout la situation des administrations rurales qui provoque l'indignation de T. Empruntons-lui un trait pittoresque. Pour amuser ses loisirs « rouges » le soviet d'un village dans la région de Borissoglebsk (près de Tambov), achète un phonographe avec des plaques reproduisant des cantiques religieux orthodoxes.

B. — LES SECTES.

81. — État général.

F. Poutinetsev dans l'*Antireligioznik*, 1929, 6, trace un tableau de la situation des sectes : les sectes de provenance russe (Khlysty Molokany, Vieux-Ritualistes, etc.) seraient en décroissance, tandis qu'augmenteraient surtout celles d'importation étrangère (Baptistes, Adventistes) grâce à leur forte organisation internationale, leurs richesses et leurs bons et nombreux propagandistes. — Leur extension se ferait au dépens de l'orthodoxie,

décevante par son « ritualisme ridicule ». Le succès viendrait en grande partie de la doctrine sociale de ces sectes, voisine du communisme, mais plus idéale. Il ne faudrait plus, selon F. P., employer des armes peu efficaces, comme la mise en lumière du désaccord entre paroles et œuvres (ce qui est humain et se retrouve ailleurs), ni non plus l'épouvantail de la contre-révolution, portant souvent à faux, mais la destruction *scientifique* de leurs doctrines sociales, par le vrai Marxisme.

Des exemples : les sectaires prétendent instaurer le « régime sec » (cfr. Chronique 52). Opposer à cela la définition marxiste de l'ivrognerie comme conséquence de l'inégalité sociale, de l'exploitation, de la mendicité, du travail exagéré (sweating). On ne peut assurer l'antialcoolisme que dans une société qui n'est plus capitaliste. Les autres essais sont voués à l'échec. Montrer aussi aux masses laborieuses l'immoralité de la morale des sectes : ils prêchent l'amour des ennemis sociaux. C'est un péché mortel du Marxisme, prêchant la lutte des classes.

82. — Politique des sectes.

Comme nous venons de le dire, les sectaires soulignent le côté social de leur religion et ne se séparent généralement des communistes que dans la foi en Dieu. Ils tâchent d'atteindre la jeunesse et les femmes par leur propagande. La presse est, dans leurs mains un moyen puissant (cfr. Chronique 58). Leurs journaux combattent le matérialisme, les amusements malhonnêtes, exposent une philosophie spiritualiste, édifient par des histoires de conversions. Mais c'est surtout les chants, au dire de leurs adversaires, qui leur gagnent le plus d'adeptes. La maison d'édition Prokhanov et Jidkov a édité un recueil de chants pour jeunes gens, « Luth de David », et un autre recueil pour femmes, « Chants d'Anne ». Dans ce dernier, on rencontre entre autres une prière d'une femme pour son mari incroyant, et d'une mère pour ses enfants incroyants.

Les journaux soviétiques les accusent de saboter dans les usines l'émulation communiste visant au redressement économique du pays et aussi de se dérober au recrutement de l'armée rouge, sous prétexte de ne pouvoir défendre un gouvernement athée.

83. — Foyers des sectes.

La *Komsomolskaïa Pravda* du 15 août parle de la situation brillante des sectes dans le bassin du Donetz, Makéevka compte 13.600 sectaires dont 4.600 jeunes gens. Staline (ancienne Iouzovka) n'en possédait pas un seul en 1927, tandis qu'actuellement ils y sont au nombre de 3.000. Le journal, fidèle à la doctrine marxiste, voit dans cette efflorescence religieuse, des manœuvres des capitalistes qui trompent l'ouvrier pour l'exploiter. Comment les sectaires obtiennent-ils ce succès ? Citons quelques détails empruntés à la même source.

Les agitateurs munis d'argent et de vivres par le Centre à Kharkov et par leurs corréligionnaires de l'étranger, les distribueraient aux indigents, assaisonnés de quelque enseignement tel que « les communistes ne donnent pas de pain, mais Dieu en donne. » La jeunesse se laisserait surtout prendre par leurs initiatives plus esthétiques que celles du Komsomol. « Dans le Komsomol on vit dans la saleté, on se chamaille, on boit de la vodka. Et là-bas tout est propre et ordonné — on se réunit, on chante, on entend bien prêcher. Souvent il y a en plus un orchestre qui joue si bien, que c'est dommage de partir. » Voilà la réponse d'un « komsomolien » aux reproches de trahir son parti. Le journal ajoute : « les sectaires, les ravisseurs d'âmes, savent bien ce dont la jeunesse a besoin. Ils peuvent lui donner les choses qu'elle ne trouve pas dans nos clubs. On organise des cercles de musique ; les instruments nécessaires sont achetés ; on y adjoint des cercles dramatiques à tendances religieuses ; on fonde des écoles de couture et de coupe. A Staline il y a... un cercle de « frères-exécutants », c'est-à-dire un cercle dramatique religieux qui a mis en scène une pièce : « le Crucifiement du Christ », et l'exhibe maintenant dans toutes les mines. »

Un autre foyer de sectaires est signalé dans la province de Tver. Toute une commune de Baptistes appelée « Béthanie », s'est établie dans le district de Vychni-Volotchek, et ceci grâce aux sympathies des pouvoirs locaux, où l'on trouve des « ci-devant » en forte proportion. En règle générale, les sectaires choisiraient pour déployer leur activité les périphéries et échapperaient ainsi à la vigilance des Centres communistes.

III. — PROPAGANDE ANTIRELIGIEUSE.

A. — MOUVEMENT DE L'OPINION.

84. — Son but.

Une efflorescence de critique a préparé le deuxième congrès pansoviétique des besbojniks (sans Dieu). C'est un échantillon de la célèbre « samokritika » (autocritique) dont les bolchéviks sont très fiers : ils y voient une preuve de la liberté d'opinion, bien restreinte à vrai dire, et ne se risquant jamais au delà d'une certaine limite d'« élasticité communiste ». Cette campagne de presse avait pour but de déblayer le terrain aux assises athées et d'éviter ainsi un gaspillage de temps et un travail trop théorique.

Nous empruntons surtout aux fascicules 5 et 6 de l'*Antireligioznik*, 1929, les points les plus importants de la discussion.

85. — Organisation.

Elle serait à réformer. Lutte entre « centralisateurs et décentralisateurs » à coup d'arguments classiques : d'une part — création d'un organisme fort, coordination et meilleure orientation du travail etc. ; de l'autre — initiative locale, importante à cause des menées religieuses en province, moins d'entraves bureaucratiques, etc.

86. — Recrutement.

Il y aurait deux points à modifier : 1) Abaisser l'âge d'admission, afin d'enrôler le plus possible d'éléments jeunes et former ainsi la future génération adulte dans un athéisme communiste (on verra plus bas que tout athéisme n'est pas bon pour les bezbojniks) ; 2) rendre l'entrée plus difficile par un examen sérieux du candidat, surtout en ce qui concerne ses dispositions à l'« apostolat », afin d'éviter les « âmes mortes » contaminant les autres par leur passivité.

87. — Rôle.

Les relations, dans le domaine antireligieux, avec d'autres

organismes soviétiques, professant tous officiellement l'athéisme, mais bien tièdes dans leurs convictions et leurs activités athées (profssoyouz, coopératives p. ex.), avaient été bien défectueuses, ruinant la bonne réputation des bezbojniks et leur attirant souvent l'appellation d'« oisifs » ; tantôt en effet, les « cellules » bezbojniques se seraient limitées à faire double emploi avec leurs collègues du front antireligieux, tantôt, s'en remettant totalement au zèle tiède de ceux-ci, ils se seraient occupés seulement de réunir les cotisations des membres. Pour redresser la situation, il s'agirait de définir le rôle des bezbojniks. Sans entrer dans les détails d'exécution des manœuvres athées, ils devraient en prendre la haute direction, la surveillance, corriger et compléter tout le travail au front antireligieux. Ainsi seraient évités des combles d'inconscience et insouciance communistes ; la vente de mets pascaux dans les coopératives p. ex.

88. — Activité.

a) *Modalités de la lutte.* Vive polémique au sujet de la vraie méthode pour combattre le succès croissant de la Religion. Les thèses de part et d'autre tâchent d'éviter le simple opportunisme pour se réclamer du « Léninisme » intégral ; elles admettent toutes deux le dogme de la religion, produit de la société capitaliste, et se partagent sur les rapports de la religion et du prolétariat.

Pour la « droite », la religion ne serait pas essentiellement étrangère au prolétaire. A la faveur de l'ignorance (économique surtout) il pourrait se laisser contaminer par le « stupéfiant » bourgeois et rester « malade », même dans une société collectiviste ; la révolution sociale ne suffirait pas à extirper l'« ennemi ». D'accord avec le programme d'étouffement culturel proposé par Rykov (cfr. Chronique 46) ce parti préconise une lutte par la *science,* d'autant plus facile d'ailleurs que toute propagande religieuse est interdite (ibid.). Ces considérations théoriques voudraient expliquer la fâcheuse expérience des mesures administratives dans la lutte contre la religion. Les modérés se rendent compte du danger d'une politique coercitive, pouvant aliéner au pouvoir soviétique des milieux prolétaires, mais encore « superstitieux ». (Il est curieux de citer à ce propos une note de

M. Nikanorov, dans *Vozrojdénié* du 15-6-29, voyant une analogie entre les vues que nous venons d'exposer et les mobiles qui déterminaient le compromis du métropolite Serge en 1927. Lui aussi aurait été soucieux de ne pas perdre, par intransigeance politique, la même masse quelque peu hybride, où communisme et christianisme parviennent à faire bon ménage.)

La gauche taxe l'attitude modérée d'hérésie, d'athéisme bourgeois, de science pour la science, d'oubli des tâches sociales. La religion serait tout extrinsèque au prolétaire et ne pourrait résister à la disparition des derniers vestiges du capitalisme (koulaks, nepmen, etc.), qui soutiennent la religion ; le triomphe de l'athéisme suivrait nécessairement l'instauration d'une société sans classes. Les extrémistes (parmi eux la *Komsomolskaïa Pravda*) concèdent pourtant que les mesures administratives ne doivent pas être prises à tort et à travers, sans une préparation suffisante de l'opinion des masses encore trop influencées par les capitalistes, et avec les garanties de légalité ; mais une trop grande prudence serait du défaitisme. Ce programme pourrait se résumer : guerre à la religion dans la vie concrète et non seulement dans « les cerveaux ».

Les intransigeants ont aussi horreur de tout compromis avec le sentiment religieux, tel par exemple le fait de remplacer des coutumes religieuses par des coutumes socialistes (fêtes socialistes aux dates anciennes des fêtes religieuses, portraits de chefs bolchéviques au lieu d'icônes ; cfr. Chronique II.)

Les deux partis s'accordent à exiger une lutte continuelle et non plus une lutte intermittente : travail nerveux avant les grandes fêtes, et assoupissement le reste du temps (cfr. Chronique 54)

b) *Propagande.* — Elle devrait devenir « massive » — atteindre les masses, les déterminer à quitter les organismes religieux et à entrer dans l'« Eglise » athée, le S. B. (union des bezbojnik). Plusieurs points seraient à réformer :

But. — La propagande aurait fait souvent fausse route à imiter les sectaires dans leurs attaques contre l'orthodoxie, en jetant le discrédit sur les *ministres* du culte sans parvenir par là à ruiner la *religion*. C'est pourtant à celle-là qu'il aurait fallu surtout s'attaquer, quelle qu'elle soit, christianisme ou chama-

nisme (paganisme très grossier de certaines peuplades sibériennes). La doctrine importe peu aux bezbojniks : tout spiritualisme est une niaiserie et c'est lui l'ennemi.

Moyens. — Le personnel de la propagande n'avait pas été à la hauteur par suite d'une formation défectueuse : bourrage de crâne, inadaptation foncière à l'auditoire rural ; on aurait obtenu ainsi des« érudits » bavards et souvent ridicules. Il serait tout à fait nécessaire de se pourvoir des éléments manquants : de savants sachant répondre à la « pseudo-science » des « religiosniki » ; à cette fin, instituer des cours d'athéisme dans les V. U. Z. (écoles supérieures) et entrer en relation avec le « bureau central de la section des travailleurs de la science » (indignée, la *Komsomolskaïa Pravda* constate l'existence de savants ayant le courage de confesser leur foi) ; former un « nizovoï aktiv », un contingent de propagandistes pour les classes inférieures, capable de travailler efficacement dans un milieu primitif, à l'aide des données scientifiques indispensables. On propose à cet effet des cours de 115 ½ heures ; leur programme a été sanctionné par l'autorité compétente, nous en donnons les points les plus intéressants (*Antireligioznik*, 1929, 5 pp., 112-118) :

I. Religion et Marxisme. II. La science de la nature et la religion. (L'origine du monde et de la terre ; l'apparition de la vie et de l'homme ; le corps et la fonction spirituelle de l'homme ; les miracles et les lois de la nature.) III. Rôle de la religion dans le domaine des classes sociales. (L'orthodoxie au service du capitalisme et de l'autocratie en Russie ; l'Eglise et la révolution d'octobre ; la Religion et l'Eglise en U. S. S. R. ; qu'est-ce que les sectaires et où mènent-ils ? l'état actuel et le travail des organisations orthodoxes, sectaires et autres dans telle région ; le rôle de la religion dans les pays capitalistes ; les religions non chrétiennes.) IV. L'origine de la religion et du christianisme (comment et pourquoi la foi en Dieu a apparu ; l'origine du christianisme et ses racines ; le Christ a-t-il existé ? l'origine du culte chrétien). V. La religion et la vie rurale (la religion, l'économie paysanne et la lutte pour l'augmentation du rendement des récoltes ; la religion et la médecine).

Un autre moyen pour rehausser le niveau culturel des bezbojnik

serait l'autodidaxie facilitée par l'édition de manuels permettant une initiation méthodique.

Il est intéressant de noter que certains correspondants ont proposé de recourir aux services d'anciens prêtres, convertis à l'athéisme, trouvant que la prédication de celui-ci par d'anciens « imposteurs » pourrait être très efficace. Le comité central du S. B. a énergiquement rejeté cette proposition comme mesure de protection pour des « popes même repentis. »

Fâcheuse négligence dans le domaine de l'art. Le théâtre, le cinéma, les belles lettres devaient être mises à contribution ; beaucoup de choses à mettre au point : les écrivains connaissant trop peu leurs lecteurs pour pouvoir les intéresser, pourraient entrer en contact avec eux par des réunions.

La presse, cet instrument si puissant, n'aurait pas donné le rendement désiré, par suite d'une organisation peu rationnelle : les journaux choisiraient mal leurs sujets et donneraient trop de place au « remplissage ». Trop de gaspillage dans la librairie : on publierait une quantité d'ouvrages en dessous de tout, tant par leur forme que par le fond et très peu adaptés aux nécessités du jour. Les livres utiles par contre feraient défaut ; p. ex. : manuels de l'athéisme, dictionnaires portatifs, aide-mémoire traitant des sectes et des autres organisations religieuses.

L'expédition des imprimés serait mal assurée et leur pénétration dans les coins éloignés fort difficile. La production d'affiches et de journaux à placarder serait à surveiller et intensifier.

Les bibliothèques contiendraient encore trop peu de livres athées et donneraient la préférence dans leurs achats à la littérature bourgeoise, la plus lue d'ailleurs.

Les écoles antireligieuses et non plus areligieuses devraient surtout enseigner les « sciences détruisant la religion »: les sciences naturelles et l'histoire des religions. La préparation des professeurs *ad hoc* incomberait aux universités.

Il faudrait utiliser la réclame : orner d'aphorismes athées boîtes à allumettes, cigarettes, cahiers, calendriers ; introduire une heure antireligieuse au Radio.

Citons enfin quelques mesures proposées par les fervents bezbojniks :

La *Komsomolskaïa Pravda* du 25 mai propose l'introduction

d'une nouvelle ère à partir de la Révolution communiste d'octobre 1917 ; l'ère chrétienne n'a plus raison d'être, le Christ n'ayant jamais existé. Le correspondant se rappelle la tentative analogue pendant la Révolution française, tentative qui a vite échoué et piteusement, mais il ne s'en trouble guère : il ne saurait en effet y avoir rien de commun entre la révolution bourgeoise vouée à la perte et la révolution communiste qui détient l'avenir. Les difficultés pratiques ne l'arrêtent pas non plus : l'expérience de l'introduction du nouveau style serait rassurante à cet égard. Les *Sviatsy* (Calendrier ecclésiastique) devraient disparaître et les fêtes ne plus être marquées en rouge dans les calendriers.

En ce qui concerne les fêtes chômées les avis se partagent ; les uns proposent d'introduire des fêtes communistes : la fête des Soviets, la fête de la science, de l'art et de la technique, la fête des héros du travail, la fête de la plantation des arbres, la fête du premier sillon, la fête de la moisson, la Spartakide. Les autres préconisent une semaine de cinq jours suivis d'un jour de repos, à condition de supprimer tous les autres jours de chômage.

L'intransigeance communiste désirerait remplacer la « Croix rouge » par l'« Etoile rouge ». Beaucoup de correspondants demandent d'embellir les cérémonies laïques, pour que leur concurrence aux cérémonies religieuses soit plus efficace.

Objet. On aurait dépensé beaucoup d'efforts à s'occuper des individus, de « conversions individuelles », suite du néfaste individualisme bourgeois. Il serait beaucoup plus productif de remuer les masses, surtout celles qui présentent le plus de résistance à l'esprit nouveau, et tout d'abord *le village.* Le paysan étant dans une dépendance continuelle de la nature, est religieux ; la Science et surtout la Technique le libérera du double joug ; « l'agronomie, les sciences naturelles et la sociologie doivent être exposées sous un jour antireligieux : l'agronome fait apercevoir le dommage que la religion apporte à l'économie paysanne, le naturaliste chasse Dieu en tant que maître de la nature, le sociologue découvre les racines sociales de la religion, l'obstacle qu'elle présente à l'introduction du socialisme et de la vie nouvelle au village. » (*Antireligioznik*, 1929, 6. p. 58). Les points à améliorer seraient :

La préparation des propagandistes (cfr. plus haut).

La presse villageoise antireligieuse. V. Zalejski (ibid.) dans « Expérience d'une année avec le premier journal antireligieux au village, » retrace l'histoire du *Derevenski bezbojnik* (le villageois athée). Ce périodique aurait bien répondu aux besoins des abonnés, passés de 1.331, au début de 1928, à 13.000, à la fin de la même année. Les paysans collaboreraient volontiers en envoyant de préférence des « histoires de pope ». On pourrait avantageusement développer la critique des récits bibliques et évangéliques et multiplier les articles racontant des conversions à l'athéisme plutôt que des exposés « scientifiques ». Il faudrait apporter beaucoup de tact dans le choix des histoires amusantes et des carricatures afin de ne pas blesser les sentiments d'un lecteur encore entâché de préjugés religieux, ce qui arrêterait net le succès du journal.

Un second groupe social qui attire l'attention spéciale des bezbojniks est *l'armée rouge ;* c'est encore le village qu'on atteindrait par son intermédiaire, la majorité des miliciens étant ruraux. Le travail athée serait à rationaliser, les cercles d'études se garderont du « goloïé koultournitchestvo » (l'instruction pour l'instruction), et viseront à ruiner la religion. Il faudrait surtout veiller à la formation antireligieuse des commandants.

La *jeunesse* en général est, il va sans dire, un des gros soucis du parti antireligieux. Le Komsomol aurait à intensifier son action et s'appliquer à arracher les nouvelles générations aux influences familiales et traditionnelles. Aucun compromis ne devrait être toléré entre l'orthodoxie et les préjugés religieux, même au nom de la piété filiale.

B. — CONGRÈS DES BEZBOJNIKS.

89. — Session.

Le congrès a eu lieu à Moscou du 10 au 15 juin. Il réunit 956 délégués soviétiques et 15 délégués étrangers représentant les sections de l'I. P. F. (Internationale proletarischer Freidenker) d'Allemagne, d'Autriche, de Tchécoslovaquie, de France, de Belgique, de Pologne et de Suède. Quelques « person-

nages » assistèrent aux séances, entre autres le célèbre Maxime Gorki rentré de l'étranger à cette occasion. On constitua de nombreuses sections nationales, constitutionnelle, scolaires, militaire, antisectaire, de la jeunesse, des villages, des musées, des enfants, des universités, etc. Quelques anecdotes pour éclairer les coulisses. Un banquet est projeté dans une église désaffectée ; le bruit d'empoisonnement commence à circuler et personne n'a le courage de s'y rendre. — Le président reçoit un billet enflammé « malheur à celui qui marche contre son Créateur... »

90. — Travail.

Beaucoup de bavardage, se transformant parfois en discussions orageuses. Un journal bolchévique (le jeu de mot disparaît dans la traduction française) appelle ce congrès « congrès des désœuvrés ». On passe en revue le travail accompli ; le S. B. ste sensible à l'« autocritique » et, pour se défendre, met sur le dos d'autres organisations (le Komsomol surtout) lacunes et erreurs du passé. Le commissaire à l'Instruction publique Lounatcharski (démissionnaire depuis) accuse le Komsomol d'étourderie à vouloir persister dans la lutte administrative. Celui-ci défend sa position radicale. Emilien Iaroslavski, président, clôt par un discours, lyrique à certains endroits quand il exalte la *Technique* qui remédiera à tout mal : la lutte culturelle contre la religion ne doit pas perdre de vue la lutte des classes, sous peine de devenir « bourgeoise », car le socialisme seul peut détruire la religion en rendant l'homme indépendant ; les mesures administratives exclusives rendraient le S. B. inutile, la Guépéou pouvant suffire à cette besogne. Cependant ces mesures deviennent nécessaires en face de l'insolence des adversaires.

91. — Résolutions.

Les bezbojniks tirent vanité de la sagesse de leurs décisions, exemptes de tout formalisme bureaucratique.

1) L'union des bezbojniks (S. B) est dorénavant appelée union des bezbojniks militants (S. V. B.).

2) Le fédéralisme est remplacé par le « centralisme démocratique » qui impose une certaine unité, nécessaire devant l'ennemi

entreprenant (statut unique, rapports obligatoires à la direction centrale, etc.), mais exige aussi des organismes locaux le maximum d'initiative. Le centre a le droit de disposer à discrétion du personnel.

3) L'âge d'admission est abaissé à 14 ans.

4) Le vote de l'assemblée générale (locale) est nécessaire à l'admission d'un nouveau membre.

5) La lutte contre la religion est comprise dans le plan général de l'instauration du socialisme (Piatilietka), le programme porte sur les points que nous avons exposés dans le « mouvement des idées. »

C. — LES FAITS.

92. — Attaques contre les édifices religieux.

L'événement le plus douloureux pour le peuple orthodoxe a été la destruction, dans la nuit du 30 juillet, de la célèbre chapelle abritant l'icône très vénérée de Notre-Dame d'Ibérie. Faisant face à la fameuse affiche « la religion est l'opium pour le peuple », voisine de la Place rouge où se dresse le mausolée de Lénine, ce sanctuaire était par sa situation même une éloquente protestation de foi chrétienne. Sous prétexte de faciliter le circulation, le Soviet de Moscou, à la veille de la journée communiste internationale du 1er août, l'a fait démolir en quelques heures ; le Commissariat de l'Instruction Publique aurait tardivement protesté contre le vandalisme. La sainte image a été transportée dans la modeste église de St-Nicolas, aux environs de la rue Herzen (Nikitskaïa), et les autres objets du culte ont été remis au Synode de l'Eglise vivante, dernière détentrice de la chapelle.

Les sentiments meurtris des orthodoxes n'ont pas pu se manifester en Russie, mais les journaux de l'émigration ont réagi avec dignité et véhémence. Nous empruntons quelques détails intéressants à l'article de M. Riabouchinski dans *Vozrojdénié* du 9 août. Cette copie de l'image de Notre Dame du monastère d'Ibérie au Mont-Athos a été amenée à Moscou en 1648 ; le Tsar Alexis Mikhaïlovitch, entouré du Patriarche Nikon et d'une foule pieuse, alla à sa rencontre en grande pompe. Extérieure-

ment, rien n'avait dû attirer spécialement la piété des moscovites sur cette icône : elle n'est qu'une copie, et fut patronée par le Patriarche Nikon, très antipathique à certaines milieux. Pourtant, l'image était au centre de la vie religieuse des moscovites. « L'Iverskaïa était un trésor sacré, moins pour la ville de Moscou, pour l'ensemble de ses habitants, que pour chaque famille ; elle devenait presque de la maison. Enfants, en route pour l'école, nous rencontrions le carrosse lourd, énorme, démodé, attelé à la Daumont, avec un gamin en piqueur, nu-tête ou les oreilles bandées en hiver à cause du froid. Le carrosse avance lentement et pesamment. On rencontre la bonne mère, l'Iverskaïa, la Reine des cieux, on se signe, on lui raconte rapidement ses petits chagrins d'enfants : la peur d'une leçon ou bien quelque peine. » Après avoir exprimé l'espoir que cette disposition n'amènera pas l'abandon des pieux moscovites par leur Avocate, M. R. continue :« Mais n'y a-t-il pas quelque menace pour *eux* (les bolchéviks) ; jusqu'à présent peut-être la Mère de Dieu ne *les* avait pas privés de son aide, elle intercédait pour eux devant son Fils, elle priait afin que leur fût donné le temps de faire pénitence... Maintenant, peut-être, la mesure de longanimité est-elle dépassée et l'omophorion retiré aux impénitents ».

Les bolchéviks se sont attaqués encore à d'autre grands sanctuaires de la Russie ; l'église Desiatinnaïa, qui est la plus vieille église restaurée de Kiev, a été enlevée au culte et transformée en club, et la cathédrale de S[t]-Vladimir dans la même ville est devenue musée de la culture. La cathédrale d'Arkhangel a été démolie sous prétexte d'agrandir le jardin de la ville ; ses fondements serviront à la construction d'une maison de culture prolétaire.

93. — Savants matérialistes.

En décembre 1928, à Leningrad fut constituée la « société des dialecticiens matérialistes militants. » Elle a pour but de défendre la « science » contre le spiritualisme, de veiller à l'extension de la culture révolutionnaire, de combattre tout compromis, et de conserver ainsi immaculée la doctrine matérialiste orthodoxe.

94. — Fêtes religieuses.

On continue à révéler le fondement matérialiste des fêtes chrétiennes et à abattre leur « superstructure religieuse ».

Le Sémik païen devenu Pentecôte serait désastreux pour l'économie nationale, étant donné la coutume populaire d'orner maisons et églises avec des branches de bouleau, ce qui détruirait les forêts. On pourrait avantageusement remplacer cette fête par la fête du boisement.

Les fêtes d'automne (récolte), particulièrement celle du « voile de Notre-Dame » (1er octobre), deviennent la fête du « nouveau village mécanique et collectif ». Programme des réjouissances : meeting, l'agronome parle des défauts de l'économie, signale les succès obtenus, indique les nouvelles voies ; ensuite, exposition agricole avec distribution de prix ; le soir, spectacle et jeux.

La *Komsomolskaïa Pravda* a paru le 6 août avec une grande manchette « notre Transfiguration » (au lieu de *la leur*) ; en dessous un grand dessin représentant l'ancien régime primitif et le nouveau monde de la machine.

95. — État des rites religieux.

N. Bourmistrov dans l'*Antireligioznik*, 1929, 6, publie une statistique sur le nombre des baptêmes, enterrements et mariages religieux chez les habitants de Moscou. Les mariages religieux sont les moins nombreux, la volonté des jeunes générations pouvant s'exprimer plus librement ; le contraste avec l'ancien régime est surtout frappant pour les mois où tombe habituellement le carême (anciennement les mariages, religieux de par la loi, ne pouvant se célébrer à cette époque de l'année liturgique). La génération de 25 à 30 ans est la plus détachée de la religion, elle a pu se soustraire à l'influence des aînés par l'indépendance matérielle.

Quant aux professions, le record d'antireligion est détenu par les étudiants (80 à 90 %), viennent ensuite les ouvriers, et tout à la queue les artisans, marchands et autres « reliques » du capitalisme (20 à 30 %).

II. A L'ÉTRANGER.

A. — MOUVEMENT DES ÉTUDIANTS RUSSES CHRÉTIENS

96. — Vie scolaire.

La chronique 61 a fait remarquer le souci qu'apporte le « mouvement » à placer l'enfant russe dans un milieu traditionnel qui l'initierait pratiquement à la culture nationale et la lui ferait aimer. Le *Viestnik* de mai donne quelques détails sur l'école des dimanche et jeudi (10, Bd. Montparnasse, Paris). Les enfants sont distribués en groupes selon l'âge : de trois à sept ans (jardin d'enfants, chansons russes et premier calcul) ; de huit à douze ans (Nouveau et Ancien Testaments, vies de Saints orthodoxes) ; de treize à quinze ans (étude de la littérature russe) ; à la fin du mois, séance de projections illustrant la matière enseignée. On s'applique beaucoup à apprendre aux enfants les coutumes russes : arbre de Noël, maslianitsa (carnaval), mise en liberté d'oiseaux à l'Annonciation, etc... La vie religieuse a un puissant soutien dans la chapelle qui permet les prières en commun, les lectures de l'Evangile, « govénié » (retraite, suivie de communion, consistant surtout dans la fréquentation des offices). Parmi les difficultés rencontrées vient en premier lieu la dissipation au cours des réunions ; pour donner leur plein rendement, elles devaient être très studieuses. Les enfants s'attachent beaucoup à l'école et les parents lui témoignent de la confiance.

97. — Congrès de Clermont.

Les recensions russes du congrès s'arrêtent peu au côté extérieur et tâchent de rendre l'atmosphère spirituelle. « Tension sereine», un élan de l'esprit vers Dieu, entraînant même les tièdes, ainsi s'exprime M. Savtchenko (*Viestnik*, août-septembre) ; joie et beauté, selon M. Loukache (*Vozrojdénié* du 30 juillet) ; vie commune dans le Christ (Sobornost). Impression de M. Boris Zaïtsev (*Vozrojdénié* du 27 juillet). Il en donne des exemples: un délégué est victime d'un accident assez grave ; hier encore

inconnu, il est aujourd'hui frère ; tout le monde prie pour lui, on lui rend visite, on l'aime ; « tous sont bons, je les aime tous », s'écrie un assistant. Cette charité n'exclut pas la diversité des opinions ; on ne discute pas, on écoute et on respecte les idées du prochain mais on ne se croit pas obligé de les suivre. Les conférences auraient été même souvent hasardeuses (M. Berdiaïev, sur « L'absolu de l'idéal chrétien », quelque peu décourageant par son rigorisme ; MM. Florovski et Iliine condamnent absolument la guerre au nom de la conscience chrétienne) ; souvent la jeunesse ne les saisit point, mais un travail précieux se produit en elle, elle est remuée intellectuellement et moralement. Les communions furent nombreuses.

La journée était partagée entre la Liturgie, les conférences, promenades, excursions et bains, et cela dans un cadre enchanteur au milieu de la forêt argonnaise.

B. — HIÉRARCHIE DE KARLOVTSI.

98. — Icône miraculeuse.

Le Métropolite Antoine a visité les paroisses de l'Europe occidentale qui lui sont soumises et leur a apporté l'icône miraculeuse de Notre-Dame de Koursk. La garde en appartient à l'évêque Théophane de Koursk qui accompagnait le métropolite. Se dirigeant sur Londres pour procéder à la consécration épiscopale de l'archimandrite Nicolas (cfr. plus loin), les prélats orthodoxes ont passé par Bruxelles. Le 23 juin (Pentecôte othodoxe) Mgr Antoine a chanté la messe pontificale à la chapelle de la rue Veydt ; des « molebens » ont été célébrés devant la sainte image. A Londres, manifestations religieuses semblables ; le métropolite Antoine adresse des prières à Notre Dame de Koursk pour le rétablissement du Patriarche serbe Démétrius. Depuis le 12 juillet, les évêques russes séjournent à Paris. L'icône est placée à la chapelle de la rue d'Odessa. La colonie russe est trés émue : tout le monde désire prier devant l'icône vénérée, mais les dissensions hiérarchiques font naître des scrupules. Le métropolite Euloge les dissipe : entrer dans une église soumise au synode de Karlovtsi n'est pas faire schisme,

un objet saint est toujours digne de vénération, quel que soit le lieu où il se trouve. Afin de prier en commun Notre-Dame de Koursk, Mgr Euloge célébra le 6 juillet un « molében » devant une copie de l'icône. Le 25 juillet, le métropolite Antoine et sa suite rentraient à Belgrade. *Vozrojdénié* du 5 juillet raconte l'histoire de l'icône. Elle fut trouvée par un habitant pieux de Rylsk (province de Koursk) en 1295, une source apparut au même endroit. Vassili Chemiatchitch († 1529), prince de Rylsk, fit apporter l'icône dans sa ville et recouvra la vue après l'aveu de ses fautes. En reconnaissance de la guérison, une église est construite pour conserver l'image miraculeuse. La renommée parvient bientôt à Moscou, elle y est transportée en 1597 et accueillie en grande pompe par le Tsar Fédor Ivanovitch. On la rapporte ensuite au lieu où elle fut découverte et on y érige un ermitage (Korennaïa Poustyn). La vénération générale entoure l'icône et le pseudo-Démétrius prie devant elle dans son camp de Poutivl. Après avoir été placée pendant quelques années dans la cathédrale de Koursk, elle est réintégrée à l'ermitage. Le décret bolchévique sur la confiscation des trésors d'églises ne l'épargne guère. Mais par une heureuse méprise au sujet de la valeur de son enchâssure elle est jetée dans un puits d'où de pieuses mains l'extraient et la rendent à l'évêque Théophane de Koursk. Celui-ci l'emporte en exil.

C. — ANGLETERRE.

99. — Congrès de High Leigh.

La troisième conférence des jeunesses orthodoxe et anglicane s'est tenue à High Leigh, Hoddesdon près de Londres. Les deux précédentes avaient eu lieu à St-Albans et avaient donné de bons résultats, entre autres la constitution de la fraternité des SS. Alban et Serge de Radonej. Cette fois, la communion d'idées et de sentiments se révéla encore plus profonde et la séparation canonique fut douloureusement ressentie par les deux partis. Le Révérend Elvin, missionnaire aux Indes et spécialiste de questions orientales, présidait. La jeunesse, comme il convenait, était en majorité et donna un ton d'enthousiasme à la conférence. Du côté anglican, l'assistance était composée de partisans

du rapprochement avec l'Orient orthodoxe, d'étudiants en théologie surtout ; l'évêque anglican de Truro dominait le groupe par sa noble figure et sa force spirituelle. Le côté orthodoxe était représenté par les PP. Boulgakov et Tchetvérikov, d'autres personnalités de l'Académie théologique russe de Paris et par des étudiants en théologie, en tout un tiers de l'assistance, qui se montait à 100 personnes environ. Le cadre plut beaucoup aux hôtes russes par la noble et charmante rusticité du domaine, qui leur rappela la campagne russe du « bon temps. »

Nous nous servons de documents orthodoxes dont nous donnons les appréciations. Les incompréhensions doctrinales se produisirent rarement et souvent ce furent les anglicans eux-mêmes qui répondirent aux objections protestantes de leurs corréligionnaires. Les contacts furent nombreux : conférences traitant surtout de la liturgie et des sacrements ; on demanda à un anglican, étudiant à Oxford, et à une russe Mlle Chidlovskaïa de parler de leurs idées sur la messe, ils s'en acquittèrent avec beaucoup de sincérité et d'éloquence tout en insisitant sur deux points de vue différents : Mlle Ch. dépeignit en paroles ardentes le grand amour que la messe éveille en elle, l'anglican se cantonna dans le domaine spéculatif et exposa avec force et conviction la préparation intellectuelle que la messe lui demande. Il y eut aussi des réunions de sections (celle de la paternité des SS. Alban et Serge entre autres), des causeries charmantes mais, par-dessus tout, les prières en commun ; c'est à elles que M. Fédotov dans le *Viestnik* de mai attribue le succès du congrès. Mme Tyrkova (veuve de H. Williams, Chronique 21) intitule son article dans *Vozrojdénié* du 23 avril « le Bogomolié (pèlerinage ?) anglo-russe » : ce n'étaient pas des incroyants qui se réunissaient pour chercher Dieu d'un commun effort, mais des Chrétiens convaincus, venant prier ensemble. Les offices se firent alternativement selon le rite orthodoxe et selon le rite anglican ; le P. Behr avait apporté des icônes de Londres, les anglicans leur témoignèrent un grand respect et beaucoup d'entre eux les honorèrent à la suite de leurs amis orthodoxes. A d'autres moments, ce furent ceux-ci qui se joignirent à leurs amis anglicans dans la manifestation extérieure de la piété. La foi des anglicans débordant du temple et se traduisant dans la vie

active par un esprit de sacrifice très développé et une intense charité, masquée dans un humour délicieux, frappa les orthodoxes. « Une nouvelle sainteté se découvrit à nous, sainteté qui mûrit pour s'incorporer à la plénitude collective (?) (sobornaïa) de l'orthodoxie », écrit M. Fedotov (*Viestnik*, mai, p. 20). Ce n'est certes pas l'affaire de pareilles conférences de consommer formellement l'union, dit-il ailleurs, mais ces prises de contact psychologique et religieux sont très utiles au rapprochement. Les difficultés à surmonter seraient les suivantes, aux yeux de M. F. (nous citons ses termes) : le silence forcé de l'Eglise orthodoxe russe et le peu d'intérêt que l'Eglise anglicane rencontre encore dans son sein ; l'inertie de la tradition protestante d'autre part et le désir compréhensible des anglo-catholiques de ne pas faire schisme avec l'Eglise historique de leur pays.

Ajoutons les impressions que M. E. D. Keith décrit dans *The Living Church* du 4 mai : selon l'aveu d'un Russe, ses compatriotes ont eu beaucoup à apprendre des anglicans ; l'anglicanisme ayant plus de forme et de discipline ; mais par contre, les Russes produisirent une impression profonde par leurs chants respirant la piété, par l'amour qu'ils apportent aux offices souvent très longs. Ce serait, au dire de M. K., le peuple qui aimerait le plus sa religion.

100. — Sacre épiscopal.

Londres reçoit son premier évêque orthodoxe dans la personne de l'archimandrite Nicolas, curé de la paroisse orthodoxe russe, soumise au synode de Karlovtsi. L'évènement ne pourra pas ne pas influencer favorablement les relations anglo-orthodoxes.

L'archimandrite Nicolas est âgé de 38 ans. Il est élève de l'Académie théologique de Moscou ; en Russie il enseigna dans les séminaires ; en Yougloslavie il continua son enseignement au séminaire de Bitol et s'occupa de ministère. A l'époque de la crise la plus aiguë dans l'Eglise russe de l'émigration, le Synode de Karlovtsi envoya l'archimandrite Nicolas à Londres où il s'est acquis la sympathie des paroissiens par son activité pacifique.

La chirotonie a eu lieu le 30 juin. La cérémonie était présidée

par le métropolite Antoine entouré des évêques Séraphim de l'Europe occidentale, Tikhon de Berlin et Théophane de Koursk, deux prêtres, deux hiéromoines et un archidiacre. Dans l'assistance : les représentants de l'archevêque de Cantorbéry et de l'évêque anglican de Londres, — le chanoine Douglas portait la crosse de l'un d'eux ; l'abbé de l'abbaye bénédictine anglicane de Nashdom où le métropolite Antoine avait séjourné quelque temps ; la grande-duchesse Xénia de Russie, la princesse Béatrice, mère de la Reine d'Espagne, la princesse Véra de Russie. Le métropolite Antoine s'adressa au nouvel évêque en lui rappelant la grandeur du jour et la dévotion dont les pontifes russes entouraient l'anniversaire de leur consécration, en honorant spécialement les Saints qui y sont commémorés. Le culte des Saints serait aimé par-dessus tout par le peuple russe ; pour être vraiment un évêque russe il faut communier avec son peuple dans cette grande vénération, point qui acquiert encore de l'importance au milieu de protestants, ne comprenant ni ce dogme, ni ce sentiment. « Le Seigneur t'a départi le ministère pontifical chez un peuple qui possède beaucoup de fils éclairés, aimant sincèrement notre peuple et notre foi. Je m'en suis convaincu en passant quelques jours dans la nouvelle abbaye anglaise de Nashdom. J'y ai observé, à ma grande consolation et admiration, la piété profonde et ardente des jeunes moines qui m'a prouvé que la prière n'est pas pour eux un cérémonial accepté, mais un cri de feu de l'âme tendant vers Dieu et vers la purification spirituelle... Ainsi dirige ton attention de Pasteur sur les âmes dans l'Eglise anglicane, surtout sur les âmes jeunes qui désireraient connaître de plus près et plus affectueusement la foi et l'Eglise orthodoxe. » (*Voskresnoie Tchténié*, 31, p. 502).

Mardi 2 juillet, réception du métropolite Antoine par l'archevêque de Cantorbéry. Les conversations traitèrent surtout de la position tragique de l'Eglise orthodoxe en Russie. Le soir du même jour, banquet à la société de Nicée. Le métropolite Antoine, à la demande de l'assistance, parla des moyens désirables et possibles (*Voskrejnoie Tchtnié*, 32, p. 518) pour accepter dans l'Orthodoxie les ministres anglicans : il n'y aurait aucune difficulté à cela (art. 79 du concile de Carthage), pas plus que pour

les catholiques romains et les nestoriens. Ces paroles soulevèrent des applaudissements et remerciements chaleureux.

D. — FRANCE.

101. — Manifestation interconfessionnelle.

Vêpres orthodoxes, chantées par le métropolite Euloge, entouré d'un nombreux clergé et du célèbre choeur Kedrov, à l'église anglaise de la rue Auguste Vacquerie à Paris, le dimanche 9 juin. Reproduction du tableau de la chronique 65 : respect et admiration des anglicans, allocutions de Mgr Euloge, du P. Boulgakov et du Rév. F. A. Cardew, attirant l'attention de l'assistance sur l'importance de l'Académie théologique russe pour la Russie et l'œuvre œcuménique du rapprochement des Eglises chrétiennes. Une collecte pour cette école et la bénédiction du ministre anglican terminèrent la cérémonie. Au dire de M. Nikarorov (*Vozrojdénié* du 14 juin) ces offices othodoxes dans des temples anglicans avaient pour but de dissiper une campagne de calomnie contre l'Académie, que les ennemis de l'Eglise patriarcale russe mèneraient en Amérique et Angleterre, et de permettre l'organisation d'un comité anglo-américain de secours à cet institut.

102. — Anniversaire.

Le jeudi 18 juillet, jour de l'invention des reliques de St Serge de Radonej, le Serguievskoïe Podvorié fêta son cinquième anniversaire par une liturgie pontificale suivie d'un *Te Deum* et d'une procession. Le métropolite Euloge tint surtout, ainsi que les paroissiens, à remercier M. P. Vakhrouchev, « starosta » de l'église, pour ses travaux à embellir et consolider la situation financière de l'église.

E. — BULGARIE.

103. — Jubilé.

La science théologique russe est en fête : le 7 juillet, ce fut le 40e anniversaire de la carrière scientifique du professeur

Dr N.N. Gloubokovski, carrière bien remplie et peu ordinaire. Né dans une famille d'humble condition à l'extrême nord de la Russie (province de Vologda), orphelin à deux ans, il est d'abord élève de petit séminaire, milieu rude et propre à développer l'endurance et l'effort, ensuite il est accepté comme boursier à l'Académie théologique de Moscou, établie près de la célèbre Laure de St Serge et sous sa protection. Il en sort avec une thèse sur le bienheureux Théodoret de Cyr, qui lui attire pour sa tenue les félicitations de Harnack. Successivement professeur aux universités de St Pétersbourg, d'Upsala, de Belgrade et de Sophia, il publie seize travaux fondamentaux et en prépare un nouveau sur l'Église russe après la révolution. M. G. n'est pas étranger à la question de l'union des Églises. La conférence de Stockholm en 1925 l'invite en jugeant que « par son autorité toute spéciale de savant éminent dans le domaine de la Révélation divine, et par ses qualités personnelles il pourrait se rendre utile et avoir une heureuse influence à la conférence » (*Viestnik*, juillet 1919 p. 20). Ce ne serait pas l'union formelle des Eglises, quoique très souhaitable, qui serait le but immédiat du travail pour l'union, aux yeux de M. G. mais plutôt la prise de conscience d'une solidarité interconfessionnelle, une alliance d'amour. Ajoutons quelques traits pour mieux rendre le type patriarcal du savant. « Le jubilaire exerce un grand charme sur tous ceux qui l'approchent. Qui que ce soit... rencontre chez lui une large et bienveillante hospitalité, une bonté simple et sincère » (ibid.).

F. — AMÉRIQUE.

104. Conflit hiérarchique.

Vozrojdénié du 15 juillet donne quelques détails sur le jugement, prononcé par la Haute Cour de l'Etat de New-York, dans l'affaire des cent quinze paroisses orthodoxes russes de l'Amérique du Nord. Le procès dure depuis onze ans et fut commencé sur la demande de l'évêque Kedrovski soumis au Synode de l'Eglise vivante. Les tribunaux de première et seconde instance l'avaient reconnu pour représentant légal de l'Eglise russe en Amérique ainsi que le bien fondé de ses pré-

tentions sur le patrimoine des paroisses. La Cour de cassation a cassé ce jugement. La décision de la Haute Cour introduit un compromis, en instituant une « corporation » d'administration comprenant quatre représentants de Kedrovski et trois du métropolite Platon. Pour sauvegarder les droits de la minorité l'unanimité est requise à toute décision : celle qui n'aurait obtenu qu'une majorité, pour être valide, aurait besoin d'une confirmation par les tribunaux américains. Au dire du journal russe, le point le plus important serait la caractère provisoire de la « corporation » : une paroisse, par sa légalisation dans l'Etat correspondant, sortirait de la tutelle et deviendrait de plein droit l'administrateur de son patrimoine ; la situation changerait bien vite, toutes les paroisses restant fidèles à Mgr Platon.

G. — MANDCHOURIE.

105. — Jubilé.

L'Archevêque Méthode de Kharbine a été chaleureusement fêté par ses diocésains à l'occasion du trente-cinquième anniversaire de sa consécration épiscopale. Le jubilaire (Maurice Lvovitch Guérassimov dans le monde) est né en 1855 dans la paroisse de Tobolsk ; après avoir terminé ses études au grand séminaire de Kazan, il se voue au travail des missions parmi les peuplades indigènes de la Sibérie, puis il se sent appelé au monastère. Archimandrite en 1886, évêque suffragant de Biisk (province de Tomsk) en 1894, évêque de Tchita en 1899, de Tomsk en 1913, d'Orenbourg en 1914, élevé à l'archiépiscopat en 1918, il est victime des persécutions bolchéviques, et arrive, après bien des épreuves, à Kharbine en 1920, diocèse de l'Eglise orthodoxe par la volonté du Patriarche Tikhon depuis 1922. Mgr Méthode s'est attiré la sympathie de ces corréligionnaires (cfr. Chronique 29). Il est en communion avec le Synode de Karlovtsi.

D. C. L.

Bibliographie.

KARSAVINE, L. P. — SVIATYE OTSY I OUTCHITELI TSERKVI... — (Les SS. Pères et Docteurs de l'Église : le dévoilement de l'orthodoxie dans leurs œuvres). — Paris. YMCA Press. — (1929). — 19 × 14. — 270 p.

Cette étude de patrologie, par un professeur de l'Académie russe de Paris, n'est pas un manuel scientifique complet, mais plutôt un essai synthétique et très serré sur le développement de la pensée théologique chez certains Pères grecs. Comme tel, elle est bien intéressante. L'auteur s'attache à suivre, surtout à travers S. Irénée, Clément d'Alexandrie, Origène, S. Athanase, les Cappadociens (son chapitre le plus long est consacré à S. Grégoire de Nysse), l'Aréopagite et S. Maxime le Confesseur, les explications théologiques « platoniciennes » dont Alexandrie fut la source principale. Et certes, malgré certains écarts que l'auteur manque rarement de signaler, les grandes synthèses métaphysiques de ces Pères orientaux constituent l'effort créateur le plus profond et original de la théologie antique, l'influence la plus féconde dans la systématisation idéologique du dépôt révélé. Le prof. Karsavine, représentant de ce renouveau théoligique russe qui se rattache à la fois à Soloviev et à Khomiakov et dont la tendance est si nettement platonicienne, a condensé dans ce livre, de proportions modestes,un excellent résumé de la pensée théologique grecque dont son école se réclame, avec assez d'histoire ecclésiastique pour permettre d'en suivre le développement à travers les grandes controverses. Une notice bibliographique, vers la fin, donne une liste utile d'études patristiques russes.

Quelques critiques de détail s'imposent. L'auteur a un peu trop la tendance, par exemple, à insinuer que l'aristotélisme a influé, et doit nécessairement influer, sur la théologie dans un sens hérétique. Les rares mentions de l'Occident sont presque toujours injustes. Ça et là on rencontre des exagérations, héritées de Khomiakov, sur l'infaillibilité organique du corps de l'Église. Il nous semble que S. Cyrille est bien assez « alexandrin » pour mériter une étude plus détaillée. On voudrait avoir plus de références aux textes originaux, rattachées à chacune des opinions citées ; la liste de références donnée à la fin de chaque chapitre n'aide pas beaucoup à un contrôle détaillé.

Mais surtout il nous semble qu'il y a dans ce livre un défaut fondamental. En effet, il traite presque exclusivement de la théologie grecque, et là encore en exaltant les seules écoles « asiatique » et « alexandrine » ; tout le reste est passé sous silence ou sommairement mentionné comme étant de peu d'intérêt ou d'une orthodoxie douteuse. Dans cet ouvrage intitulé « Les SS. Pères et Docteurs de l'Église » qu'est devenu, par exemple,

S. Jean Chrysostome — pour ne pas parler de tous les docteurs de l'Église latine ? Si encore l'on ne veut s'attacher qu'à l'étude des grands contemplatifs et mystiques, laissant de côté ceux que l'auteur considère comme « aristotéliciens et rationalistes » (p. 222, il s'agit, entre autres, de Chrysostome), il nous semble — pour ne citer que deux noms — que S. Cyprien, le mystique ecclésiologue dont l'influence s'étendait « à tous les pays de l'Occident et presque toutes les régions de l'Orient, du Sud et du Nord » (S. Grég. Naz. — *Orat.*, XXIV, 12,) et surtout le grand S. Augustin, méritent une attention toute spéciale. Les philosophes et théologiens russes s'obstinent à regarder l'Orient comme constituant à lui seul toute l'Église pensante et orthodoxe, et celà dès les premiers siècles ; au fond, pour eux, la dégénération et le schisme ont déjà germé le jour où les Occidentaux se mirent à penser et à parler en latin. Sans nier la pauvreté spéculative de la mentalité latine, son peu d'originalité, jusqu'aux temps d'Augustin, et le manque de communications intellectuelles qui fut en effet pour beaucoup dans la séparation finale, nous savons que la réalité historique est beaucoup plus complexe et que les conclusions qu'ils en tirent sont absolument fausses. Et nous, qui voulons le rapprochement et la réunion des Églises, nous leur demandons d'étudier et d'estimer les Pères latins, car ils sont nos Pères communs dans la foi. Qu'ils aillent en premier lieu à S. Augustin. L'Occident n'a jamais oublié complètement les Pères Grecs, et de nos jours, il les étudie de plus en plus ; l'Orient, en partie parce qu'il l'a voulu et en partie faute d'une culture universelle (excuse inexistante aujourd'hui), s'est très rarement intéressé aux Pères latins. Pourquoi vouloir perpétuer cet état de choses ? Les « SS. Pères et Docteurs de l'Église » sont et les grecs et les latins, et ils sont communs à l'Orient comme à l'Occident. En comparant cette étude, documentée sérieusement mais combien exclusive, aux travaux patrologiques catholiques, où ces Pères communs figurent vraiment comme tels, on garde l'impression que l'érudition a été mise au service, d'un côté, de l'Église Universelle, et de l'autre, d'une Église locale et qui entend rester locale.

DOM D. BALFOUR.

KOCH, HANS. — DIE RUSSISCHE ORTHODOXIE IM PETRINISCHEN ZEITALTER. — Breslau, Priebatsch. — 1929. — 24 × 16. — 191 p. — Br. : 8 mk.

M. Koch, un érudit protestant de Vienne, nous retrace dans ce travail l'histoire d'une période de la théologie russe particulièrement intéressante à cause de ses répercussions actuelles, bien que les méthodes en semblent aujourd'hui définitivement abandonnées. Il s'agit de la « scolastique russe » du temps de Pierre le Grand.

Peu de catholiques savent qu'il y eut en Russie, aux XVIIe-XVIIIe siècles, une école de théologiens orthodoxes qui écrivaient, généralement en latin, des traités et des manuels de théologie, correspondant pour leur terminologie, leur méthode et leur atmosphère, — pour tout, en un mot,

sauf pour quelques points de doctrine, — aux grands ouvrages des catholiques comme Bellarmin et Suarez. Il y avait, d'ailleurs, à cette époque où presque tous les savants écrivaient en latin, toute une littérature protestante du même genre en Allemagne. Et ici nous touchons au cœur du sujet traité par M. Koch. Car cette nouvelle théologie russe, comme presque tout ce qu'il y avait de nouveau et de « progressiste » dans la Russie de ces temps-là, puisait largement et délibérément aux sources étrangères. Partant des positions traditionnelles de l'Orient orthodoxe et adoptant, pour s'exprimer, les méthodes et la terminologie scolastiques, elle se trouva en face de conceptions et de problèmes que l'orthodoxie n'avait guère eu l'habitude d'envisager. Ainsi naquirent deux tendances correspondant aux deux sources d'où elles dépendent : la catholique et la protestante.

Les principaux représentants de ces deux courants aux temps de Pierre le Grand étaient Stéphane Iavorski (1658-1722) et Théophane Procopovitch (1681-1736). Érudits, prédicateurs, hommes d'action tous deux, ils furent enlevés à leur professorat à l'Académie de Kiev — source, depuis Moghila (1596-1646), de la « scolastique russe », qui ne s'introduisit à Moscou que vers la fin du XVII[e] siècle — pour servir d'instrument au grand monarque dans l'occidentalisation de l'Église. Mais Iavorski, le « catholicisant », lui causa une déception. Nommé chef de l'Église en 1700, à la mort du dernier patriarche (car lui-même ne reçut pas ce titre, que Pierre voulait supprimer) il se montra récalcitrant et offrit jusqu'à sa mort une résistance, tantôt sourde, tantôt ouverte aux nouvelles tendances. Procopovitch, le « protestantisant », fut au contraire un fidèle serviteur, et a laissé son empreinte sur l'histoire de l'Église russe. Évêque de Pskov (1718), puis archevêque de Novgorod, c'est lui qui rédigea en 1720 le fameux « Règlement Ecclésiastique ». Fort attaqué, surtout après la mort de son maître (1725), il garda néanmoins une influence prépondérante jusqu'à la fin de sa vie.

L'auteur, tout en écrivant sur un ton modéré, ne cache pas sa sympathie pour Théophane. L'influence de ce « disciple de la scolastique protestante en terre russe » est pour lui un « triomphe de la pensée protestante dans le monde slave ». Après une introduction historique sur les rapports des deux hommes avec Pierre le Grand et leur opposition mutuelle, il décrit l'attitude fanatique de la vieille Russie vis-à-vis du catholicisme et ses premières rencontres avec le protestantisme qu'elle ne tarda pas à condamner à son tour, encore qu'avec moins de véhémence. Suit un chapitre sur les débuts de la théologie systématique à Kiev ; ceux-ci, étant essentiellement une adaptation des méthodes théologiques catholiques, amenèrent aussi un certain « cryptoromanisme doctrinal », que l'auteur discerne surtout dans les doctrines sur l'Immaculée Conception, la Transubstantiation et l'Epiclèse. Nous arrivons ainsi, avec l'âge de Pierre le Grand et des influences protestantes, à la « Krise der Systembildung », où deux systèmes bien différents se combattent dans la personne de Iavorski et de Procopovitch avec leurs nombreux partisans respectifs.

Les œuvres des deux chefs n'ont pas encore été publiées en entier ni analysées scientifiquement. Celles de Iavorski ont une allure polémique et négative qui rend difficile l'étude du système qu'elles représentent. Son grand ouvrage est *La Pierre de la foi*, publié en 1728 par son disciple Lopatynski, et qui eut un grand retentissement en Allemagne et en Russie. L'œuvre théologique de Théophane est contenue principalement dans huit traités, remaniés et complétés par ses disciples (ce qu'il convient de ne jamais perdre de vue) mais qui gardent suffisamment leur caractère personnel. Sous cette forme, son système fut le manuel classique de l'école théologique de Pétersbourg jusqu'au milieu du siècle passé et représente le long travail commun de toute une école (1). Système ordonné et constructif, son arrangement même (d'après M. Koch) trahit les influences protestantes par sa séparation de l'éthique d'avec la dogmatique, et la concentration de celle-ci autour de l'idée de Dieu.

Quels sont maintenant ces deux « systèmes » ? L'auteur ne prétend pas les suivre dans tous les détails ; il choisit certains problèmes dont les solutions diverses lui semblent plus caractéristiques. On ne s'étonnera pas qu'un protestant, étudiant les influences protestantes et catholiques dans l'orthodoxie, s'attacha aux matières suivantes : 1) Écriture et Tradition, 2) Ecclésiologie, 3) Rédemption et Justification. Il examine sous ces trois aspects la doctrine officielle de l'orthodoxie, celle de Iavorski, et surtout celle de Théophane Procopovitch.

1. A la différence de la doctrine officielle, que l'auteur trouve vague par rapport à la relation entre l'Écriture et la Tradition, Iavorski souligne l'importance prépondérante de cette dernière comme interprète des Écritures et comme source indépendante de la révélation ; il ne se sert guère de la Bible dans ses prédications qu'en moraliste et en historien et néglige généralement sa portée dogmatique. Procopovitch, au contraire, regarde la Bible comme le seul principe évident de la théologie ; il prouve minutieusement son « auctoritas », « necessitas », « perspicuitas » et « perfectio » et donne des normes pour son interprétation, littérale avant tout ; les Conciles, qui sont à juger d'après leur conformité avec l'Écriture, ont une autorité inférieure à celle-ci, et ne peuvent imposer des dogmes en vertu des traditions qui n'y sont pas mentionnées. Dans son idée de l'inspiration et son traitement critique il semble dépasser les protestants de son temps, et il prend partie avec eux dans la question, discutée alors entre Orthodoxes, des livres « apocryphes » de l'Ancien Testament, qu'il considère comme vénérables mais non-canoniques.

2. L'Église orthodoxe revendique pour elle-même un magistère infaillible, exercé par une hiérarchie dans laquelle la monarchie épiscopale est essentielle, mais qui est nettement synodale dans son action. Iavorski subordonne l'État à l'Église ; hors d'elle il n'y a pas de salut ; il ap-

(1) *Christianae Orthodoxae Theologiae*... (Compendium), Leipzig, 1782 et 1792 ; nouv. édition, remaniée, Moscou, 1802 et 1827.

prouve la persécution des hérétiques, et fulmine contre le rituel des Raskolniki ; il ne peut concevoir l'Église sans Patriarche. Procopovitch, de son côté, est l'auteur du « Règlement Ecclésiastique » ; il considère l'Église comme subordonnée à l'Écriture et le magistère vivant ne joue guère de rôle dans sa théologie ; unique assemblée des vrais fidèles prédestinés, elle comprend aussi ceux qui sont déjà « in gloria »; les détails sont pour lui une question indifférente.

3. La doctrine orthodoxe, représentée par les Confessions de Moghila (1643) et de Dosithée (1672), conçoit la foi comme un acte intellectuel, moyen préparatoire et condition de salut. La volonté libre de l'homme coopère à la grâce par la pénitence et les bonnes œuvres. La peine temporelle après la mort semble être niée, mais on ne voit pas clairement dans quelle mesure on admet la nécessité de la satisfaction, pendant la vie, pour les péchés remis. Iavorski aussi considère la foi comme acte intellectuel, moyen du salut ; elle peut être perdue et regagnée, et consiste non pas à être appelé juste, mais à être juste véritablement, les péchés étant vraiment supprimés par la grâce, et non pas seulement « couverts » par le Christ. Celui-ci a satisfait, pour nous, auprès de Dieu. La rédemption est préparée par la foi et les dispositions morales. Nos œuvres, don de Dieu elles-mêmes, *méritent* le salut comme *récompense* ; elles en sont une condition nécessaire, car Dieu exige de l'homme qu'il corresponde à la grâce. Iavorski admet la nécessité de la satisfaction et de la peine temporelle. Il rejette l'existence des peines après la mort ; mais s'il n'admet pas un purgatoire où les âmes sont châtiées par le feu purifiant, il enseigne qu'elles attendent sans repos l'assistance de l'Église, soit en errant partout, soit en demeurant dans une région de l'enfer. Procopovitch, d'autre part, nous est présenté par l'auteur comme étant nettement protestant. La justification est pour lui la rémission des péchés par Dieu seul, qui impute à l'homme pénitent et « confiant » la justice du Christ. La foi est la « fiducia » accompagnée de « conversio », non pas un moyen de salut, ni sa condition ou sa préparation, mais une partie même de la rédemption, presque identifiée avec elle, et que le salut accompagne nécessairement. Quant aux œuvres, la volonté libre de l'homme ne peut concourir à la justification ; les mérites n'existent pas, ils sont exclus par l'idée même de la grâce. Mais les œuvres sont un fruit nécessaire de la foi, qui seule est « causa instrumentalis » de la justification et du salut. Le disciple de Théophane, Myslavski, complète sa pensée en niant la nécessité et la possibilité d'une satisfaction ultérieure pour les péchés, après la conversion et la justification.

Le dernier chapitre est consacré à la question des dépendances littéraires de ces doctrines. En effet, il n'y a rien de très autochtone dans la civilisation russe de ces siècles, et la littérature théologique en particulier, jusque tout récemment, a été « pillée dans les livres étrangers, surtout allemands », au témoignage de l'archevêque Irénée († 1904). Iavorski est un compilateur et un copiste qui puise largement dans Becano et sur-

tout aux « Disputationes » de Bellarmin, dont il traduit littéralement d'interminables passages. Procopovitch fait la même besogne avec les protestants Polanus, Molinaeus, Gerhardt, Meisner, de Dominis et aussi avec Bellarmin. Mais M. Koch considère son œuvre comme beaucoup plus originale et plus indépendante que le plagiat de Iavorski.

L'auteur s'est laborieusement efforcé de nous livrer une étude approfondie qui a manqué, jusqu'ici, même en langue russe (1), surtout pour les grandes lignes du système de Procopovitch, sa source et son caractère protestants. Son érudition manque un peu de clarté et d'ordre, et il a parfois une tendance à exagérer la portée de certains passages. S'il y a une faute sérieuse dans son livre c'est sa manière d'exposer la doctrine orthodoxe et catholique dans ses comparaisons. Pour la première, il se réfère trop facilement aux confessions de Moghila et de Dosithée, qui sont elles-mêmes fort influencées par la terminologie scolastique, et même par les doctrines « latines ».La mesure dans laquelle elles explicitent, en profitant de l'expérience catholique sur certains points, les positions, déjà latentes dans l'ancienne Orthodoxie grecque est une question brûlante. Les théologiens russes d'aujourd'hui tendent à regarder au delà pour rejoindre la mentalité et la tradition purement orientales qui ne se sont jamais éteintes complètement et qui, d'après eux, auraient dû se développer dans un tout autre sens. C'est là un problème très actuel auquel cette étude pourra apporter peut-être sa part de contribution. En tout cas, pour estimer ce qui distingue les « occidentalisants », Iavorski et Procopovitch de leurs prédécesseurs et de la masse, encore assez « orientale », de leurs contemporains, il faudrait un travail autrement minutieux qu'un simple renvoi aux livres « symboliques » du XVIIe siècle (2). Quant à ses idées sur la doctrine catholique, l'auteur se trompe gravement sur la question de la grâce. L'espace ne permet pas d'entrer ici dans des détails mais en diminuant outre mesure le rôle de la grâce dans le système catholique, il exagère encore la très réelle différence entre la conception catholique et la pensée protestante, qui a tant influencé Théophane Procopovitch.

Ces réserves faites, ce livre est une précieuse contribution à l'histoire de la théologie russe. Si les méthodes scolastiques de Théophane sont démodées en Russie, son influence n'est pas tout à fait morte. L'auteur nous donnera-t-il une étude ultérieure qui permettra de juger dans quelle mesure les générations successives, et même peut-être (malgré elles) la réaction slavophile et la théologie moderne, ont subi ces influences protestantes dont Théophane fut le premier héraut ?

DOM D. BALFOUR.

(1) Le même sujet avait été traité sous certains aspects par Samarine, Tcherviakovski et les PP. Gagarine et Bukovski, S. J.

(2) Voir les comptes rendus des ouvrages de A. MALVY et M. VILLER et de I. TARASI dans *Irénikon*, V, 1928, p. 306-311 et VI, 1929, p. 314-318 (N. D. L. R.).

ILIINE, V. N. — ZAGADKA JYZNI I PROISKHOJDÉNIÉ JYVYCH SOUCHTCHESTV. (Le secret de la vie dans sa production d'être vivants). — Paris, YMCA Press. — 1929. — 19 × 12. — 116 p. — Br. : $ 0,35.

ZIENKOVSKI, V. V. — BESSEDY S JOUNOCHESTVOM O VOPROSAKH POLA. (Entretiens avec la jeunesse au sujet de la question des sexes). — Paris, YMCA Press. — 1929. — 19 × 12. — 72 p. — Br. : $ 0,15,

TCHÉTVÉRIKOV S. — POUT TCHISTOTY. IZ BÉSSIED PASTYRIA-ZAKONOOUTCHITELIA. (Le chemin de la pureté. Pensées d'un Pasteur et professeur de religion). — Paris, YMCA Press. — 1929. — 19 × 12. — 40 p. — Br. : $ 0.15.

Simultanément trois écrivains russes — et non des moindres, nos lecteurs les connaissent déjà — publient leurs pensées sur certaines questions d'ordre biologique. Le professeur Iliine traite le problème scientifiquement, réfutant la théorie Darwinienne de l'« évolution créatrice » et la prétendue « génération spontanée », pour défendre le dogme chrétien. Les deux autres écrivains, surtout le P. Tchétvérikov, aumônier général de la jeunesse orthodoxe russe à Paris, parlent de la sexualité, du point de vue moral surtout.

Ce qui est commun aux trois opuscules — à part le fonds qui constitue ce que tout écrivain chrétien dit en cette matière — c'est la façon de présenter le problème aux jeunes lecteurs russes. Cette méthode intéressera tous ceux qui veulent étudier la mentalité russe. Le prêtre russe s'il est instruit et surnaturel, a une dignité et une simplicité dans sa parole qui saisissent et émeuvent tous ceux qui l'écoutent ; aucune phraséologie, parfois même peu de rigueur dans la construction logique, mais beaucoup e chaleur communicative et de vraie éloquence du cœur. Ce qui rend surtout intéressants ces travaux c'est le fait même de leur publication. Jusqu'à présent on n'avait pas voulu parler ou écrire quoi que ce fut de détaillé sur des questions aussi délicates. D'une part, la débandade morale en l'U.S.S.R., et sa sournoise propagande antireligieuse ont provoqué une salutaire réaction. (Car les formules sonores et les sophismes cachés ont eu, plus qu'on ne le croit, une influence néfaste jusque dans les milieux de la jeune génération émigrée.) D'autre part, le mouvement des étudiants russes est malgré lui influencé par l'ambiance occidentale dans laquelle il se meut. De là dans l'émigration russe deux tendances qui se font face : d'une part les « conservateurs », « ennemis de l'action » que l'on considère comme plus propre aux Occidentaux qu'aux Russes ; d'autre part, ceux qui font profession de largeur d'esprit et qui voudraient adopter, ou imiter, ou assimiler à l'esprit russe, tout ce qui représente une valeur

spirituelle. Les trois écrivains dont il s'agit ici se classent peut-être le plus justement au centre gauche de ce mouvement nouveau.

Dom A. de Lilienfeld.

SKOBTSOVA, E. — DOSTOEVSKI I SOVREMENOST. (Dostoïevski et l'actualité). — Paris, YMCA Press. — 1929. — 19 × 12. — 75 p. — Br. : $ 0,25.

L'A. du présent opuscule a sans doute raison d'attirer l'attention de la génération contemporaine sur le grand écrivain que fut Dostoïevski. Non pas, certes, Dostoïevski créateur de la « Légende du Grand Inquisiteur » comme le semble penser Mme Skobtsova — mais le penseur religieux orthodoxe, l'artiste qui « par son œuvre sans pareille, conçue dans des conditions terribles de maladie et de misère, par sa vie constamment tourmentée et douloureuse, par l'influence qu'il exerça comme tribun, incarne un type original et puissant dans l'histoire de la littérature mondiale ». Mais le mérite principal de l'A. consiste dans le fait qu'elle a donné son étude dans une série de publications où figurent des penseurs comme Soloviev et Khomiakov. Par là même elle prouve qu'elle a compris l'importance toute spéciale que présente la pensée de Dostoïevski dans le domaine de l'Union des Églises, dans le problème Orient-Occident ou, si on aime mieux, dans la question de la Russie et de l'Église Universelle. Des trois grands hommes que nous venons de citer Dostoïevski est celui qui est le plus spécifiquement « russe ». Il a vécu dans le peuple, il a partagé sa misère, il a compris sa souffrance, il a pénétré profondément dans son âme et, par un mouvement prodigieux d'artiste, il a créé toute une synthèse qui résume sa psychologie .

« Dostoïevski c'est tout un monde », ainsi débute Mme Skobtsova. Et en effet : les voies d'une âme humaine comme celles de l'âme collective de sa patrie ont été également étudiées par lui. C'est surtout comme psychologue des âmes malades, des cas pathologiques, des névrosés, des détraqués que nul autre n'atteint sa maîtrise. Son intuition merveilleuse, qui le met directement en contact avec les forces inquiétantes du subconscient et de l'occulte, lui permet d'explorer les recoins les plus obscurs du cœur des hommes. Les voies de l'âme du peuple russe, celle des humiliés et offensés de la vie, .des pauvres, des malheureux sont cependant le domaine où Dostoïevski exerce de préférence son don d'analyse ; il s'attache avec prédilection à la peinture de ces êtres que la vie a malmenés ; il examine tour à tour le problème du mal et de la liberté. Dans les *Pauvres Gens* il se demande *qui est coupable* des affreuses atrocités et des misères que l'on voit dans le peuple. Ivan Karamazov demande à son tour à Alexis « qui est coupable de toutes ces souffrances? » Et Dostoïevski de conclure, par la bouche du Staretz Zosime : « Personne », ou plutôt : « chacun est coupable de tout envers tous ». Cette culpabilité universelle c'est sa doctrine du péché originel. Et puisque tous sont coupables, tous

aussi doivent accepter leur part dans la pénitence, dans la purification par la souffrance, tous doivent « accepter le monde ». D'autre part, puisqu'il n'y a pas de coupables individuels, on ne saurait exiger de réparation de personne, on doit tout justifier, tout pardonner, pardonner en chrétien ; c'est en Notre-Seigneur qu'est le seul salut, le rachat est dans sa croix, et la solution du problème dans sa sainte parole.

Dans la deuxième partie du livre Mme Skobtsova examine la théorie de Dostoïevski sur l'avenir de la Russie. Dostoïevski est porté, comme beaucoup de Russes, aux solutions extrêmes, dépassant toute mesure. Il idéalise, il divinise persque le peuple russe et il lui assigne un rôle exclusif dans l'activité des peuples. Dans son célèbre discours en l'honneur de Pouchkine (1880) il dit ;« ... devenir un véritable Russe signifie justement s'efforcer de résoudre les contradictions européennes, montrer que l'inquiétude européenne a pris fin dans son âme de Russe, accueillir dans cette âme tous les frères avec un égal amour et aussi, peut-être, prononcer la parole définitive de la grande harmonie générale, de la concorde fraternelle de toutes les races dans la loi évangélique du Christ ». Et en 1881, quelques jours avant sa mort il écrit : « ... l'Église universelle des peuples réalisée sur la terre pour autant qu'elle y trouvera place. Je parle de l'éternelle soif d'amour du peuple russe, de son besoin d'union générale, complète au nom du Christ. Et tant que cette union ne sera pas réalisée... l'instinct de cette Église, le besoin parfois presqu'inconscient, mais vivace de cette Église existe à n'en pas douter dans des millions de cœurs russes. Le socialisme des Russes n'est ni le communisme, ni la possession des forces mécaniques : ce peuple croit qu'il n'aura le salut que par l'Union universelle dans le Christ».Mme Skobtsova termine son étude par unchapitre sur le don de prophétie de Dostoïevski. De fait, le génial penseur a prédit, jusque dans ses détails, les horreurs de la révolution bolcheviste. On peut regretter que l'A. n'ait pas ajouté la belle appréciation de V. Soloviev : « Le mérite et l'importance d'hommes tels que Dostoïevski viennent de ce qu'ils ne se sont pas inclinés devant la force des faits et ne l'ont pas servie. A la force brutale ils opposent la force morale puisée dans la foi à la justice et au bien, dans la foi à ce qui doit être. Ne pas se laisser tenter par la souveraineté évidente du mal et ne pas renoncer pour elle au Dieu invisible, c'est là un acte de foi. C'est en cela que réside toute la force de l'homme. La vie est créée par les hommes de foi. Ce sont ceux qu'on appelle rêveurs, utopistes, fous, qui sont les prophètes, l'élite, les guides de l'humanité. C'est un homme de cette trempe que nous pleurons aujourd'hui ».

Dom A. de Lilienfeld.

HECKER, J. F. — LA RELIGION AU PAYS DES SOVIETS. Traduit de l'anglais. — Paris, Editions sociales internationales. — 1928. — 18,5 × 12. — 244 p. — Br. : fr. 12.00.

L'auteur de cet ouvrage, professeur de sociologie et de morale sociale

à l'Académie théologique de Moscou, et membre de l'« Église vivante », rappelle dans l'introduction l'intérêt qu'il porte à la vie religieuse russe, ses études précédentes sur la sociologie et la civilisation russe et les facilités exceptionnelles d'observation, qui en résultent pour étudier l'histoire religieuse russe depuis la révolution (ch. IV-IX) et donner un aperçu de la psychologie (chap. I), de l'histoire (ch. II), de la doctrine (ch. III) religieuses des orthodoxes, enfin des sectes (ch. X et XI) et de la classe intellectuelle en Russie (chap. XII).

Les faits sont appréciés du point de vue de l'« Église vivante » ralliée au régime soviétique. Indiquons, durant le decennaire 1917-1927, à propos des principaux faits, l'opinion de M. H.

I. Sobor de 1917, élection du Patriarche Tikhon ; Message du Patriarche condamnant le Bolchévisme ; loi de Séparation de l'Église et de l'État.

On sait que le Sobor de 1917, commencé sous le gouvernement de Kerenski, visait à l'organisation de l'Église orthodoxe sur la base de l'indépendance de l'Église et de l'État et leur mutuel appui. D'après H. le Sobor est devenu sous la menace de la révolution bolchéviste le refuge des éléments conservateurs et conséquemment un organisme de réaction politique : il juge alors le Message du Patriarche comme un acte de révolte ouverte. Que firent les Soviets ? « Ce qui est étonnant, ce n'est pas qu'il y ait eu des excès commis contre les moines et le clergé, mais qu'il y en ait eu relativement si peu, beaucoup moins, par exemple, que dans des conditions analogues, sous la République française...Le gouvernement protégea l'Église au moment où il était accablé d'anathèmes par le Patriarche » (p. 90), c'est-à-dire qu'il octroya la liberté de conscience et d'association religieuse (décret du 23 janvier 1928). Mais sous ce titre il publiait une loi de séparation de l'Église et de l'État et surtout de l'Église et de l'école primaire dont l'Église avait jusque là exclusivement eu le monopole.

II. La famine de 1921. Emprisonnement du Patriarche. Le Patriarche invite les églises à se défaire des objets précieux qui ne sont pas consacrés. Le gouvernement agite l'opinion, afin que tous les objets précieux fussent vendus : et il décrète la spoliation des églises en faveur des affamés et la nationalisation des biens ecclésiastiques. Cette loi était faite dans un but humanitaire ...« Il ne fallait rien prendre qui pût être nécessaire au culte, afin que personne n'eût lieu de se plaindre et de dire que cette mesure portait préjudice à ses pratiques religieuses » (p. 107.) L'auteur ne dit pas qui jugeait de la nécessité d'un objet. Ce n'était pas apparemment l'autorité religieuse. L'opposition du Patriarche à ces mesures fit que « le Patriarche se retira avec sa suite dans le monastère de Donskoï, aux environs de Moscou, où il fut gardé en état d'arrestation... » L'Église se trouvait donc privée d'un chef (?) le Patriarche s'étant retiré de l'administration de l'Église jusqu'au prochain Sobor (p. 109).

III. Préparation du Sobor. L'Église vivante convoque le Sobor de 1923. Déposition du Patriarche.

Ici le prêtre Vvédenski entre en scène. Il obtient du Patriarche d'être chargé avec deux collègues de l'expédition des affaires courantes. Mais la direction du Patriarcat est confiée au métropolite Agathange ou à l'évêque Innocent ou à leur défaut à un Conseil suprême présidé par l'évêque Léonide. Ce dernier « trop âgé et trop faible pour pouvoir rien entreprendre par lui-même se reposa volontiers sur Vvédenski, prêtre jeune et actif à qui revint la direction de l'Église » (p. 111). Tellement actif qu'il prend sur lui « d'épurer l'Église des éléments réactionnaires » par la destitution de 80 anciens évêques du clergé noir et l'institution d'évêques progressistes mariés (p. 118), et encore de réunir un Sobor chargé de juger les prêtres coupables de la ruine de l'Église (p. 113). Ce Sobor décréta en effet d'abord la déposition du Patriarche, mais l'auteur est muet sur la réponse très digne que le Patriarche fit à cet acte anti-canonique. — Cette année même le Patriarche fut élargi, sa rentrée en scène marque le début de l'émiettement de l'Église vivante ; l'auteur insiste plutôt sur la « tentative du Patriarche de reconquérir sa liberté, même au prix humiliant de sa soudaine confession » (p. 132), il vise la rétractation de ses déclarations anti-soviétiques et la promesse d'une soumission loyale au pouvoir établi.

IV. Rétablissement de la hiérarchie de l'Église orthodoxe. Mort du Patriarche. Sobor de 1925.

D'après H., en 1924, ce ne sont pas le métropolite Serge et le prêtre Krasnitski, qui se séparent de l'Église vivante pour faire soumission à l'Église orthodoxe, mais c'est le gouvernement « qui suggéra au Patriarche de s'unir avec le groupe qui subsistait de l'Église vivante et de prendre Krasnitski comme vice-président de son administration » (p. 140).

Le Sobor de 1925 est tenu par l'Église orthodoxe, qui est la seule organisation ecclésiastique puissante. H. n'affirme pas moins « que depuis lors il s'est développé un processus de désagrégation et de division, qui au fur et à mesure de l'affermissement du nouvel ordre social, doit tôt ou tard aboutir à une union de groupements de l'Église ». Dans l'Église il y a aussi le « conflit entre l'idée monarchique et l'idée républicaine » (p. 138). L'auteur croit que l'Église deviendra un jour une société démocratique, pour lui l'Église n'est en effet pas divine, l'élément spirituel qui l'anime est « un culte mystique et esthétique de Dieu » et coexistera avec l'esprit puritain évangélique et avec l'idée révolutionnaire. (p. 237).

Dom Th. Belpaire

EMHARDT, WILLIAM CHAUNCEY. — RELIGION IN SOVIET RUSSIA. ANARCHY. Together With An Essay On the Living Church by Sergius Troitsky. — Milwaukee. (Wis., U.S.A.), Morehouse Publishing Co. — 24 × 16. — IX-386 p. — Rel.: $ 4.00.

Cet ouvrage contient le procès de l'Église vivante par le professeur Troitsky. Dans quatre études, il expose l'histoire, l'action à l'étranger,

l'idéologie et l'organisation de l'Églisevivante, enfin le jugement porté par le peuple russe et sur elle l'Église orthodoxe slave. Cette partie est contenue dans les quatre-vingts dernières pages. Les trois cents autres pages sont une étude documentaire des actes officiels relatifs à l'histoire religieuse de la Russie depuis la révolution et une relation sommaire de faits, auxquels il est fait allusion ces pièces et qui les font comprendre.

Il est très précieux de trouver des documents aussi importants dans une traduction anglaise, mais on ne sait jamais, puisque ces documents ont subi la censure soviétique, s'il n'existe pas d'autres pièces qui n'ont pas été publiées, ou si parfois celles qui émanent du Patriarche n'ont pas subi des retouches avant leur publication.

Cette réserve faite il faut noter avec quel souci d'exactitude les faits et les documents ont été reproduits ou appréciés. L'auteur se réfère surtout à l'ouvrage de G. P. Fedotov, *L'Eglise russe depuis la Révolution*; il laisse juger les évènements par le Dr Spinka, professeur au séminaire théologique de Chicago et quelque peu prévenu contre l'Église orthodoxe, — ce qui ne donne que plus de valeur à son jugement, quand il est favorable à celle-ci — et par J. F. Hecker, professeur à l'Académie théologique de Moscou, membre de l'Église vivante. En outre, les principaux journaux officiels ou semi-officiels des Soviets ont été mis à contribution : tel par exemple l'*Isviestia*.

Les renseignements sont groupés en différentes parties, dont voici la nomenclature : I. L'Église sous le gouvernement de Kerenski ; II. Lutte du Patriarcat et des Soviets ; III. Le pseudo-concile de 1923 ; l'Église russe depuis 1923 ; IV. Action religieuse des Soviets à l'étranger ; V. Évènements en Amérique ; VI. L'Église russe en 1928.

La plupart de ces parties se réfèrent à des épisodes plus ou moins marquants, qui ont parfois donné lieu à la publication de nombreux documents, le second et le quatrième dévoilent maints aspects de la lutte de l'Église orthodoxe Russe contre le pouvoir soviétique. Un pouvoir absolu qui fait non seulement profession d'athéisme, mais qui poursuit le but avéré de détruire jusqu'à la notion de Dieu dans la conscience chrétienne, et une puissance religieuse qui n'a plus le prestige que lui conférait le tsarisme et pas encore l'énergie surnaturelle qu'aurait pû lui infuser la réorganisation de l'Église russe en 1917. La lutte est inégale, les soviets prennent plaisir à détruire, à dilapider, à profaner ; les évêques, le clergé, les fidèles s'opposent à tous les empiètements et la grandeur morale de leur attitude ranime la piété et la foi. Mais au terme de la lecture on se demande avec une certaine angoisse si l'Église orthodoxe est sortie fortifiée ou affaiblie de l'épreuve, si la reconnaissance du Pouvoir soviétique par le Patriarche Tikhon et plus tard par le métropolite Serge est une victoire pour les Soviets ou pour l'Église.

Le livre actuel ne se propose pas de trancher cette question. Il veut préciser le rôle de l'Église vivante et apprécier sa valeur intrinsèque, comme élément régénérateur du peuple russe. Le Professeur Troitsky croit

pouvoir porter un jugement définitif dès à présent. Née d'une faction d'ecclésiastiques appartenant au clergé séculier, cette secte a eu un certain développement grâce à l'appui du gouvernement, elle n'a cependant jamais eu d'emprise sur les fidèles, et beaucoup de ses adhérents sont retournés à l'orthodoxie, quand celle-ci a obtenu plus de liberté ; on peut la considérer actuellement comme dénuée de toute influence.

L'Église vivante est née en 1922, après l'arrestation du Patriarche Tikhon dans les circonstances suivantes : en mai de cette année quelques prêtres de Saint-Pétersbourg obtinrent du Président du Comité Central pan-russe l'autorisation d'établir une Haute Administration de l'Église dans toute la Russie. Le prêtre Vvédenski se chargea d'exécuter ce projet en circonvenant d'abord habilement le Patriarche, dont il extorqua une lettre, lui confiant à lui et à deux confrères l'expédition des affaires courantes du Patriarcat, jusqu'à l'arrivée du Métropolite Agathange, désigné pour remplacer le Patriarche.

Comme ce dernier ne pût jamais rejoindre son poste à Moscou, Vvédenski pût usurper frauduleusement la direction en s'associant deux évêques et en agissant au nom du Comité de la Haute Administration ecclésiastique. Il publia un organe *L'Église Vivante*, enrôla des adhérents et prépara un Concile pour 1923. — Il ne pût donner le change sur la légalité de son intervention que jusqu'à la publication d'une lettre du Métropolite Agathange désavouant Vvédenski ; celui-ci employa alors les moyens d'oppression.

Le Concile eut lieu à Moscou du 29 avril au 9 mai 1923. Il reconnut le gouvernement soviétique et déposa le Patriarche. Toutes les paroisses de la capitale se rallièrent, sauf cinq.

Mais bientôt après, revirement inattendu, le Patriarche fut remis en liberté et publia lui-même une lettre condamnant « l'Église vivante » et les organisations auxquelles elle avait donné naissance, et invitant les fidèles à revenir à l'Église orthodoxe.

Le Patriarche ayant, préalablement à son élargissement, reconnu *de facto* le gouvernement soviétique, celui-ci permit à l'Église orthodoxe d'organiser sa vie normale, et à partir de ce moment une grande partie du clergé devenu dissident, par exemple le Métropolite Serge, fit à nouveau soumission au Patriarche Tikhon. Ainsi l'Église vivante ne garda plus dans ses rangs que des membres du clergé séculier qui espéraient arriver par elle plus facilement aux dignités ecclésiastiques. Elle perdit tout crédit auprès des fidèles et son rôle n'a consisté qu'à créer la confusion dans l'Église russe.

Cette secte ne représentait aucune idée féconde, elle exploitait uniquement le mécontentement d'une partie du clergé et a été dans la main des Soviets un instrument docile pour faire pièce à l'Église officielle, affaiblir sa puissance et amener le Patriarche à composition.

Le discrédit de la tentative de schisme est d'ailleurs augmentée par la personnalité même de sonpromoteur. D'abord violent ad-

versaire des Soviets et ami de son Métropolite Benjamin de Pétrograd, il flatte un an après le nouveau pouvoir et vient déposer contre son chef spirituel, dans le procès qui doit préparer l'exécution du prélat. Sans le moindre scrupule, il abuse de la bonne foi du Patriarche Tikhon qui lui confie la direction de la Chancellerie, et en profite pour faire déposer, par le Concile de 1923, ce même Patriarche. Après la mort de celui-ci il n'hésite pas à inviter son remplaçant à assister au Concile de l'Église vivante en 1925. Mais ce qui lui a aliéné le plus de sympathies, c'est l'empressement qu'il a mis à faire supprimer, par le Concile de 1923, l'interdiction au clergé marié d'arriver à la dignité épiscopale et à ne pas tarder à devenir lui-même Métropolite. Enfin, à New-York, il parvint par la voie légale à se faire attribuer les biens de l'Église orthodoxe, quoique les fidèles refusassent de le reconnaître comme un évêque légitime.

L'ouvrage de M. Emhardt est très sobre en appréciations, il s'attache surtout à situer et à préciser des évènements. Espérons qu'il pourra servir à faire bientôt une histoire religieuse contemporaine de Russie.

DOM TH. BELPAIRE.

DE VRIES, AXEL. — DIE SOWJETUNION NACH DEM TODE LENINS. — Berlin, Grunewald. — 1925. — 2e éd. — 186 p.

On est agréablement surpris par l'absence, à la table des matières, de titres de goût douteux, tels qu'on en trouve dans maint autre volume consacré à l'U. R. S. S. Cette impression de sérieux se confirme à parcourir le texte. M. de Vries passe en revue les principaux éléments de l'organisme soviétique, condamnant au nom de la science économique, et parfois avec humour, la doctrine bolchévique. Il donne des aperçus judicieux sur la crise du parti communiste, l'individualisme des villages sapant le communisme, la politique financière et extérieure du gouvernement soviétique, etc..

On pourrait reprocher à l'ouvrage d'être unilatéral : absorbé par le caractère matérialiste de la Russie contemporaine, l'A. semble ignorer les autres facteurs sociaux ; économiste, il ne se montre pas suffisamment dsychologue, le peuple russe lui reste étranger (on ne rencontre que quelques lieux communs sur son compte), l'orthodoxie lui apparaît mourante ; par contre, l'élément allemand et le mouvement évangélique acquièrent une importance disproportionnée dans son récit.

D. C. L.

VON ARSENIEW, NICOLAS. — DIE RUSSISCHE LITERATUR DER NEUZEIT UND GEGENWART. — Mainz, Dioskuren-Verlag. — 1929. — 19 × 13 — 410 p.

M. Arseniev, dont l'attention, pendant les dernier temps, semblait plu-

tôt dirigée vers les problème religieux, n'a pas pour autant, c'est ce que prouve le présent ouvrage, négligé ses études littéraires. Nous pensons qu'il fait preuve ainsi de réalisme, d'un désir très louable de s'appliquer aux problèmes concrets de la vie — choses que les spéculatifs oublient trop souvent. Nous ne dirons cependant pas qu'il n'a rien d'intéressant à nous dire sauf sur les écrivains qui touchent aux idées théologiques, comme Dostoïevski et Soloviev. Non, l'auteur nous donne l'impression d'avoir résumé ici, très sobrement et objectivement, l'attitude critique que prend un grand intellectuel de l'ancien régime — une intelligence saine et parfaitement équilibrée, sans trace de cette extravagance chère à certains Russes — devant tout un siècle de la littérature de son pays. Mais il n'en est pas moins vrai que les pages plutôt philosophiques sur Dostoïevski, Soloviev, et ceux que l'auteur appelle « Symbolistes et Orgiastes » (Merejkovski, Ivanov, etc.), demeurent les meilleures du livre.

A ce propos, et à propos du réalisme ci-dessus loué, le lecteur averti sentira que la « Sophiologie » (le principe de l'éternel féminin dans la divinité ; la gnose ; etc.) de certains disciples de Soloviev dans l'Église orthodoxe, reçoit quelques-uns des coups portés contre la *Dionysische Ekstatik, Gnostik des Sofianismus, Sensuell-Erotisch, literarische Mystik* des Symbolistes et des Orgiastes, tributaires également, dans une certaine mesure, de ce même maître. En vérité cependant, nous devons dire que M. Arseniev ne fait aucun rapprochement de ce genre. Nous ne le faisons qu'avec toute la réserve que comporte notre ignorance et nous ne pensons pas non plus que ces traits puissent atteindre les maîtres de cette école.

Il est dommage que toute la littérature contemporaine soit traitée dans un seul chapitre de soixante pages. Mais pour autant que nous avons pu les contrôler, les renseignements donnés sont justes bien que sommaires, et les courants, les idées montent toujours à la surface.

Dom A. Bolton.

VERSLAG VAN HET CONGRES VOOR DE HEREENIGING GEHOUDEN VANWEGE HET COMITE 'S-GRAVENHAGE VAN HET APOSTOLAAT DER HEREENIGING OP 6, 7 EN 8 MAART 1928 TE 'S-GRAVENHAGE.— La Haye. — 1929. — 24 × 16 p. — 151 p. — Br. : fl. 1.50.

Dans l'apostolat pour l'Union des Églises, qui a pris un si grand développement en Hollande, le Comité de La Haye se distingue particulièrement. Les réunions de cercles d'études, les conférences, les congrès s'y succèdent et y jouissent toujours d'un large succès. Le Congrès du 6, 7 et 8 mars 1928 fut particulièrement réussi, tant au point de vue des sujets traités que dans l'intérêt manifesté par la très nombreuse assistance. Il faut savoir gré au Comité d'en avoir publié le rapport quasi complet dans ce petit volume fort soigné. On y trouve des études très fouillées sur le but et la

méthode de l'œuvre unioniste catholique (P. Van der Geest O. P.), sur les Églises orientales et l'union (Dr. Franses O. F. M.), sur le désir d'union des protestants, leurs motifs et leurs difficultés (P. Kok), sur l'anglicanisme et la réunion (Prof. Nolet), sur la place de la Hollande catholique dans l'apostolat de l'Union (Prof. Brandsma, O. Carm.), un discours d'ouverture et de clôture du P. Duurkens S. J., enfin deux intéressants suppléments dont l'un contient la littérature presque complète du problème de l'union et les Églises dissidentes, et l'autre reproduit un grand nombre de comptes rendus du congrès, parus dans la presse hollandaise de toute nuance.

On peut se procurer ce rapport au secrétariat du Comité, Amelia van Solmstraat, 89, la Haye. Dom F. de Wyels.

LATHOUD, DAVID. — LES PERSPECTIVES ACTUELLES DE L'UNION DES ÉGLISES. — Paris. Les Amitiés catholiques françaises. — 1929. — 17 × 11. — 30 p. — Br. : fr. 2,00.

Le large universalisme, la « compréhension sympathique », le profond catholicisme de l'auteur de cette conférence en font un apôtre convaincu de la méthode irénique : la seule « méthode efficace d'apostolat unioniste », — mais hélàs ! comme le fait remarquer discrètement le R. P., méthode encore souvent incomprise des nôtres. (p. 17).

Une seule petite remarque. « Cette méthode, dit l'auteur, consiste à ne pas heurter de front la fierté chrétienne de nos frères séparés » (p. 14). Ne pas heurter de front, c'est trop peu. Notre attitude est autre chose qu'une concession prudente à de chatouilleuses susceptibilités ; elle est une disposition psychologique fondamentale, faite d'un souci de justice et de sympathie profonde. C'est, faite sans l'ombre d'un doute, la pensée, d'ailleurs souvent exprimée, de l'auteur ; et l'expression seule, pour un esprit chicanier, pouvait paraître défectueuse.

Cette attitude-là, seule, méritera de n'être, ni suspectée, ni « interprétée comme un piège et un artifice ». L'expérience l'a trop montré.

Dom B. Reynders.

ROSS, J. ELLIOT. — HOW CATHOLICS SEE PROTESTANTS. — New York, The Enquiry. — 1928. — 19 × 13. — 44 p. — Br. : $ 0,25.

Petite brochure qui résume la tentative intéressante d'un groupe de catholiques américains pour faire mieux comprendre de leurs corréligionnaires les idées de leurs concitoyens protestants. Ces derniers avaient pris l'initiative par un mouvement appelé *The Fairfield Experiment*. Bien qu'on envisage surtout une plus grande facilité dans les relations sociales, on ne néglige pas les préjugés d'ordre doctrinal. Ainsi, parmi les questions posées aux deux groupes, on trouve ceci : « Seriez-vous disposé

individuels et de l'état féodal. Wiclef avec son nationalisme et son recours à la Bible comme principe d'indépendance, et Henri VIII -- le à admettre un protestant (ou un catholique) à un sacrement dans votre église ?... à l'inviter de prendre la parole pendant un service religieux dans votre église ? » etc. Il est clair que sur pareils points, les protestants pouvaient se montrer plus conciliants ; mais dans l'ensemble on garde l'impression que les catholiques ont montré le plus de largeur de vue.

DOM A. BOLTON.

SCHUETZ, PAUL. — RELIGION UND POLITIK IN DER KIRCHE VON ENGLAND. — Gotha. Klotz. — 1925. — 23 × 15. — 24 p. — *Collection* : Bücherei der christlichen Welt.

Nous sommes tous un peu fatigués de ce qu'on dit et répète à plaisir du vrai caractère de l'anglicanisme, de sa *comprehensiveness*, sa *via media*, son esprit évangélique et patristique, sa servilité vis-à-vis de l'État, ses tendances laïcisantes et nationalistes, son protestantisme et son modernisme, et de ses mille autres tendances. Tous les médecins du dedans et du dehors ont fait des diagnostics semblables depuis Newman, Pusey et Arnold jusqu'à Dean Inge, Dr Hensley Henson, Dr Headlam, Dr Gore, Dr Barnes et M. Kensit.

Quel plaisir donc que de pouvoir passer le tout en revue sous un jour nouveau, avec les yeux de quelqu'un qui découvre de l'inconnu ! C'est justement ce plaisir que nous donne l'étude de M. Paul Schütz.

Tout y est neuf, étincelant, jaillissant de source. C'est comme si on nous parlait d'un nouveau monde, tellement ces pensées sont originales. C'est une synthèse claire, rapide, touffue, qui laisse l'impression d'un volume. Ici se trouve condensé l'esprit de l'anglicanisme tel qu'il se dégage de son histoire. C'est un « *Wesen des Anglicanismus* ». A ce point de vue le titre de l'ouvrage est mal choisi. Il faudrait le traduire « L'Esprit religieux et national de l'Église d'Angleterre ».

L'auteur défend cette thèse que l'Angleterre chrétienne a toujours eu un caractère très spécial, une individualité très réfractaire à toute influence étrangère. L'Angleterre serait une île enchantée, demeure d'un esprit, *genius loci*, qui a su imprégner de son caractère tous ceux qui ont envahi son domaine : c'est sa revanche à lui pour leur prise de possession. « Les Anglo-Saxons ne restent pas Anglo-Saxons, les Danois pas Danois, les Normands pas Normands. Ils deviennent tous Anglais. Il n'y a pas jusqu'aux Romains qui ne cessent, en Angleterre, d'être Romains. Ils deviennent Anglo-Catholiques ! » C'est cet esprit qui aurait poussé S. Anselme à sauvegarder l'indépendance nationale par un concordat avec Rome, longtemps avant tout autre état ; le même esprit qui a su résister aux efforts combinés du pape et du roi et qui réunit les évêques et les barons pour produire la Grande charte législative (Magna Carta) des droits

« most famous prince » de Jewel — qui le suit sur le même terrain, seraient encore des exemples de la même mentalité.

L'Église que crée cet esprit sous Henri VIII, « le fondateur de l'Église d'Angleterre », est l'« Église de la Renaissance ». « L'esprit de la Renaissance se montre dans sa volonté politique du pouvoir, sa fusion de raison d'État et de « ecclesiastical wisdom ». Renaissance est son retour à l'Église de l'antiquité chrétienne ; Renaissance son culte de la forme, sa foi dans l'homme et dans la puissance de la raison humaine. Renaissance encore la glorification de son propre individualisme national. Renaissance enfin est toute son origine dans un acte de despotisme royal ».

Pour faire saisir le caractère que lui prête l'auteur, il suffira de rappeler les titres de quelques paragraphes : *L'Église grecque, type idéal.* (Elle était, d'après Jewel, l'Église primitive. « Elle n'avait, ni messes privées, ni sacrements mutilés, ni purgatoire, ni indulgences ». On voit donc que l'Église grecque a servi de modèle uniquement dans ses négations stériles). — *Théologie grecque et anglicane.* — « *Formenmystik* », *esprit nationaliste et pratique* (« La loi de la forme est manifestement un élément central de a piété anglicane. Dans le culte de la sainte beauté, elle atteint sa plus haute expression »). — *Archaïsme et rationalisme.* — *Archaïsme et humanisme.* (Parker en est un exemple typique : collectionneur de manuscrits et fondateur de la première société d'archéologues en Angleterre, et dont « l'humanisme correspondait à sa politique de restauration de l'Église des Pères ». Hooker, « qu'il faut ranger après Shakespeare et Thomas More parmi les humanistes de l'époque », en est un autre).

Anglicana et catholica, dit l'auteur, ce double caractère exprime toute son originalité. Quoique *ecclesia Dei,* elle est la création de la nation anglaise, elle est œuvre d'hommes. Elle est *jure humano* ».

Les cinq dernières pages contiennent une étude des « racines religieuses de l'impérialisme britannique ». L'Église et l'État s'identifient pour former une théocratie a prétentions universalistes. On a peine à croire à « l'identification des dix tribus perdues avec la nation britannique »; d'autres l'admettent, paraît-il. Peut-être M. Schütz ne trace-t-il cette histoire que pour établir une comparaison entre la théocratie britannique et la théocratie pontificale, et pour en conclure que toutes deux sont également détestables. En fin de compte on ne sait pas à laquelle des deux vont ses préférences, peut-être n'en a-t-il pas et les rejette-t-il toutes deux avec un même dédain : « Probablement est-ce le même démon qui les domine. Henri VIII a de fait expulsé Baal à l'aide de Beelzebub ». Ainsi se termine cette étude.

Si la verve et le brillant de M. Schütz nous ont charmé, nous aurions cependant bien des réserves à faire pour le fond de sa pensée. Sa thèse n'est pas prouvée historiquement et un volume n'eut pas suffit à l'établir complètement. Les problèmes que ce travail soulève portent surtout sur le développement précoce du nationalisme anglais, sur la part de la

nation dans la Réforme — nulle pour Hilaire Belloc — et enfin sur le sens que l'auteur attache au mot catholique. Est-ce qu'une Église qui veut vivre comme à l'âge patristique, ou qui veut étendre son hégémonie à l'univers entier est par le fait même catholique? La petite Église de Jérusalem était déjà catholique — ni grecque, ni juive, ni latine, — mais l'Église du Christ, voulue par le Christ.

C. A. B.

WILSON, H. A. – THE ANGLICAN COMMUNION. Past, present and future. Being the Report of the Church Congress at Cheltenham, 1928. — London, Murray. — 1929. — 19,5×14 — XII-512 p. — Rel. : 7 s. 6 d. net.

Le rapport du Congrès anglican de Cheltenham étonne par la multiplicité de ses analyses autant que l'ouvrage précédent par la simplicité de sa synthèse. En une quarantaine de conférences on trouve un aperçu détaillé de l'étendue et de la profondeur actuelles de la « Communion anglicane ».

Ce Congrès était très représentatif, car il comptait parmi ses membres des théologiens de toutes les écoles sauf de l'aile droite des anglo-catholiques. Il serait impossible d'analyser cet ouvrage en entier, force nous est de transmettre quelques impressions générales et d'en signaler les parties les plus intéressantes.

La note de tout le Congrès semble avoir été donnée par le discours inaugural du président, Dr Headlam, homme de vues très modérées, conciliant, et fidèle à la *via media* de l'anglicanisme. Il déclare que l'Anglican est catholique dans son essence et seulement protestant dans quelques « accidents », par exemple par sa négation de la suprématie du Pape. C'est toujours la même question : « Qu'est-ce qu'un catholique ? » Nous avons déjà dit qu'il ne suffit pas d'avoir beaucoup d'usages catholiques et un certain esprit catholique, pour être catholique dans le sens plénier de ce terme. Dans les cinq pages (*The Catholic Tradition*) que nous présente le Dr T. A. Lacey, aussi simple et aussi sobre que d'habitude, nous lisons : la Réforme anglaise « s'établit sur l'ordre catholique de l'Église, quoique tout à fait en dehors de la papauté, et le catholicisme se tient dans cet ordre... » La même idée se trouve chez le Dr Selwyn dans son compte rendu intéressant du mouvement d'Oxford. Admettons qu'il y a un « ordre catholique », mais est-ce là l'Église catholique ? Et d'autre part il est sûr que cet ordre catholique ne se réalise pas dans sa plénitude sans communion avec le centre de la catholicité. A ce point de vue nous croyons qu'il faut renverser la définition du Dr Lacey : « catholicité » est l'Église catholique organisée, et « catholicisme » est son esprit et sa vie

Il nous a été agréable de lire le *Regius Professor* de théologie à Oxford, Dr Goudge, faisant, de sa façon si sympathique, la leçon à ses confrères. Il les avertit très à propos qu'ils ne sont pas les seuls chrétiens de la terre,

ni même de l'Angleterre. Il leur montre les traits les plus saillants du caractère anglais, son esprit pratique, qui va droit aux faits et aux personnes, son sens moral très prononcé, mais aussi ses deux grandes lacunes, le manque de pensée systématique et de sens religieux. La religion chrétienne n'est pas seulement une morale, elle est aussi et surtout foi, adoration et amour. Le Christ est plus qu'un « maître en Israël », Il est notre Rédempteur et le Révélateur du Père.

Parmi les conférences qui traitent de la vie religieuse contemporaine, il faut signaler celle sur le mouvement « évangélique », impressionnant par sa vive ardeur pour la Croix du Christ et par son zèle missionnaire.

Les représentants de la pensée moderne (mot que les Anglais préfèrent à celui de moderniste) ont voulu nous charmer par leur modération et leur retenue. Dean Inge, cet enfant terrible, parle d'évolution et nous étonne après par sa déclaration qu'il souscrirait volontiers à la profession de foi du Concile du Vatican sur les attributs de Dieu, avec cette seule restriction que « sa phraséologie scolastique n'est pas tout à fait en accord avec les façons de penser modernes ». Le Dr Barnes affirme sa foi en un Dieu transcendant et en l'immortalité de l'âme. Enfin d'autres qui ont parlé des rapports de la foi et de la pensée moderne, ont admis les vérités fondamentales de l'Incarnation et de la Rédemption ; mais la Chute serait « une viciation primitive de l'âme collective », comme le voudrait saint Grégoire de Nysse, avec lequel figurent des noms aussi dissemblables que Plotin et Coleridge. (Cf. le livre du même auteur, Dr N. P. Williams, sur ce sujet.)

Une part assez large de ces conférences est consacrée aux problèmes de l'Union. Mgr Germanos, évêque de Thyatire, a parlé avec beaucoup de bon sens et en témoin averti des relations anglo-orientales. L'Église épiscopale de Danemark et l'Église luthérienne d'Allemagne étaient représentées au Congrès.

L'évêque de Gloucester a exprimé son regret de n'avoir pu inviter des représentants de l'Église romaine ; il oppose en même temps l'attitude du Pape et des catholiques d'Angleterre à celle d'autres catholiques à l'étranger. « Nous savons, dit-il, qu'il y a beaucoup de membres de l'Église catholique romaine, dans tous les pays, qui sont mécontents de la tyrannie de la Curie italienne et qui ressentent l'attitude qu'elle adopte vis-à-vis de la pensée moderne. Les Conversations de Malines nous ont appris qu'il y en a qui conféreraient volontiers avec nous. J'ai eu quelques témoignages qu'il y en a dans l'Église romaine qui considèrent l'Encyclique comme un faux pas et quelques-uns même, qui ont l'intention de l'ignorer ».

Nous ne voyons pas le rapport qu'il y a entre la pensée dite moderne, ou même, et moins encore, entre l'infidélité au Siège romain, et le désir très sincère qu'ont les apôtres de l'union de faire rentrer tous leurs frères dans la communion avec ce même Siège Apostolique, centre véritable de l'unité catholique. Pour ce qui est de l'Encyclique *Mortalium Animos*, elle

n'affirme aucune vérité nouvelle, mais, d'un doigt magistral, elle indique une fois de plus aux catholiques de notre temps ce qui a été l'objectif, à tous les âges,des efforts catholiques pour l'union : *una fides, unum baptisma, unum ovile et unus pastor.* C'est là la vraie *communio Ecclesiarum Dei*, la vraie unité catholique à laquelle les catholiques travaillent toujours. C'est ce qu'indique le titre même de l'Encyclique : *De vera Unitate promovenda.* Loin d'interdire tout apostolat dans ce sens, l'Encyclique est un avertissement de pousser plus en avant, de viser à un idéal vraiment élevé et de ne pas se contenter de demi-mesures. C'est dans ces sentiments que le Pape Pie XI ne cesse de bénir tous ceux qui veulent réaliser le désir suprême du Maître : *Pater, ut sint unum !*

C. A. B.

MOURRET, F. — LA PAPAUTÉ. — Paris, Bloud et Gay— 1929. — 19 × 12. — 208 p.

Le savant auteur, que ses travaux d'histoire ont déjà fait justement apprécier, décrit ici à gros traits l'action de la papauté dans le monde. Partie de Rome qu'elle transfigure, son action rayonne à travers toute l'Église, pour diriger le monde entier dans les voies de la plus haute et de la plus large civilisation. Ce livre n'est ni un livre de théologie, ni un livre d'histoire, mais il est d'un théologien et d'un historien qui fait de l'apologétique. Ce souci a peut-être trop préoccupé l'auteur, et lui a fait perdre par-ci par-là le sens du relief et de la perspective. Ce n'est desservir ni l'Église ni aucun de ses dogmes que de constater au cours des âges un travail de précision, de mise au point et de développement continu. Tout n'est pas toujours perçu avec la même évidence, — et l'auteur le sait très bien puisqu'il le fait ressortir judicieusement dans les chapitres où il traite le sujet qui lui est le plus familier, celui de la question de l'infaillibilité du Pape au Concile du Vatican. Ce petit livre si ingénieusement synthétique, pèche un peu par là. Mais l'ardente conviction de son auteur et le mouvement naturellement oratoire de son style, l'auront entraîné malgré lui.

Deux petits exemples, au hasard, de ce défaut d'exactitude rigoureuse.

p. 75 : « *De tout temps* quiconque a refusé obstinément de se soumettre à une décision dogmatique du Pape, a été considéré *aussi bien par les simples fidèles que par leurs chefs*, comme *un hérétique*, exclu du sein de l'Église ». Et S. Cyprien, qui, vénéré par ses fidèles, a résisté obstinément, jusqu'à sa mort, aux décisions du Pape Étienne sur la validité du baptême des hérétiques ?

p. 93. Est-il vrai que le Patriarche Jean IV, se soit *réservé à lui seul* le titre de patriarche œcuménique ? S. Grégoire le condamne parce que, dans sa pensée, « œcuménique » signifie « unique ». Mais rien ne prouve qu'à Constantinople on ait eu en vue la primauté universelle et exclusive. (Cf. Greg. Mg., Epist., V, 43 — P. L., t. 77, c. 771 sv.)

DOM B. REYNDERS.

BRUNHES, GABRIEL. — LA FOI ET SA JUSTIFICATION RATIONNELLE. — Paris, Bloud et Gay. — 1928. — 19 × 12. – 231 p. — *Collection* : Bibliothèque catholique des sciences religieuses.

Pour établir le caractère à la fois raisonnable, libre et surnaturel de l'acte de foi, l'auteur de cet excellent petit ouvrage a eu l'heureuse inspiration de ne point négliger les données de la psychologie, « les documents empruntés à l'expérience des croyants et des convertis ». Dans l'élaboration du programme d'une « apologétique intégrale », il a su tirer profit aussi des efforts de conciliation, tentés de divers côtés, pour dégager ce qu'il y avait de précieux dans les méthodes dites « d'immanence ». La lecture du chapitre sur « quelques difficultés de la foi », si plein de remarques de bon sens, sera spécialement bienfaisant pour les âmes — et elles sont légion aujourd'hui, — aux prises avec le doute. Nous regrettons de ne pas avoir trouvé indiqué dans la bibliographie les articles du P. Rousselot. Ils constituent, sinon une solution définitive, du moins une manière nouvelle et féconde de poser le problème de l'acte de foi, que nul théologien, traitant cette question, ne saurait désormais négliger. L'auteur d'ailleurs n'a pas ignoré ces pages lumineuses et plus d'un passage de son ouvrage prouve qu'il a su en faire un usage heureux. Nous recommendons son travail spécialement à nos lecteurs non-catholiques qui désireraient un exposé simple, mais sérieux, de l'enseignement de la théologie catholique sur cette matière difficile.

DOM G. LAPORTA.

KANTERS, CH. G. — LA DÉVOTION AU SACRÉ CŒUR DE JÉSUS DANS LES ANCIENS ÉTATS DES PAYS-BAS (XIIe-XVIIe SIÈCLE). SUPPLÉMENT. NOUVELLE SÉRIE DE DOCUMENTS DE LA BELGIQUE ET DE LA HOLLANDE. — Bruxelles, Dewit. — 1929. — 19,5 × 12. — X-90 p. — Br. : fr. 3,00.

KANTERS, CH. G. — LE CŒUR DE JÉSUS ÉTUDIÉ DANS LA TRADITION CATHOLIQUE. VOL. IV. EXERCICES SPIRITUELS EN L'HONNEUR DU SACRÉ CŒUR POUR CHAQUE SEMAINE DE L'ANNÉE. — Bruxelles, Dewit. — 1928. — 19 × 12,5. — XV-314 p. — Br. : fr. 9.00.

Fruit de patientes recherches documentaires (poursuivies dans le premier des volumes cités), les Exercices spirituels groupent, sous forme de méditations hebdomadaires sur le Sacré-Cœur, d'abondants extraits d'auteurs extrêmement variés et parfois inattendus : le R. P. nous fait

remonter, avec S. Justin, jusqu'au 2e siècle. Soucieux « de venger l'insigne dévotion du reproche de nouveauté et d'originalité imprévue » (p. 2), le pieux auteur avoue cependant que les documents anciens sur le sujet sont peu nombreux, et qu'en tout cas ils se contentent généralement « d'une courte allusion à tel ou tel mystère » (p. 5). Cet aveu, comme aussi le contenu des extraits cités, nous permettent-ils de faire remonter la dévotion au Sacré-Cœur, plus haut que le très bas moyen âge ? Les pieux anachronismes du R. P. sont cependant l'indice d'une préoccupation qui devrait être celle de toute âme vraiment catholique et qui consiste à alimenter sa piété personnelle aux sources de la grande et solide tradition ecclésiastique. Encore faudra-t-il se garder d'y vouloir découvrir trop...

DOM B. REYNDERS.

MISSION CATHOLIQUE UNIVERSITAIRE. — SOUS LE SIGNE D'UNE RENAISSANCE NATIONALE. POLOGNE 1927-1928. — Paris. Editions de la Revue des Jeunes. — (1928). — 19 × 14,5. — 131 p., illustr. — Br. : fr. 10.

Au mois de septembre 1927, la Mission Catholique Universitaire prit le chemin de Pologne. Elle revint en France avec « autre chose que ces éternels carnets de notes dont tous les voyageurs rapportent si ample provision ». Le « visage de la Pologne », de cette nation étrange et séduisante qui est «plus jeune que l'Amérique, quoiqu'elle soit une des plus ancienne « continuités de civilisation » de la vieille Europe », paraît aux voyageurs comme une parente de la proche « Eurasie ». L'élément slave s'y rencontre avec le latinisme. Mais la Pologne compte 31 % d'allogènes : Russes, Allemands et Juifs y constituent un pittoresque mélange. Pour connaître le Polonais pur sang il faut étudier les campagnards, 72 % de toute la population ; il faut les voir dans leurs manifestations religieuses, artistiques et nationales. C'est au sanctuaire populaire de Notre-Dame de Czestochowa, également vénérée des catholiques et des Russes, que la M. C. U. se rend compte — on dirait avec quelque surprise — de la place que la religion occupe dans le cœur des peuples slaves.

Dans le chapitre sur la jeunesse intellectuelle de la Pologne, M. Delepoulle développe quelques idées sur le rôle qu'il assigne aux Polonais : ils doivent « défendre la culture occidentale ». Comme pour protéger cette prise de position dans une controverse récente, il ajoute aussitôt que de plus en plus nombreux sont les Polonais qui savent distinguer entre catholicisme et latinité.

Ces premiers chapitres sont suivis de quelques notes sur l'art en Pologne ; d'excellentes reproductions des admirables fresques de la cathédrale arménienne de Lwov agrémentent ces pages.

DOM A. DE LILIENFELD.

JANIN RAYMOND. — SAINT BASILE, ARCHEVÊQUE DE CÉSARÉE ET DOCTEUR DE L'ÉGLISE. — Paris. Bonne Presse. — (1929.) — 18,5 × 10.5. — 127 p.

Comme la vie qu'il nous présente, le « Saint Basile » du R. P. Janin est bref mais riche. Nous y voyons défiler cinquante années d'une activité fort variée. Moine, puis évêque, prédicateur et homme d'action, moraliste et champion de l'orthodoxie, S. Basile apparaît surtout comme un réalisateur : en cela il diffère de son célèbre ami Grégoire de Nazianze.

On comprend qu'en cent-vingt pages, l'auteur n'ait pu se livrer à une analyse psychologique très fouillée, ni s'étendre sur l'œuvre théologique du Saint. Mais l'on aurait aimé contempler, en un dernier chapitre, un portrait définitif du grand docteur. Cette vue d'ensemble manque certainement. De même, Mgr Duchesne (*Églises séparées*, 1896, p. 186) apprécie plus justement le rôle de S. Basile dans ses démêlés avec les Occidentaux.

Ces remarques n'empêchent pas que nous retrouvons, dans ce tableau d'histoire, avec la vie féconde d'un grand évêque, les traits véritables et captivants de cette belle figure. On aimera, en particulier, s'arrêter au chapitre des amitiés de S. Basile, si tendres et si profondes.

D. B. M.

VON HERTLING, LUDWIG. — ANTONIUS DER EINSIEDLER. — Innsbruck, Rauch. — 1929. — 23 × 15,5. — XVI-96 p. — Br. : M. 4. — *Collection* : Forsch. zur Gesch. des innerkirchlichen Lebens. 1. Heft.

Ce premier fascicule de la collection des *Recherches pour l'histoire de la vie intérieure de l'Église* est une étude, non pas de critique littéraire, ni d'histoire religieuse, mais simplement d'histoire, recherchant comment nous devons nous représenter la vie des anciens moines, et, en l'espèce, celle de la personnalité la plus caractéristique du monachisme égyptien, d'Antoine l'Ermite, appelé communément le Père du monachisme chrétien.

L'auteur, utilisant surtout la célèbre vie d'Antoine par saint Athanase, veut reconstruire une biographie du Saint, conforme aux exigences de la pensée et de la critique modernes. Il passe en revue les différentes phases de sa vie et examine à fond les difficiles problèmes qu'elle pose à la science historique et théologique, tels les questions de démonologie et de mystique, comme aussi la part que le saint Ermite prit à la vie publique de l'Église, à sa liturgie, aux sacrements. Avec Athanase, l'auteur conclut que saint Antoine doit sa célébrité, qui ne fut jamais surpassée, non pas à ses écrits, ni à sa sagesse humaine, ni à un art quelconque, mais uniquement à sa piété. Quelle fut cette piété, et de quelle façon elle se manifesta, c'est ce que l'auteur met heureusement en relief dans cette intéressante étude.

Dom F. de Wyels.

IMPRIMERIE J. DUCULOT, GEMBLOUX (BELGIQUE)

IRÉNIKON

REVUE DES BÉNÉDICTINS D'AMAY-SUR-MEUSE (BELG.)

(Œuvre Monastique Russe des Bénédictins en Belgique).

Comme son nom l'indique, « *Irénikon* » (le pacifique) veut être un messager et un ouvrier de paix, un trait d'union entre les catholiques latins et leurs frères orthodoxes d'Orient, tout particulièrement ceux de la Russie, s'efforçant de faire connaître, respecter et aimer les traditions catholiques communes de l'Orient et de l'Occident, trop souvent ignorées ou oubliées, et collaborant ainsi dès maintenant, sous une forme monastique et bénédictine, au grand-œuvre de l'*Union des Églises.*

Irénikon veut être l'expression d'une grande idée et d'un immense désir, un effort pour la réalisation concrète d'un idéal surnaturel, un écho moderne de la prière sacerdotale du Christ : « Ut unum sint. »

Pour se rapprocher, il faut se connaître ; pour s'aimer, il faut s'estimer.

Irénikon s'efforce de remplir ce programme en publiant des *Articles* sérieux sur les questions théologiques, liturgiques, historiques et artistiques, se rapportant à l'Antiquité chrétienne orientale, et à la Russie religieuse, que ces questions soient soulevées en Orient ou ailleurs. Par sa *Revue des Revues* et sa *Bibliographie*, *Irénikon* tient ses lecteurs au courant des principales publications récentes, périodiques ou autres. Enfin, une *Chronique* régulière permet de suivre la vie de l'Orthodoxie russe, en Russie ou à l'étranger.

Irénikon

TOME VI

Nº 4. 1929 Septembre-Oct

PRIEURÉ D'AMAY-SUR-MEUSE, BELGIQ